

« Où est donc passé le Moyen-Âge ? »

L'invention de l'ère chrétienne

par François de SARRE

TABLE DES MATIERES :

Introduction	3
Chapitre 1 Les bizarreries du calendrier	10
Chapitre 2 Fomenko et les "récentistes"	17
Chapitre 3 Les cieux nous sont tombés sur la tête	25
Chapitre 4 Quelques problème de dates	33
Chapitre 5 Les "siècles fantômes" du Moyen-Âge	49
Chapitre 6 Charlemagne : un héros de légende	64
Chapitre 7 Le Christianisme est-il né en Avignon ?	68
Chapitre 8 L'histoire des trois églises	83
Chapitre 9 Qui a bien pu avancer l'heure ?	93
Chapitre 10 En quel siècle sommes-nous donc ?	104
Chapitre 11 Essai de reconstruction historique	125
Épilogue	133
Littérature et notes	138
Glossaire	143
Bibliographie générale	149
Dates importantes en <i>anno domini</i>	151

Représentons-nous une Histoire de France à laquelle il manquerait au bas mot une dizaine de siècles...

« *Inconcevable* », allez-vous sans doute me dire !

Certes, je l'admets, c'est difficile à se représenter.

On savait que le Moyen-Âge, période obscure - pour ne pas dire d'obscurantisme - rimait avec "Sombres Ages" [*dark ages*, en anglais], mais d'ici à soustraire tous ces siècles de la chronologie officielle, c'est aller un peu fort en besogne...

Et pourtant des chercheurs russes et allemands ont en fait leur cheval de bataille, depuis quelques années déjà !

En France - ou dans le domaine francophone - ces travaux sont méconnus, ignorés, sans doute plus à cause de la barrière de la langue que par manque d'intérêt, car, à ma connaissance, aucun de ces écrits n'a été traduit.

Personnellement, j'avais la chance, non seulement de posséder parfaitement la langue de Goethe, mais aussi de compter au nombre de mes amis quelques-uns de ces "récentistes", comme ils aiment à se nommer.

Je ne suis moi-même pas historien, mais ma formation de naturaliste m'avait appris à ouvrir l'œil - et le bon !

Durant mes études de Zoologie en Allemagne, puis au terme de celles-ci, j'ai travaillé sur la répartition géographique des populations de petits poissons, tout autour de la Méditerranée.

Plancher sur des sujets scientifiques confère non seulement la notion d'exactitude, mais permet aussi d'acquérir une *methodologie*, l'habitude des références bibliographiques, et celle de vérifier systématiquement toutes ses sources !

C'est justement lors de l'un de ces stages de biologie marine, à l'Institut Océanographique de Split, en Dalmatie, que je découvris pour la première fois ce qu'était une *discordance* de l'Histoire. C'est en effet le terme que l'on peut employer quand il y a *conflit* entre ce que l'on *voit*, et ce que l'on *lit* dans les livres d'Histoire...

C'était l'année 1966, et la Yougoslavie n'était encore guère ouverte aux touristes. Au centre de la ville de Split s'élevait le magnifique palais de l'empereur romain Dioclétien (284-305 après J.-C.). Absolument intact... On avait de la peine à croire que ces façades et vastes demeures dataient de près de 17 siècles ! Mais le plus surprenant était sans doute de constater que les maisons de la Renaissance, construites à l'apogée de Venise, avaient été tout bonnement *ajoutées* - voire intégrées - aux édifices romains déjà en place, dans un ensemble architectural parfait. Sachant que partout dans le monde, les habitants d'une cité sont plutôt prompts à récupérer de vieilles pierres... pour les utiliser dans leurs propres maisons qu'ils sont en train de construire un peu plus loin, il était difficile de croire qu'une dizaine de siècles (!) séparait les deux niveaux d'habitation.

Une explication alternative venait alors spontanément à l'esprit : « Et si ces maisons de l'époque vénitienne avaient, en réalité, été construites *juste après* l'époque historique de Dioclétien... ».

On passerait ainsi sans transition du 4^{ème} au 14^{ème} siècle !

Mais, si c'était le cas, *où étaient donc passés le Moyen-Âge et ses dix siècles d'histoire ?*

INTRODUCTION

Qui a volé le Moyen-Âge ? peut-on légitimement s'écrier... Mille ans, c'est à la fois beaucoup et pas grand chose, comparé au temps "géologique", comme l'âge estimé de la Terre qui se chiffre en *milliards* d'années.

Si l'on se base sur le critère des générations qui s'enchaînent, dix siècles peuvent paraître relativement *courts*. Par mon grand-père paternel, né en 1870 - et contemporain de Napoléon III, j'ai pour ainsi dire "un pied dans le 19^{ème} siècle" ; quant à mes petits-enfants, ils connaîtront vraisemblablement le... 22^{ème} siècle !

Eh oui, nous ne sommes qu'à 3 siècles de Louis XIV (mort en 1715), et des fastes de la cour de Versailles... Considéré comme cela, le temps passe très vite... Alors pourquoi, tout au long de l'Histoire, n'aurait-on pas pu rajouté jusqu'à 1000 ans à l'ère Chrétienne... laquelle avec, en gros, 2000 ans écoulés forme l'ossature même de notre Chronologie occidentale ?

Près de la moitié du temps " impartit " ...

Certes, on pourra toujours penser que l'épisode de Split, relaté plus haut, n'est guère significatif. Il y a quand même de quoi frapper les esprits, même les plus sceptiques.

Je me souviens d'une émission à la télévision française (France 3, "*Des racines et des Ailes*", du 4 août 2004), où l'on voyait le conservateur de Musée de Split, Goran Niksic, chez l'un de ses amis qui avait mis au jour, à l'occasion de travaux dans sa cave, les vestiges de thermes romains... Niksic nous montre aussi un appartement en restauration, face à la mer, qui faisait jadis partie de la *loggia* impériale. Un autre habitant de Split, Zoran, habite dans une maison construite au Moyen-Âge, adossée contre le temple de Jupiter édifié par Dioclétien. Une partie du temple pénètre à *l'intérieur même de la chambre* de Zoran, qui découvre ainsi l'Antiquité en se levant chaque matin !

La ville de Split (appelée autrefois *Aspalathos*, puis *Spalato*) doit sa notoriété au gigantesque palais de l'empereur romain Dioclétien (245-313). Cette forteresse de 40.000 m² est l'unique palais de l'Antiquité tardive dont les murs tiennent encore debout. Construit de 295 à 305, il a bénéficié de tout le luxe possible pour l'époque : pierre blanche de l'île de Brac, marbre d'Italie et de Grèce, etc. Quand on circule en voiture le long de la promenade du bord de mer, on passe devant la façade sud du palais. Empruntant la porte maritime, car du temps de Dioclétien, les remparts donnaient directement sur la mer (on y entrait alors en bateau !), on accède à la vaste demeure... De nombreuses salles voûtées sont actuellement occupées par des fleuristes et les marchands de souvenirs. Un escalier monte au péristyle, vaste cour intérieure dominée par les appartements impériaux. On peut s'imaginer Dioclétien apparaissant du haut de sa tribune pour recevoir l'hommage de la foule...

L'empereur se fit ériger un mausolée qui sera vite transformé en cathédrale par l'archevêque Jean de Ravenne (daté de 650, mais ce que l'on voit aujourd'hui est bien plus récent). En fait, le Palais impérial est devenu le centre-ville de Split, bien vivant : toute l'enceinte abrite près de 3000 habitants, des boutiques, des commerces et des tavernes. Certains appartements sont "mixtes", une partie des murs datent de l'Antiquité, et l'autre partie de la Renaissance, comme nous l'avons noté plus haut.

La grande ville de la région, où d'ailleurs naquit l'empereur, s'appelait Salona (aujourd'hui, Solin), capitale de la province romaine de Dalmatie, à quelques kilomètres de Split, vers l'intérieur des terres. On y trouvait des thermes, un aqueduc et un immense amphithéâtre à trois niveaux, pouvant accueillir 18.000 spectateurs... Actuellement, les vestiges alternent avec des champs cultivés et des jardins potagers, des vignes et des fermes.

Qu'est-il arrivé jadis ?

Faute de débat chez les historiens, il n'y a pas vraiment de controverse au sujet du palais de Dioclétien, sur les sites alentours, et sur *le pourquoi de leur abandon* ? On aimerait aussi savoir pourquoi les Vénitiens, *mille ans plus tard*, en sont venus à réoccuper les lieux. Cet intervalle de dix siècles - où il ne s'est rien passé - ne paraît-il pas *disproportionné* ?

Le palais de l'empereur Dioclétien semble avoir été recouvert sous des mètres de boue, un peu comme ce fut le cas à Pompéi, sauf qu'il s'agissait (nous en reparlerons) des cendres et des laves incandescentes éruptées du Vésuve, qui ont détruit toute vie sur leur passage.

A Split, la bonne conservation du Palais et de ses dépendances atteste que l'ensevelissement s'est fait "en douceur" (tout est relatif, bien sûr !).

Même si, par la suite, le souvenir des faits s'est perdu chez les habitants de la région, peut-on vraiment imaginer qu'il aura fallu attendre **près de 10 siècles**, à l'époque médiévale, pour que les Vénitiens reviennent sur l'ancien site habité, pour qu'ils se mettent à déblayer la ville romaine, la repeuplent et y construisent leurs propres maisons juste à côté ?

On peut très bien penser qu'*en réalité* les deux époques (romaine et vénitienne) se sont rapidement succédées, l'une après l'autre... à quelques dizaines d'années d'écart !

En fait, toute la région a été la proie d'inondations - ou d'une transgression marine. Les Vénitiens sont venus en connaissance de cause, *car les descendants des survivants leur avaient indiqué l'endroit où la ville romaine avait été enfouie...*

Split n'est pas un cas isolé.

Que s'est-il passé ? Dans l'un de ses ouvrages (*Fälschungen der Geschichte*, Munich, 2001), le chercheur et auteur berlinois Uwe Topper mentionne expressément la possibilité d'un événement catastrophique *d'origine cosmique* - ou une série d'épisodes cataclysmiques successifs - qui ont ravagé l'Europe.

Et Uwe Topper se demande aussi (p. 267) : « *Pourquoi le pape Martin V a-t-il ordonné en 1417 la mise en œuvre de fouilles afin de dégager l'ancienne Rome ?* », ou encore « *Comment tous ces vestiges et monuments de l'époque classique ont-ils pu se retrouver ensevelis sous des mètres de sédiments et de débris ?* ».

Nous verrons que d'autres épisodes catastrophiques, possiblement induits par des perturbations cosmiques, ont frappé de nombreuses contrées, **vers la même époque**. Il y a eu de grandes inondations, de violentes transgressions marines (méga-tsunamis) à travers l'Europe du Nord, ou de part et d'autre du continent nord-américain, voici 7 à 9 siècles !

L'historien Vine Deloria, de l'Université du Colorado à Boulder, atteste ce dernier point dans son livre "*Red Earth White Lies*" (Golden, 1997).

Pour en revenir au palais de Dioclétien, le problème posé est désormais de "recaser" dix siècles d'Histoire... *en trop* !

Car si des événements catastrophiques majeurs sont venus submerger les villes du littoral méditerranéen, anéantissant du même coup les civilisations présentes - grecques et romaines -, cela change toute la donne historique !

De façon abrupte, on peut aller jusqu'à dire que ces mille ans d'Histoire sont "nuls et non advenus" !

Certes, il ne faut pas se montrer trop expéditif, même si l'on part du point de vue - qui est le mien - que la Renaissance n'a pas été la période de *redécouverte de* l'Antiquité, comme on le dit souvent, mais celle où l'on a... *rédigé* la plupart des écrits attribués aux auteurs grecs et latins !

Bien sûr, on le comprendra aisément, les *modèles* du monde antique étaient omniprésents dans l'Italie du *quattrocento* ou du *cinquecento* (15^{ème} ou 16^{ème} siècles). Mais c'est parfois très étonnant... frisant même le ridicule.

Ainsi à Florence, Laurent de Médicis avait pris pour habitude de célébrer l'anniversaire de Platon tous les ans... Érasme honorait Cicéron, l'auteur latin, un peu comme s'il avait été un saint de l'Église catholique... Et les notables de la péninsule italienne, non contents d'agrémenter leurs jardins de statues gréco-romaines, s'étaient tous mis à étudier avec ferveur les lettres et les arts antiques !

Avait-on voulu " réinventer " l'Antiquité ?

S'agissait-il plutôt d'une *mode* ?

Ou bien, troisième possibilité : l'époque gréco-romaine était-elle *si proche* dans le temps - et auréolée d'un tel prestige aux yeux de tous - qu'il était bien naturel d'y faire tout le temps référence ?

De la même façon que nous percevons l'époque de Louis XVI, et que nous nous considérons comme les dignes héritiers du Siècle des Lumières !

Les historiens nous disent que Bernard de Clairvaux possédait fort bien le latin, qu'il citait quotidiennement les auteurs antiques " païens ". La connaissance de la littérature ancienne faisait partie du bagage intellectuel des clercs du Moyen-Âge... en dehors de toute préoccupation religieuse !

Y a-t-il eu *imitation*, voire carrément une *production* d'écrits en latin, assignés à des *auteurs* que l'on voulait faire passer pour *antiques* ?

C'est un peu comme si un dramaturge moderne écrivait une pièce classique en vers, puis essayait de lui faire coller le nom de Corneille ou Racine.

Mais à une toute autre échelle.

Qu'on ait couramment écrit au Moyen-Âge dans la langue de Rome peut paraître normal, puisque l'Université parlait latin (en Allemagne, jusqu'au 19^{ème} Siècle). Quant à l'Église catholique *romaine*, elle a conservé le latin comme langue officielle jusqu'au Concile de Vatican II (années 1960) !

Tout ça n'explique pas vraiment pourquoi des textes auraient été " déclarés antiques " à la Renaissance, alors qu'en fait, ils venaient tout juste d'être écrits... Nous allons essayer d'en comprendre la raison dans les prochains chapitres de ce livre.

La faveur dont bénéficiaient les auteurs grecs et latins, jusqu'à la cour des Francs carolingiens, atteste en tout cas combien grande était l'influence des Antiques. Peut-être justement parce que leur époque était... *plus rapprochée* dans le temps que ce que l'on croit d'habitude !

De fait, le passé gréco-romain n'avait jamais été oublié, car une bonne partie des manuscrits *authentiques* étaient toujours disponibles dans les bibliothèques.

Même après une grande catastrophe, et malgré toutes les dégradations.

Certains " sauvés des eaux " ont pu être " mal " recopiés.

Et l'on peut déjà imaginer que de nombreux textes (et jusqu'aux noms d'auteurs *présumés antiques*...) ont été délibérément **inventés** par les moines-copistes, ou par leurs supérieurs

hiérarchiques. En fin de compte, personne ne savait plus trop bien ce qui était l'original, et ce qui était la copie.

Pourquoi ces faux ? Quel était le but final recherché ? Nous allons bientôt le découvrir.

On ne s'étonnera donc pas que la bibliothèque romane du Mont Saint-Michel, aux confins de la Normandie et de la Bretagne, ait conservé des textes de Caton, le *Timée* de Platon dans sa version latine, des ouvrages de Cicéron, d'Aristote, des extraits de Virgile...

La question qu'on peut se poser, même si elle semble de prime abord incongrue, est de savoir si ces textes préservés (ou une partie d'entre eux) n'étaient pas déjà des productions d'auteurs du Moyen-Âge tardif ?

On sait que le Wisigoth Théodulfe se faisait appeler *Pindare*, du nom d'un poète lyrique grec du 6^{ème} siècle avant Jésus-Christ, tandis qu'un Franc du nom d'Angilbert, s'était attribué le surnom d'*Homère* !

On le voit, il y avait comme un *flou artistique* qui régnait sur toute cette époque...

Avec le recul du temps, on s'interroge : « Comment distinguer l'œuvre littéraire authentique de sa copie ? ». Et une question subsidiaire pourrait être : « L'imitation de l'Antiquité n'allait-elle pas parfois si loin qu'elle en devenait suspecte... ? ».

Autrement dit : *y a-t-il toujours eu une volonté délibérée de falsification ?*

Le lecteur insinuera que mettre en doute certains écrits, certaines chronologies, c'est une chose ; mais que cela ne suffit pas à admettre la *suppression totale* de plusieurs siècles d'Histoire !

« Voyez non seulement les personnages historiques, mais aussi les édifices *en dur* qui nous sont parvenus depuis le Moyen-Âge : châteaux, palais, églises... Ne sont-ce pas là suffisamment de *preuves concrètes* ? ».

« Oui », vous répondrai-je, « ces magnifiques monuments, notamment les églises gothiques ou romanes, restent les témoins d'un *certain contexte historique* que nous appelons maintenant *Moyen-Âge*... ».

Mais à l'époque, bien sûr, personne n'employait cette expression ! Dans l'introduction de son livre de 1977, l'historienne Régine Pernoud citait l'exemple d'une personne qui demandait : « Quelle est la date du traité qui *mit officiellement fin au Moyen-Âge* ? » ou « Dans quelle ville se réunirent les plénipotentiaires qui préparèrent ce traité ? ». Finalement, le Moyen-Âge est une invention récente !

L'historien français Jacques Le Goff abonde également en ce sens (*À la recherche du Moyen Âge*, Audibert, 2002). Ses études l'ont conduit à faire la part des choses entre la vision noire de cette époque, *qui nous vient de la Renaissance*, et à la vision plus dorée, *qui s'est construite après la Révolution*, sous l'influence de Chateaubriand et du romantisme.

Actuellement, nos concitoyens connaissent surtout le Moyen-Âge à travers des films comme "*Les Visiteurs*" (excellent, au demeurant !) ou... les jeux vidéo ! Le Moyen-Âge, auréolé de mystères, et de faits d'arme *chevaleresques*, se prête merveilleusement à la fresque historique, aux récits et aux chroniques (*Les Temps Médiévaux*).

Mais combien de lecteurs sont-ils prêts à reconsidérer le Moyen-Âge comme une époque intercalaire, certes, mais seulement dans notre vision "à rebours" d'hommes du 21^{ème} siècle !

Elle ne fut pas du tout ressentie comme telle par les gens qui la vécurent... Les seigneurs féodaux,

les notables et les clercs se situaient sur l'échelle temporelle *après* l'Empire romain, **et dans sa continuité** (tout le monde a entendu parler du *Saint Empire Romain Germanique*) !

Bien sûr, il y a quand même un certain *hiatus* chronologique que nous tenterons aussi d'expliquer.

Pour en revenir aux vestiges architecturaux de l'époque médiévale, en Europe occidentale, nous connaissons d'innombrables clochers et chapelles du 12^{ème} et 13^{ème} siècles (et également des siècles précédents). A cette époque-là, en France et dans les pays environnants, les gens *circulaient beaucoup* entre les lieux de culte, souvent récupérés par le christianisme (pèlerinage de St Jacques de Compostelle, mais aussi Chartres dont on sait que la cathédrale a été bâtie sur d'anciens temples païens). L'affluence était telle à l'époque qu'on a de la peine à l'imaginer aujourd'hui... sinon en allant observer les touristes " laïcs " qui viennent par bus entiers visiter... les mêmes sites millénaires !

Bien sûr, nous reparlerons plus loin des palais et églises, et de leur *récupération* par le christianisme en pleine expansion. Nous poserons aussi la question de la religion *qui fut* originellement *pratiquée dans ces sanctuaires*...

A notre époque contemporaine, le Moyen-Âge est par ailleurs, nous l'avons souligné en entrée, souvent dénigré : on parle de « mentalité moyenâgeuse », peut-être justement pour occulter, inconsciemment ou non, cette période qui nous apparaît « en porte-à-faux avec l'Histoire ». *Pourquoi ces gens ont-ils donc rétrogradé par rapport à l'Antiquité gréco-romaine ? Qu'est-ce qui a durablement perturbé la progression linéaire des civilisations occidentales ?*

Ce sont des questions qu'on peut légitimement se poser. Et pourtant, le *savoir* n'était pas absent des officines, cloîtres et ateliers médiévaux !

Nous verrons plus loin comment répondre à cela de façon tout à fait adéquate.

« D'accord », me direz-vous, « mais pourquoi vouloir tant *réduire* ou *rétrécir* la chronologie historique officiellement adoptée ? ». En ce qui me concerne, ce n'est point par goût inné de la contradiction, mais dans le souci d'une certaine *logique*...

Avant que je ne m'intéresse aux publications, outre-rhin, sur le " récentisme ", certains faits ou réalisations *antiques* m'avaient personnellement paru singulièrement proches... de "notre" présent.

En Grèce, par exemple. J'ai toujours été surpris de constater à quel point la langue grecque avait si peu changé en deux millénaires et demi... Mettez un Grec contemporain devant un texte de Platon ou d'Homère, il vous le lira sans trop de problème. Certes, on le lui aura plus ou moins appris à l'école. C'est néanmoins véritablement stupéfiant, même si l'on tient aussi compte que l'Église orthodoxe et l'administration civile (jusqu'à ces dernières années) utilisaient une forme de grec, dite *katharevousa*, pratiquement similaire au grec classique. Faites la même chose en France en présentant un texte de François Villon aux passants dans la rue !

En tout cas, si l'Antiquité hellène n'est qu'à une dizaine de siècles de nous, cela explique joliment pourquoi les Grecs parlent toujours la même langue...

Certains esprits, et non des moindres, se sont déjà penchés sur les erreurs de dates dans l'Histoire. Ainsi Isaac Newton (1643-1727), le physicien bien connu, "père" de la gravitation, s'est occupé pendant quarante ans de chronologie ; et il a prétendu que les dates acceptées à son époque étaient trop anciennes de plusieurs siècles : notamment les événements les plus importants de la Grèce classique devraient être avancés d'au moins 300 ans par rapport à lui (1). Comme le rapportent les " récentistes " Uwe Topper, Heribert Illig et Anatoly Fomenko, de nombreux cercles d'érudits se seraient formés spontanément au lendemain de la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII

(1582) pour contester la validité de certaines dates historiques... *imposées*. Mais la trame temporelle "établie" par les chronologistes et Joseph Scaliger (1540-1609) resta en position de force, et les historiens des siècles suivants ne purent plus y changer grand-chose... Les grands noms, comme Jules Michelet en France, se sont servis des mêmes modèles 'scaligériens' pour écrire **leur** Histoire, celle qui est maintenant enseignée dans les écoles !

Nous reviendrons bien sûr sur ces points importants tout au long du livre.

Qui donc aurait dérobé le Moyen-Âge ? Ou plutôt : Qui aurait rajouté tous ces siècles ? Et puis aussi, ce qui est très important : « Quel aurait été le mobile ? ».

Nous pouvons d'ores et déjà insinuer que l'intention voulue a été « forcément » *de se vieillir*, en se donnant, par là-même, une légitimité renforcée... Quelle institution - ou groupe politico-religieux - a bien pu en être le maître d'œuvre ?

Nous allons progressivement le découvrir...

Certes, dans les prochains chapitres, il ne sera pas vraiment question de machinations sordides, de complots, de faux grossiers en écriture - ou d'une imposture flagrante qui auraient conduit *ipso facto* à une trame historique *trop longue* de plusieurs siècles ! Mais il y a manifestement eu *volonté délibérée* de la part de Puissants de l'époque... La falsification en règle de l'Histoire aura été "pieusement" voulue, pourrait-on dire...

Cependant on ne peut rien expliquer sans intégrer *un autre paramètre*, celui d'une intervention *de l'extérieur*, tout à fait imprévisible, celle-là... !

Une méga-catastrophe naturelle, par exemple.

L'histoire de l'Humanité n'a jamais été un long fleuve tranquille... En revanche, la *créativité* humaine est toujours restée égale à elle-même. Un regard rétrospectif sur les deux siècles écoulés (19^{ème} et 20^{ème}) montre à quelle vitesse s'est développée la civilisation occidentale, dès lors qu'il n'y a plus eu d'entraves au progrès de la science, ni au développement technologique !

C'est une question de fond qui m'a personnellement toujours quelque peu tracassé, depuis que je m'intéresse aux sujets de l'histoire ancienne, *avant* et *après* la généralisation de l'écriture.

Nous savons maintenant qu'en l'espace de 2-3 siècles seulement l'homme passe du stade de la voiture tirée par des chevaux, à celle tractée par l'énergie électrique... *Homo sapiens* serait-il devenu subitement si intelligent, qu'il a pu réaliser tout cela **en si peu de temps**, alors que pendant des millénaires il en était resté très "bêtement" au char à bœufs ?

Autrement dit, qu'est-ce qui est le plus "normal" : végéter pendant des dizaines de siècles au même stade de la technologie, ou bien partir à la conquête de la Lune en quelques décennies ?

Si nous n'y sommes pas retournés depuis 1972, ce n'est pas faute d'en avoir les moyens techniques, mais simplement parce que cela n'en valait plus la peine ! Ainsi, la "loi des marchés" a-t-elle toujours implicitement guidé l'humanité dans sa marche vers l'avant.

Alors, si aujourd'hui nous faisons l'expérience d'un mode de croissance *exponentiel* des sociétés humaines, pourquoi cela ne se vérifierait-il pas... depuis que l'homme est homme ? C'est-à-dire (au moins) depuis quelques dizaines de milliers d'années.

Rassurons-nous, ce qui est "biologiquement correct", c'est bien évidemment de passer en 50 ans du stade de l'avion en bois et tissus des frères Wright, au Boeing 707 à réaction. Ce qui est beaucoup moins normal, en revanche, si l'on trace le cours de l'Histoire, c'est de constater que des civilisations

anciennes, en Europe ou ailleurs, en sont restées pendant des millénaires au même type de char ou de charrue, ou à utiliser la même poterie... N'en déplaise aux archéologues qui ne s'expriment guère sur cet état de choses.

Or si tel est bien le cas, c'est que *forcément* il y a une anomalie quelque part !

Ou bien les époques concernées sont beaucoup plus brèves que les estimations actuelles nous incitent à le croire, ou bien ces périodes ont été véritablement entrecoupées de *désastres et cataclysmes*, qui ont rejeté chaque fois les populations en arrière, dans la misère et la régression technologique.

En fait, les deux explications *conjointes* sont bonnes, sans aucun doute. Dans nos contrées, l'Antiquité gréco-romaine fut la dernière des grandes civilisations, un véritable *âge d'or*, avant de gros déboires, climatiques et sanitaires...

Et c'est depuis un événement brutal et cataclysmique - après la destruction presque totale des *Antiques* et de leur culture - que l'essor de l'humanité a péniblement redémarré... voici 700 ans !
Telle est la thèse de ce livre.

Une chronologie *alternative* peut paraître *exagérément courte*, car cela nous mettrait au bas mot... à 7 siècles de la fin de l'Empire romain d'Occident.

Globalement cela semble néanmoins plausible, car conforme à la *vitesse moyenne* du développement des civilisations, telle que nous pouvons l'appréhender à partir des quelques constatations théoriques et pratiques que nous venons de faire.

Ce livre n'est pas plus polémique que le "*Da Vinci Code*" de Dan Brown (2), qui prend ses libertés avec la vie privée du Christ. Un point commun est qu'il dépeint aussi le christianisme des origines comme un "coup monté". Mais le présent exposé *n'est pas un roman*, il s'agit d'une *critique constructive* de la chronologie : je proposerai en fin d'ouvrage un *scénario alternatif*, ouvert bien évidemment au débat.

Pour bien comprendre tout cela, avant d'aborder les sujets historiques proprement dits, nous allons devoir nous remémorer quelques données pratiques, principalement sur le *calendrier* : cela fera l'objet du premier chapitre.

Chapitre 1

Les bizarreries du calendrier

Voici quelque temps, nous fêtons l'an 2000... Tout au moins dans nos pays occidentaux, car l'ensemble de la planète ne se sentait pas toujours concerné. On l'oublie parfois, mais d'autres calendriers existent, et sont employés au quotidien.

Dans ceux-ci, le décompte des années se fait de façon différente. Ainsi en Thaïlande, comme j'ai pu le constater à l'occasion de démarches administratives, il y a un décalage d'un peu plus de 5 siècles entre les deux ères : l'an 2000 correspondant à l'année 2543 (après la mort de Bouddha).

Selon des estimations, il y aurait près de 40 calendriers en usage dans le monde, aujourd'hui. Bien sûr, la plupart du temps, ceux-ci font "double emploi" avec le nôtre, ou bien ils demeurent cantonnés au domaine religieux. Tout le monde connaît le calendrier lunaire des musulmans, daté de l'hégire (en 622 de l'ère chrétienne), ou le calendrier luni-solaire juif, dont la numérotation débute à la création du monde (nous sommes en l'an 5766 de ce calendrier).

Étymologiquement, le mot vient de l'étrusque *calendes*, désignant le 1^{er} jour du mois, de même chez les Latins. En revanche, les Hellènes ne connaissaient pas les calendes, d'où l'expression "renvoyer un travail aux calendes grecques", c'est-à-dire, reporter l'échéance à une date si improbable *que cela n'arrivera jamais* !

Si les Grecs divisaient leur mois en décades (3 périodes de 10 ou 9 jours), en Occident le mois était plutôt composé de *semaines* (4 périodes de 7 jours). Cependant les Latins ne comptaient pas les jours du mois comme nous, mais à rebours, à partir d'une date pivot : les *calendes* au début du mois, les *ides* au milieu et les *nones*, qui tombaient le neuvième (ou parfois le septième) jour avant les ides...

Cette façon de désigner le jour du mois restera très longtemps en usage. Pour donner un exemple, le 21 mars (équinoxe de printemps) était appelé "*douzième des calendes d'avril*"... encore en 1582, c'est-à-dire voici moins de quatre siècles et demi ! Ce fut l'année de la fameuse réforme du pape Grégoire XIII, sur laquelle nous allons bientôt revenir.

Avant la consécration définitive des jours du mois, tels que nous les employons, on pouvait encore dire, à la mode romaine : "Jeudi [jour de Jupiter], troisième avant les nones d'août".

Ainsi, le calendrier est-il un système de référence temporelle qui sert à organiser la vie de tous les jours, et aussi à prévoir la *répétition* d'un événement ponctuel, comme la date d'une *fête*... Les calendriers sont donc conçus pour répondre à des besoins *sociaux*, à partir d'observations cycliques sur les astres, soleil et lune, et le retour des saisons. D'où le rôle important des calendriers dans toutes les civilisations.

On comprend aussi que la prévision des dates était du ressort du pouvoir politico-religieux ! A Rome, les *pontifes* exerçaient un véritable pouvoir politique en se réservant le droit de changer à leur guise la répartition d'un mois intercalaire au cours de l'année !

Le système était fait pour *durer*. S'il y avait des problèmes avec l'échéance des saisons, cela devenait vite fâcheux. Prenons simplement pour exemple une fête des moissons qui tombe... en hiver !

Le cycle long qui s'impose est l'*année*, divisée sous nos latitudes en 4 saisons. Mais la notion de temps la plus simple à concevoir, de façon empirique, reste le *jour*. C'est la durée qui va du coucher du soleil *au coucher suivant*, comme dans le calendrier juif. Mais pour des raisons pratiques, notre jour légal débute à *minuit* (qui est l'opposé de *midi*, heure à laquelle le soleil passe au zénith).

Septième partie de la semaine, le jour englobe la partie diurne de la journée et la partie nocturne ("nuit") dont les durées relatives varient dans nos contrées. Il est découpé en tranches de 24 heures, elles-mêmes divisées en 60 minutes, et celles-ci en 60 secondes. Cette façon de compter nous vient tout droit des peuples anciens de la Mésopotamie.

Nous pourrions imaginer un système de base 10, rien ne s'y oppose, sinon la force de l'habitude... Chaque heure pourrait être alors divisée en 100 minutes, et ainsi de suite. Bien sûr, dans cette configuration, les minutes n'auront pas la même durée que celles que nous utilisons, tout comme les prix en euros, pour un même produit, ne sont pas ceux qui étaient affichés en francs... !

La complexité toute relative des calendriers vient de ce que les cycles de révolution [la Terre autour d'elle-même (= jour), la Terre autour du Soleil (= année) et la Lune autour de la Terre (= mois)] ne comprennent pas un *nombre entier* d'unités. Mais il y a aussi le fait que les cycles astronomiques ne sont ni constants (sur une longue période), ni parfaitement mesurables pour les observateurs terrestres que nous sommes.

En résumé, le jour est défini par le lever - ou le coucher - de l'astre solaire ; le mois est calculé à partir des phases lunaires, ce qui donne une trentaine de jours ; quant à l'année, elle peut être appréciée à partir d'un repère sur l'horizon (point d'*équinoxe*, par exemple, quand les jours et les nuits *sont pratiquement de même longueur*, au lever du Soleil : ce dernier formant un *angle droit* avec l'axe nord-sud). On peut aussi s'aider d'un repère fixe dans le ciel nocturne, comme l'étoile Sirius, bien visible en hiver.

Dans un cas, on parlera d'année *tropicque* ou *solaire*, dans l'autre cas, d'année *sidérale* ou *stellaire*. Si l'une fait en moyenne 365,2422 jours, l'autre est un peu plus longue, et vaut très précisément 365,25636 jours !

Je ne vais bien sûr pas tracasser le lecteur avec des problèmes de chiffres après la virgule... retenons simplement que l'année tropique est à la base de notre calendrier actuel : le calendrier *grégorien*, lequel fait revenir les saisons **à la même date**. Ainsi l'équinoxe de printemps a-t-elle lieu le 21 mars (parfois le 20 mars). Tandis que l'année sidérale "se cale" plutôt sur le mouvement des astres, autrement dit : le temps mis par le Soleil pour revenir en face d'une même étoile, prise comme point de repère **(3)**. On dit parfois que le calendrier *julien*, qui a été en vigueur dans le monde occidental jusqu'à la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII, était de ce type-là. En fait, c'était un calendrier tropique, mais moins précis, car la durée de l'année était de 365,25 jours, ce qui fait quelques minutes de trop.

Pourquoi, au juste, vouloir faire tomber l'équinoxe de printemps un **21 mars** ? Peut-être pour une raison symbolique, car, dans la façon *romaine* de compter, ce jour correspondait au **12** des Calendes d'avril (valeur symbolique du nombre **12** !), à neuf mois de Noël, soit la durée d'une conception. Le jour de l'Annonciation (à la Vierge Marie), plus précisément, est d'ailleurs toujours fixé au 25 mars (8 des Calendes d'avril). Ce fut longtemps aussi le *premier de l'An*, car on comptait les années **ab Incarnatione Christi** [depuis l'Incarnation du Christ].

Cette fameuse réforme *grégorienne* du calendrier remonte à 1582, mais elle fut déjà initiée par le concile de Trente (1545) *en raison du retard accumulé* en plusieurs siècles...

Car l'équinoxe ne se faisait plus au 21 mars, mais 10 jours avant.

Depuis quand ce retard s'accumulait-il ?

Comme le note la bulle papale (voir plus bas), *depuis l'époque du concile de Nicée*.

En effet, il y a 11 minutes et 14 secondes de décalage *par an*, entre l'année julienne et l'année solaire grégorienne.

En tout cas, dès la fin du Moyen-Âge, des astronomes et savants comme Robert Grosseteste ou Roger Bacon s'étaient aperçus que l'année calendaire *dépassait* l'année solaire d'un peu plus de 11 minutes.

Nous savons aussi que dès l'Antiquité un autre écart avait été calculé par Hipparque de Nicée, au 2^{ème} siècle *avant notre ère*. Il s'agit de la *précession des équinoxes* (sur laquelle nous reviendrons).

Souvent présenté comme le plus grand astronome de l'Antiquité, on ne sait finalement pas grand chose de lui. Hipparque est cité par Pline l'Ancien, et dans l'*Almageste* de Claudius Ptolémée. Les trésoriers de Nicée ont frappé des pièces de monnaie à son effigie (entre 138 et 253 *après J.-C.*), qui le représentent assis en train de contempler un globe... On savait en effet que la Terre était ronde, même si on la plaçait habituellement au centre de l'Univers. Plus tard, au Moyen-Âge, revint l'idée aristotélicienne que la Terre était *plate*...

Posons-nous maintenant la question : est-il si gênant de se retrouver, un beau matin du 11 mars [au lieu du 21...], au jour de *l'équinoxe de printemps* ?

La grande majorité de nos concitoyens ne s'en apercevraient pas du tout... Même les agriculteurs ne verraient guère d'inconvénient à ces quelques jours de décalage, par rapport à leur rythme de travail habituel, qui est celui de la terre et des saisons !

Il y a forcément anguille sous roche... si la papauté a décrété *ex cathedra* de réformer le calendrier, c'est qu'elle avait d'excellentes raisons de le faire !

Officiellement, ce décalage *croissant* posait quelques problèmes aux savants de l'Église en charge de fixer la date de Pâques. En effet, ils devaient faire des calculs tous les ans, non seulement pour déterminer le dimanche pascal, mais aussi pour connaître *à l'avance* la date d'*entrée dans le carême* !

Le bon peuple chrétien devait pouvoir jeûner au bon moment : ni trop tôt, ni trop tard.

C'est pourquoi le concile de Trente (1545-1563) avait confié au Saint-Siège le soin de réformer le calendrier. Le 'souverain pontife' restait en effet le *maître du Temps* !

Pour remettre l'année à flot, l'astuce trouvée consistait à corriger le système des années bissextiles (tous les 4 ans), en rendant ordinaires les années centenaires dont les deux premiers chiffres ne forment pas un nombre divisible par 4... par exemple 1700, 1800 et 1900 ne furent pas bissextiles, à la différence de ce qui se passe dans le calendrier julien.

Comme le jour de l'équinoxe du printemps était resitué au 21 mars, la date de Pâques avait moins tendance à faire de grands écarts. Mais si l'on y réfléchit bien, on s'aperçoit que les églises orthodoxes *qui ont conservé le calendrier julien*, n'ont pas de problèmes majeurs pour fixer la fête pascale. Il arrive même que les 2 dates coïncident... et que toute la chrétienté célèbre Pâques le même jour, comme en 2004, 2007, 2010 et 2014 !

En revanche, comme en 2005, il peut y avoir jusqu'à plusieurs semaines de décalage. L'adoption du calendrier grégorien permet en tout cas de *réduire* l'amplitude des fluctuations de la date de Pâques par rapport à l'équinoxe de printemps.

En tout cas, *l'autre raison* de la réforme grégorienne - inavouée - aura sans doute été de « faire passer » quelques subtils réajustements de la Chronologie... qui allaient dans le sens d'un *allongement sensible* de l'ère Chrétienne, appelée couramment *anno domini*, ou "année du Seigneur".

En fait, la révision calendaire permettait d'entériner en douceur les décisions prises auparavant au Concile de Trente - **quand évêques et cardinaux ont réécrit l'Histoire !**

Changer le Temps, nous le disions, était l'une des prérogatives du *pontifex maximus*, qui fut d'abord le grand prêtre de Jupiter sous les Latins, avant de devenir le *papas*, ou pape de l'Église romaine !

Voici pour information le texte latin, puis français, du passage de l'encyclique du Pape Grégoire XIII, *Inter Gravissimas*, tel qu'on peut facilement le trouver sur l'Internet.

Quo igitur vernal æquinoctium, quod a patribus concilii Nicæni ad XII Kalendas Aprilis fuit constitutum, ad eandem sedem restituatur, præcipimus et mandamus ut de mense Octobri anni MDLXXXII decem dies inclusive a tertia Nonarum usque ad pridie Idus eximantur, et dies, qui festum S. Francisci IV Nonas celebrari solitum sequitur, dicatur Idus Octobris, atque in eo celebretur festum Ss. Dionysii, Rustici et Eleutherii martyrum, cum commemoratione S. Marci papæ et confessoris, et Ss. Sergii, Bacchi, Marcelli et Apuleii martyrum ; septimodecimo vero Kalendas Novembris, qui dies proxime sequitur, celebretur festum S. Callisti papæ et martyris ; deinde XVI Kalendas Novembris fiat officium et missa de dominica XVIII post Pentecostem, mutata litera dominicali G in C ; quintodecimo denique Kalendas Novembris dies festus agatur S. Lucæ evangelistæ, a quo reliqui deinceps agantur festi dies, prout sunt in calendario descripti.

Afin donc que l'équinoxe vernal, qui a été fixé par les pères du concile de Nicée au douzième des calendes d'avril, soit replacé à cette date, nous prescrivons et ordonnons que soient supprimés du mois d'octobre de l'an 1582 les dix jours qui vont du troisième des nones à la veille des ides inclusivement, et que le jour qui suivra le quatrième des nones, où l'on fête traditionnellement saint François, soit appelé ides d'octobre et que soient célébrées en ce jour la fête des saints martyrs Denis, Rustique et Éleuthère, ainsi que la mémoire de saint Marc, pape et confesseur, et des saints martyrs Serge, Bacchus, Marcel et Apulée ; que soit célébrée le lendemain, dix-septième des calendes de novembre, la fête de saint Callixte, pape et martyr ;

que soient ensuite récités, le seizième des calendes de novembre, l'office et la messe du dix-huitième dimanche après la Pentecôte, la lettre dominicale passant de G à C ; qu'ait enfin lieu, le quinzième des calendes de novembre, la fête de saint Luc, évangéliste, après quoi se succéderont les autres jours de fête, de la façon dont ils sont décrits dans le calendrier.

On ne sera pas vraiment étonné de retrouver ici la même façon de compter les jours - en *calendes, ides...* - que dans la Rome antique !

Et pourtant, comme nous l'avons déjà souligné, nous ne sommes guère qu'à un peu plus de quatre siècles de cet événement capital pour notre Histoire ! A raison de 3-4 générations par siècle, il n'y a qu'une *quinzaine de générations* pour nous séparer de Grégoire XIII et de son époque...

Pour en faciliter la lecture, je 'traduis' le passage essentiel de la Bulle : « *Afin donc que l'équinoxe vernal [...] au 21 mars, soit remplacé [...], les dix jours qui vont du 5 [...] au 14 octobre sont supprimés...* ».

Tout repartait donc du 15 octobre 1582.

Fait anecdotique, mais on ne le saura que plus tard, Sainte Thérèse d'Avilla est décédée dans la nuit du 4... au 15 octobre !

La bulle pontificale de Grégoire XIII est datée et signée « du *sixième des calendes de mars [24 février]* de l'an 1581 de l'Incarnation, dixième de notre pontificat ».

Cherchez l'erreur !

S'il n'y avait pas l'année, on pourrait se croire revenus une bonne dizaine de siècles en arrière...

Dans la Rome antique, les pontifes étaient chargés de l'entretien du pont sacré (*pons Sublicius*), et de surveiller la bonne observance des pratiques religieuses.

Leur chef, le Grand Pontife (*pontifex maximus*) portait le titre le plus élevé de la religion romaine. Il établissait le calendrier des jours fastes (jours ouvrables) et néfastes (jours fériés), il présidait aussi au culte de Jupiter capitolin.

Aujourd'hui, la qualité de pontife est réservée au pape, appelé *Souverain Pontife*... Le règne d'un pape est un *pontificat*, et on lui dit "Saint Père", ce qui rappelle bien sûr... Jupiter !

Dans son encyclique, Grégoire XIII fait d'ailleurs allégeance aux pontifes romains, *ses prédécesseurs*, qui n'ont pas eu le loisir - ou les connaissances requises - pour introduire la réforme du calendrier... Peut-être faisait-il même allusion aux *pontifes* de la Rome antique ?

En tout cas, Grégoire XIII écrivait dans sa bulle :

Hoc vero, quod nimirum exigit legitimam kalendarii restitutionem, iamdiu a Romanis Pontificibus prædecessoribus nostris et sæpius tentatum est ; verum absolvi et ad exitum perduci ad hoc usque tempus non potuit, quod rationes emendandi kalendarii, quæ a cælestium motuum peritis proponebantur, propter magnas et fere inextricabiles difficultates, quas huiusmodi emendatio semper habuit, neque perennes erant, neque antiquos ecclesiasticos ritus incolumes (quod in primis hac in re curandum erat) servabant.

Ce qui, dans la traduction de Rodolphe Audette (4) librement consultable sur l'Internet, donne :

Celle de la seconde partie, qui exige au préalable la restauration du calendrier, a souvent et depuis longtemps été tentée par les pontifes romains nos prédécesseurs; mais elle n'a pu jusqu'à ce jour être menée à terme parce que les divers projets de réforme du calendrier proposés par de savants astronomes, en plus de présenter les difficultés immenses et presque inextricables qui ont toujours accompagné une telle réforme, n'étaient pas durables ni surtout ne maintenaient intacts les rites antiques de l'Église, et c'était là notre première préoccupation en cette affaire.

Ce qui est par ailleurs bizarre, c'est qu'un peu plus loin le pape confie la tâche à « notre cher fils Antonio Lilio, professeur de sciences et de médecine, (qui) nous apporta un livre écrit naguère par son frère Aloysius dans lequel celui-ci démontrait qu'au moyen d'un tout nouveau cycle d'épactes qu'il avait inventé, et qui d'une part utilisait ses propres règles très précises pour le nombre d'or et d'autre part s'adaptait à toute durée de l'année solaire, tous les défauts du calendrier pouvaient être corrigés d'une manière cohérente et qui durerait jusqu'à la fin des siècles ».

Ce n'est donc pas à un aréopage de savants illustres que Grégoire s'adresse pour réformer le calendrier, mais plutôt à des amis proches. Pour resituer le texte dans son contexte temporel, n'oublions pas de préciser que Copernic (mort en 1543) avait déjà publié ses recherches, et que d'autres astronomes, tout aussi compétents, étaient physiquement présents à Rome ou en Italie. En fait le pape a plutôt voulu associer la réforme du calendrier à ses proches, qu'à des savants ou académiciens !

Dans son encyclique, Grégoire XIII rend hommage à Rodolphe, l'illustre roi des Romains *devenu empereur*... Non, nous ne sommes pas dans la Rome des Césars... mais à quelques siècles (fin du 16^{ème}) de notre époque ! Comme quoi, ces gens proches de nous dans le temps, vivaient bel et bien dans le souvenir omniprésent - et dans la continuité historique - de la Rome antique.

Le pape aurait-il profité de ses prérogatives *pontificales* pour ajouter subrepticement quelques siècles de plus à l'ère Chrétienne ? Ou tout au moins, pour entériner et confirmer la vision de l'Histoire, telle qu'elle fut élaborée au Concile de Trente.

En tout cas, une chronologie « consensuelle » s'est bien vite instaurée... Et depuis ces 400 dernières années, toute la classe des historiens - sans être de connivence particulière avec le Vatican - a créé, façonné et perfectionné une histoire "fantôme" du monde... en réutilisant les sources et écrits de leurs prédécesseurs cléricaux !

Toutes proportions gardées, cela rappelle comment, de nos jours, la presse quotidienne est prompte à reprendre *sans les vérifier*, des informations de tous genres. Si une agence comme l'AFP se trompe, c'est toute la presse française qui reprend l'erreur en chœur...

Bien sûr, vous allez me dire : « *Il y a l'archéologie... ?* ».

Oui, mais n'oublions pas que les fondements des méthodes archéologiques ont été basées, *calées*, calibrées en quelque sorte, sur la chronologie "classique" depuis le début !

Un peu plus loin nous reviendrons sur les datations, dites *absolues*, dans la détermination de l'âge des événements médiévaux et antiques.

Absolu ne veut pas dire *infaillible* !

Peu à peu, nous progressons vers l'inévitable conclusion que la Chronologie classique est globalement *fausse*... et que l'histoire du monde médiéval, telle qu'on nous l'enseigne, a été largement inventée !

Cela peut paraître inconcevable, inouï...

Mais avant d'aller plus loin en besogne, il serait juste de faire ici la connaissance des auteurs et érudits qui ont travaillé - ou qui travaillent toujours - sur les multiples dossiers de la Chronologie "révisée". Ce sont souvent des mathématiciens, des géologues, des sociologues, quelques historiens aussi, pas toujours en odeur de sainteté au sein de leur discipline... nous les appellerons les "*récentistes*".

Chapitre 2

Fomenko et les "récentistes"

La conception de notre historiographie traditionnelle - l'Histoire que nous apprenons à l'école - a été énoncée dans ses principes par Niccolo Machiavelli (1469-1527), développée dans les ouvrages de Scaliger, père et fils (16^{ème} siècle), puis chez Francis Bacon (1561-1626) et Denys Pétau (1583-1652). Cela dit, ces gens étaient vraisemblablement déjà des *compileurs*, et non plus des *conspirateurs*.

Basée sur une échelle chronologique totalement artificielle, cette historiographie a été vivement critiquée par les tenants de l'Histoire *authentique*. Initiée probablement dès le 16^{ème} siècle par le professeur de Arcilla, de l'Université de Salamanque (5) qui déclarait que l'histoire ancienne *avait été inventée au Moyen-Âge*, la contestation se poursuivit avec Sir Isaac Newton, et l'abbé Jean Hardouin, au 17^{ème} siècle. Elle se développa au début du 20^{ème} siècle, notamment à travers les études du Suisse Robert Baldauf, du philologue anglais Edwin Johnson (6), puis de l'académicien russe Nicolai Morozov.

Nous le disions en entrée, le physicien Isaac Newton compte parmi les premières personnalités à avoir œuvré pour redresser la barre du Vaisseau de l'Histoire. En 1728, au lendemain de sa mort, paraissait une vaste monographie ayant pour titre : *The Chronology of Ancient Kingdoms Amended*, dans laquelle Newton *resituait* certains événements historiques, décalés selon lui de plusieurs siècles... En général, le monde lui semblait de *trois cents à cinq cents ans plus jeune* que ce que les chronologies affirmaient ; il fondait son idée sur le cours ordinaire de la nature, et sur ses observations astronomiques.

Une sorte de connaissance empirique ! On le sait sans doute beaucoup moins, mais Newton, en plus d'être physicien, (al)chimiste et astrologue, était également un passionné d'Histoire ancienne (7). Il émettait déjà de sérieux doutes sur la grande antiquité de l'Égypte. N'oublions pas que c'est autour de 1800 (et un certain Bonaparte y est pour beaucoup...) que l'on a *entériné* les dates 'anciennes' des civilisations du pourtour méditerranéen !

En tout cas, Isaac Newton étayait ses propos « récentistes » en *rétro-calculant* les événements astronomiques (éclipses de soleil, par exemple) faisant l'objet de chroniques, ainsi qu'en établissant une *durée moyenne* du règne des gouvernants de toutes époques, ce qui le conduisait à une estimation *revue à la baisse* des temps écoulés, car autrement la *durée moyenne* des règnes (33 ans en Égypte...) s'avérait beaucoup trop longue. C'était une approche tout à fait empirique, que l'on retrouvera plus tard chez les Russes Nikolai Morozov et Anatoly Fomenko.

Dans un registre un peu différent, le réformateur Jean Calvin (1509-1564) avait déjà relevé les anachronismes, les impossibilités matérielles, bref, *l'imposture de l'Église romaine*. De son temps, on savait que des faux de circonstance avaient été émis, dont la fameuse *Donation* de Constantin, qui justifiait l'emprise de Rome sur des territoires entiers, et sur leurs populations.

Avant Newton, un critique de l'Histoire établie avait été le jésuite Jean Hardouin, né à Quimper en 1646 et décédé à Paris en 1729, après avoir été bibliothécaire au collège Louis-le-Grand. On lui doit en 1685 une nouvelle édition de *l'Histoire Naturelle* de Plin l'Ancien, comprenant de nombreuses annotations.

Rien d'extraordinaire jusque-là, sinon que Jean Hardouin déclarait à qui voulait l'entendre que la majorité des écrits prétendument transmis par les Grecs et Latins avaient été rédigés, en réalité, par un groupe de moines bénédictins (8) du 13^{ème} siècle, sous la direction d'un certain Severus Archontius.

C'est surtout dans son livre " *Chronologia Veteris Testamenti* " (1697) que Jean Hardouin remettait largement en question l'authenticité de la littérature classique, à l'exception des œuvres de Cicéron, de l'Histoire naturelle de Pline, des Géorgiques de Virgile, des satires d'Horace et de ses épîtres, ainsi que d'une partie de ce qui était attribué à Homère, Hérodote et Plaute. Pour Jean Hardouin, le Nouveau Testament avait été écrit originellement en latin - et non en grec ou en araméen (9).

Ce qui, en quelque sorte, décalait tous les événements liés au Christianisme vers... *l'Occident romain* !

On voit ainsi poindre à l'horizon l'éventualité d'une origine de la Chrétienté dans une région où la *langue latine était couramment pratiquée*.

Le linguiste et philologue suisse Robert Baldauf (10), voici une centaine d'années, avait quant à lui plaidé pour que les écrits attribués à Jules César - pour des raisons de style - soient replacés dans l'époque de la Renaissance, ainsi que beaucoup d'autres produits littéraires de l'Antiquité - et la Bible !

Ce qui voudrait dire que la production de ces œuvres *en latin* était récente.

Wilhelm Kammeier (1889-1959) a débuté avec la critique de la Chronologie en 1926 en écrivant un livre « *Die universale Geschichtsfälschung* » [= la falsification de l'histoire universelle], qui ne trouva pas d'éditeur à l'époque, l'Académie Prussienne des Sciences ayant pris soin d'apposer son veto au préalable. Dans une période encore plus troublée, entre 1935 et 1939, il arriva cependant à publier ses écrits, malgré les circonstances peu propices ; puis après la guerre, en 1956, il écrivit une *falsification de l'histoire de l'Église chrétienne primitive*. Kammeier, alors instituteur, fut réprimandé par les autorités est-allemandes, avant de mourir dans la misère. Son œuvre, d'abord interdite, fut en fin de compte publiée après sa mort (11). Kammeier se posait la question de l'authenticité de l'Antiquité gréco-latine, à ses yeux trop « portée aux nues » par la Renaissance, tandis qu'on rabaissait l'histoire des Celtes et des Germains. Cela lui paraissait suspect...

Kammeier citait aussi l'exemple des notables allemands à l'époque du Saint-Empire qui ne savaient pas *en quelle année ils se trouvaient* pour dater leurs documents, ni l'année du règne du monarque en titre, ni celle de l'*induction* (à caractère fiscal)... Parfois ils improvisaient librement une date... Est-ce que nous donnerions aujourd'hui un quelconque crédit à ces documents ? Et pourtant, c'est ce que font les historiens.

Les moines du Moyen-Âge reproduisaient assez souvent des documents comportant *plusieurs dates*, laissant ainsi au lecteur le libre choix de l'interprétation...

Mais Wilhelm Kammeier évoquait également une *volonté générale de falsification* au 15^{ème} siècle (Renaissance). Dans ce scénario de falsification universelle, tout semblait partir du Vatican, et du pape dans le rôle du chef d'orchestre.

Car il ne suffit pas seulement de créer des faux, *il faut aussi détruire les originaux*...

Pour cela, il avait fallu monter une « grande action » [*große Aktion*, c'est aussi le titre d'un livre d'Uwe Topper], concertée et diligentée par une hiérarchie « supra-nationale » bien structurée, à travers l'Europe occidentale. Pour Kammeier et quelques autres, la seule puissance capable de réaliser pareil tour de force était... *l'Église catholique romaine* !

Un autre grand précurseur des révisions chronologiques fut l'encyclopédiste russe Nicolai Morozov (1854-1946). En 1914, dans un livre publié en russe, il déclarait avoir trouvé dans la Bible des allusions à des événements astronomiques qui, par rapport à la chronologie traditionnelle, devaient être avancés de plusieurs siècles. Ainsi, si l'on tient compte du style employé (qui rappelait celui des manuels astrologiques) et des scènes décrites, l'*Apocalypse de Jean* paraissait avoir été rédigé relativement tard, à la fin du 3^{ème} siècle. Certains auteurs comme Fomenko iront même jusqu'à le dater du *Moyen-Âge*.

En tout cas, Morozov a initié la méthode *statistique* qu'allaient reprendre ses successeurs du groupe moscovite de la « Nouvelle Chronologie ».

Le plus connu d'entre eux est Anatoly T. Fomenko, qui vient de publier son premier grand livre en anglais (12). Ce scientifique russe rejette la chronologie traditionnelle qu'il appelle "scaligérienne", par allusion à l'humaniste français Joseph Scaliger (auteur du « *De emendatione temporum* », publiée à Paris en 1583). Fomenko le désigne comme l'un des grands responsables du système chronologique actuel qui sert de trame aux événements historiques, et aussi de référence temporelle aux trouvailles archéologiques.

Ajoutons aussi le père, Julius Cesar Scaliger, de son vrai nom *Giulio Bordone*, né à Riva au bord du lac de garde en 1484, et mort à Agen en 1558. Il a ébauché dans une *Poétique* les principes du classicisme. Il se disait de la descendance des princes de la Scala (Scaligeri) de Vérone... ce qui lui permit de léguer ce patronyme à Joseph Justus Scaliger, né en 1540 à Agen et mort à Leyde (Hollande) en 1609.

Fomenko, qui est professeur de mathématiques à l'Université de Moscou, propose depuis le début des années 1980 une révision radicale des dates de l'Histoire mondiale, considérées comme douteuses au moins jusqu'au 15^{ème} siècle (c'est-à-dire vers l'époque d'Henri IV). Pour cela, il se sert des méthodes astronomiques ; il émet aussi des doutes sur la fiabilité de la méthode du C14 (ou radiocarbone) pour les datations.

Fomenko et ses collaborateurs (mathématiciens et physiciens moscovites) proposent une reconstruction de la "carte chronologique globale", sur la base d'un traitement *statistique* des données historiques. Constatant la présence de "doublets" ou de répétitions en Histoire, Fomenko en vint à formuler que la chronologie habituellement employée était " **quatre fois plus longue** " qu'elle ne devrait l'être !

En étudiant le traité de l' *Almageste* de Claudius Ptolémée, généralement perçu comme remontant au 2^{ème} siècle de notre ère, Anatoly Fomenko avait constaté qu'un paramètre de l'accélération lunaire "ne collait pas" avec l'ancienneté du manuscrit. En revanche, tout s'expliquait si l'on partait du point de vue que l'*Almageste* avait été rédigé *en réalité* " dans l'intervalle entre l'an 600 et l'an 1300 ". Cela concernait également les éclipses de soleil, et la correspondance de certaines dates dans les chroniques antiques.

En se penchant par la suite sur les méthodes employées par les historiens pour dater les textes, Fomenko découvrit que déjà il y avait eu toute une série d'auteurs critiques de la Chronologie établie, à commencer par Isaac Newton (1642-1727), et le chercheur russe pluridisciplinaire Nicolai Morozov (1854-1946) qui avait tenté dans les années 1920 une lecture critique de la chronologie biblique, car à son avis les séries des mêmes événements avaient été "réutilisées" plusieurs fois.

Selon Fomenko, mais plus encore selon les chercheurs allemands Chritian Blöss et Hans-Ulrich Niemitz qui écrivent tout un livre sur le sujet, les méthodes de datation employées en archéologie, principalement le radiocarbone et la dendrochronologie (étude de la succession des anneaux dans un tronc d'arbre coupé) sont « **pré-calibrées** » sur la Chronologie usuelle, *et ne donnent pas d'indications fiables* sur l'ensemble des époques étudiées !

La contribution la plus importante d'Anatoly T. Fomenko réside dans la constitution d'une méthode pour vérifier l'emplacement chronologique de tel ou tel événement. Il s'agit d'une méthode *statistique*...

Voici un exemple (13) pour illustrer sa thèse. Le tableau ci-dessous regroupe deux époques, mises en parallèle : celle de la charnière Mérovingiens-Carolingiens aux 7^{ème} et 8^{ème} siècles, d'une part, et un fragment du 3^{ème} Empire romain des 3^{ème} et 4^{ème} siècles, d'autre part.

Moyen Age	Antiquité
Les Carolingiens, l'Empire de Charles le Grand au VII-VIII siècle. Décalage de 360 ans [...]	Un fragment du « 3 ^e Empire Romain » du III-IV siècle (principalement les empereurs orientaux) [...]
1. Pépin d'Héristal 681-714 (33)	1. Constance II 324-361 (37)
2. Charles Martel 721-741 (20)	2. Théodose I ^{er} 379-395 (16)
3. Pépin le Bref 754-768 (14)	3. Arcadius 395-408 (13)
4. Charles le Grand 768-814 (46)	4. Théodose II 498-540 (42)
5. Charlemagne 768-771 ou 772 (3 ou 4)	5. Constantin III 407-411 (4)
Le fameux « Don de Charles le Grand » (774). Donne les terres d'Italie au Pape.	La fameuse « Donation de Constantin I ^{er} le Grand » (au IV siècle). Donne Rome au Pape.

Le lecteur s'étonnera peut-être d'y voir figurer Charlemagne en compagnie d'un certain Charles le Grand... De fait, Fomenko considère que la première partie du règne de Charlemagne, de 768 à 771 (ou 772), met en action le roi des Francs, *Charlemagne*, qui devint ensuite *Karl der Große*, ou *Charles le Grand*, à la mort de son frère Carloman, puis fut sacré, en décembre 800, *empereur des Romains*.

L'une des règles de quantification utilisées par Fomenko est, en effet, de traiter séparément les mentions d'un même personnage lorsque celui-ci est affublé de noms différents.

L'idée est donc que des « parallèles » dans les lignées dynastiques sont le signe d'une *dépendance* entre les périodes repérées, et que la ou les période(s) antérieure(s) sont des *projections* d'une même réalité, *artificiellement dédoublée, triplée, voire quadruplée*...

Fomenko essaie également de démontrer la validité de ses thèses par un certain nombre d'autres méthodes statistiques, notamment celle de la *corrélation des maxima*. Pour ce faire, il compare le nombre de pages consacrées à telle ou telle année dans une série d'événements historiques. Si des 'maxima locaux' [ou *pics de distribution*] se répètent en diverses phases de la chronologie, par exemple si le volume des pages évolue de la même manière pour les années entre "0 et 100",

qu'entre "1053 et 1153", il y a fort à parier pour que les textes qui ont servi de base fussent interdépendants, et qu'un épisode créé reflète l'autre, comme une sorte d'écho temporel...

Pour l'école russe autour d'Anatoly Fomenko, ces réajustements de l'Histoire par touches successives seraient l'œuvre, nous l'avions dit, de Joseph Scaliger et de la génération de "chronologistes" qui l'ont précédé.

Comment ceux-ci ont-ils opéré ?

Selon Fomenko, pas nécessairement de façon délibérée... En gros, les récits historiques étaient disponibles en plusieurs langues, et leurs auteurs usaient de calendriers différents... **Lors de la compilation**, certains écrits *se rapportant aux mêmes événements* ont pu être attribués à des périodes distinctes de l'Histoire !

Certes, si la Renaissance, comme Fomenko le supposait, était *non pas la période de redécouverte* de la Culture Antique, mais en réalité l'époque de la *production* de la plupart de ces textes, classés plus tard comme antiques, une "volonté de falsifier" a bien pu diligenter l'ouvrage...

Possible, mais pas obligé... Il est vrai que la mauvaise interprétation d'un texte, parfois mal vocalisé, à partir d'un original composé des seules consonnes [comme en arabe ou en hébreu]... ou une traduction trompeuse... ou la non-considération des variations rhétoriques ou religieuses dans la description d'une même épopée, d'un même héros... ont pu égarer les chroniqueurs !

Donc pour l'académicien russe, il n'y a pas eu forcément « faute », ou fabrication délibérée de documents 'antiques' falsifiés par les chronologistes.

Ce serait plutôt une affaire de *laisser-aller*, en somme du boulot mal fait !

En tout cas, Fomenko en sa qualité d'universitaire formé par l'Académie des Sciences de Moscou, précise objectivement que ses reconstructions - ou chronologies alternatives - *n'ont à ses yeux qu'un statut d'hypothèse*. **C'est aussi l'opinion de l'auteur du présent livre**, en ce qui concerne ses propres reconstitutions de la scène historique que nous découvrirons un peu plus loin.

Dans un tel contexte historico-critique, la chronologie 'revisitée' demande simplement à être traitée avec les mêmes égards et la même considération que la chronologie 'officielle' qui, dans l'affaire, perdrait simplement son statut de « vérité éternelle » !

Tout comme la ville *éternelle*, Rome, dont un récentiste comme Uwe Topper doute de l'importance historique réelle, en tant que « capitale de la Chrétienté », avant le *cinquecento* italien...

Fomenko, en bon Russe, s'intéresse bien sûr à l'histoire de son pays. Ainsi au 14^{ème} siècle [ou à l'époque qui correspond au 14^{ème} siècle...] il y aurait eu l'essor d'un immense Empire centré sur Moscou, regroupant plus ou moins les empires ottoman et mongol, et englobant une bonne partie de l'Europe. Ce n'est qu'après les scissions de cet Empire que les nouveaux dirigeants *de la partie russe*, les Romanov, auraient établi une version remaniée de l'Histoire... qui leur garantissait une légitimation dynastique ! Ce faisant, les Romanov avaient profondément *modifié les récits authentiques*, qui se seraient dispersés à travers l'Europe et le Proche Orient en une multitude de mythes et de légendes...

Ce sont ces dernières chroniques qui ont servi à l'interprétation des historiens, au 15^{ème} siècle.

Quant à la chronologie *chinoise*, souvent évoquée dans les comparaisons de dates historiques, il ne s'agirait guère que d'un modèle tardif, recréé à partir de la chronologie "scaligérienne" importée d'Europe lors des premiers contacts avec les missionnaires jésuites... dans une Chine qui n'avait que des chronologies dynastiques *non reliées entre elles*. Comme en Europe, les lignées impériales se

seraient "copiées" sur plusieurs couches chronologiques. [comme le propose Uwe Topper dans « *Grosse Aktion* »]

A l'arrivée, cela signifie aussi que les époques historiques concernées ont été artificiellement gonflées par suite de cette duplication des dynasties.

Dans ses considérations générales, Anatoly Fomenko expose comment l'Ancienne Rome, la Grèce antique et l'Égypte ont été 'conçues' durant la Renaissance. Quant à l'*Apocalypse de Jean*, il reflèterait les constellations du ciel nocturne, telles qu'elles étaient visibles... au 1^{er} octobre 1486 ! Fomenko pose aussi la question de savoir si l'*Ancien Testament* n'était pas en réalité un compte-rendu d'événements qui se sont *vraiment* passés au Moyen-Âge ? Et de s'interroger finalement : « Est-ce que les Croisés auraient attendu 1000 ans avant d'aller châtier les tourmenteurs (supposés) du Christ ? » D'ailleurs, pour Fomenko, Jésus-Christ lui-même ne serait pas né en l'an 1, mais en 1053 *anno domini*, puis crucifié en l'an 1086... Voici moins de mille ans !

Et les Croisades auraient eu lieu « dans la foulée »...

Ce qui expliquerait la ferveur mystico-religieuse des Croisés, qui étonne encore de nos jours bon nombre d'historiens !

Avant de quitter la Russie, il faut noter le "*Livre de Civilisation*" (14). En effet, l'école russe initiée par Anatoly Fomenko, Gleb Nossovsky et Nicolai Morozov a inspiré d'autres auteurs au cours de la dernière décennie. On y retrouve notamment le champion d'échecs Garri Kasparov, qui signe la préface du "*Livre de Civilisation*" d'Igor Davidenko et Jaroslav Kesler, publié en plusieurs langues à Moscou, en 2001.

Dans ce gros ouvrage, on découvre d'intéressantes considérations historiques sur les langues européennes, ainsi que dans les domaines les plus divers (art, écriture, architecture, métallurgie). Pour les auteurs précédemment cités, l'apparition des langues modernes serait très récente en Europe, et en tout cas, *postérieure au dernier grand cataclysme mondial*, daté d'environ 700 ans. Le latin aurait été une sorte de *koiné*, propre à l'Empire romain, et repris tel quel par l'Église... *romaine*, où il restera en usage jusque dans les années 1960 (Concile Vatican II). En fait, l'ancêtre des langues actuelles dites 'latines' aurait été plutôt une variété de *roumain*.

Entre les partisans d'un raccourcissement des périodes historiques, les avis divergent sur certains points - et notamment sur les appréciations de l'*historicité* des personnages, bien évidemment. Nous en donnerons bientôt quelques exemples

Dans les années 1980, la critique *constructive* de la Chronologie traditionnelle a été portée jusqu'en Allemagne où elle s'est plutôt bien développée. Il y a maintenant tout un groupe de chercheurs d'outre-rhin, composé de "fomenkistes", comme Eugen Gabowitsch, Alexander Beierbach, parfois critiques envers Fomenko, comme Uwe Topper ou le Bâlois Christoph Marx, ou bien de "vélikovskistes", comme Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz ("théorie des siècles fantômes"), Gunnar Heinsohn ou Horst Friedrich. On peut citer également le physicien Christian Blöss, le mathématicien italien Emilio Spedicato, ou encore l'ingénieur Hans-Joachim Zillmer, partisan d'un raccourcissement drastique des périodes géologiques.

Le plus connu, à l'étranger, de ces chercheurs - venus d'horizons disciplinaires différents - est sans conteste Heribert Illig. Né en 1947, promu docteur après une thèse en *Histoire des civilisations*, analyste et éditeur de la revue *Zeitensprünge*, Illig est également l'auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages sur l'Antiquité ou le Moyen-Âge (15). Le cheval de bataille d'Illig, nous l'évoquions déjà, c'est *Charlemagne* !

En fait, toute l'épopée de Charlemagne serait à reléguer dans le domaine de l'affabulation et du mythe... tout comme la dynastie des Carolingiens.

Heribert Illig est parvenu à cette constatation peu ordinaire en considérant qu'il y avait 3 "siècles fantômes" dans la durée du Moyen-Âge. Car si le pape Grégoire XIII avait bien supprimé 10 jours du calendrier en 1585, il avait oublié que le calendrier julien remontait... à Jules César !

Le pontife romain de la Renaissance avait pris comme point de départ le concile de Nicée en 325. Dans cette perspective, Illig pense qu'il y a quelque part dans l'Histoire « *trois siècles de trop* ».

Dans le même ordre d'idées, quand la Russie a adopté le calendrier grégorien en 1918, les soviétiques sont passés directement du mercredi 31 janvier au jeudi 14 février. C'est pourquoi la *révolution d'octobre*, qui a commencé le 24 octobre 1917 *julien*, est en retard de 13 jours sur le calendrier *grégorien*... Et l'actuelle commémoration a donc lieu en novembre !

Dans sa traque des "siècles fantômes", le choix d'Illig se porta sur la période de 3 siècles autour de Charlemagne : plus précisément, entre l'an 614 et l'an 911. Pourquoi ces dates ? Parce qu'il y a *comme un hiatus* dans la continuité archéologique : les constructions de la lignée germanique des Othon semblent faire suite *sans transition* aux dernières réalisations architecturales romaines. Et puis, l'époque entre **614** [le roi Dagobert 1^{er}, en France, aurait vécu entre 600 et 639] et **911** [Charles III, couronné à Reims en 893] s'avère historiquement assez pauvrement documentée.

Celui qui fait 'physiquement' les frais de l'opération, c'est Charlemagne, car Heribert Illig supprime carrément 3 siècles d'Histoire *avant, pendant et après son règne* !

Nous en reparlerons plus longuement dans un prochain chapitre. Notons aussi que le débat contradictoire se poursuit en Allemagne, et c'est plutôt bon signe ! Ainsi y a-t-il désormais un "anti-Illig" en la personne de Franz Krojer qui vient de publier un premier livre (**16**) sur le sujet.

Avec le nom d'Heribert Illig se trouve fréquemment associé celui du prochain chronologiste, surtout dans la question des « siècles fantômes », et en rapport avec Charlemagne.

Hans-Ulrich Niemitz enseigne à Leipzig l'Histoire de la Technologie. Il a également publié avec le Berlinoise Christian Blöss une étude critique sur les techniques de datation, notamment le radiocarbone (C₁₄) et la dendrochronologie (**17**). Leurs conclusions vont dans le sens que beaucoup de dates sont erronées, car *trop anciennes*. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Souvent associé à Illig on a également Gunnar Heinsohn, professeur et sociologue à l'Université de Brême, en Allemagne, qui a publié en 1988 un livre polémique « *Die Sumerer gab es nicht* » [= *Les Sumériens n'ont pas existé*]. Avec Illig, il a fait paraître une étude sur les Pharaons (1997), les rajeunissant beaucoup plus que ce qui est habituellement admis...

Dès le début des années 1980, le Bâlois Christoph Marx avait, pour sa part, richement contribué à la recherche sur les chronologies, en développant des scénarios de type 'catastrophique'. Ses contributions à la reconstitution de l'histoire de l'Humanité ont grandement influencé un auteur comme Uwe Topper.

Quant à Eugen Gabowitsch, né en 1938 à Tartu (Estonie), il est mathématicien à Dortmund. Passionné par la Chronologie, il s'est joint dans les années 1980 au « *Berliner Geschichtssalon* » [*Salon de l'Histoire Berlinoise*] fondé par Uwe Topper, Hans-Ulrich Niemitz et Christian Blöss. Ses connaissances de la langue russe lui ont permis de devenir une charnière 'naturelle' entre les récentistes russes (écoles de Morozov et de Fomenko) et les chercheurs germanophones. Il a toujours œuvré pour renforcer la coopération entre les différents pays. Je lui suis reconnaissant de

m'avoir fait parvenir, voici quelques années, un (rare) exemplaire du « *Livre de Civilisation* » de Davidenco et Kesler, préfacé par Garri Kasparov.

En poursuivant notre tour d'horizon des « récentistes » nous faisons maintenant la connaissance de Horst Friedrich, né à Breslau en 1931. Cet auteur a étudié la philosophie des sciences, puis fut promu Docteur *rerum naturarum* en 1974, à Munich, pour un travail sur les sciences naturelles au 17^{ème} siècle.

Très prolifique sur l'Histoire ancienne, Friedrich a publié dès le début des années 1980 dans la revue de l'historien Jacques Touchet « *Méditerranée* » (Carcassonne) une étude sur la « *Préhistoire archétypique* » (n°9, 1982), puis en 1989 sur ces « Peuples de la Mer » qui ont cherché en vain à envahir l'Égypte, sous le règne du pharaon Ramsès III.

Depuis une quarantaine d'années, Horst Friedrich, avec lequel j'entretiens un contact épistolaire constant, s'intéresse aux sujets controversés de la Science ou de l'Histoire, par le biais d'une approche critique et constructive. Lui-même, en tant que chercheur non-conformiste, s'émeut du pouvoir de la science, ou des institutions établies - lesquelles constituent à son avis un frein important au développement du Savoir. Mais bien entendu, à l'égard des sciences marginales ou spéculatives, Friedrich sait garder également un regard sceptique. Pour lui, la critique doit s'exercer de façon multilatérale !

C'est une approche scientifique à laquelle je ne peux qu'adhérer avec enthousiasme.

Le scénario historique proposé par Horst Friedrich est surtout de type « catastrophique ». Son livre le plus élaboré - et le plus controversé - est sans nul doute « *Erdkatastrophen und Menschheitsentwicklung* » [= *Catastrophes terrestres et développement de l'humanité*], paru en 1998 (18). Cet ouvrage bourré d'érudition aborde le sujet délicat des traumatismes subis par l'Humanité à la suite de grands désastres naturels, sujet sur lequel nous reviendrons, bien sûr, en parlant du grand précurseur que fut le psychiatre et 'visionnaire' new-yorkais, Immanuel Velikovsky.

Citons encore Gernot Geise, rédacteur et éditeur de la revue allemande *Efodon Synesis*, auteur de nombreux articles et publications sur les disparités et autres étrangetés de l'Histoire.

Last but not least, pour clore cette liste non-exhaustive des chercheurs 'récentistes' contemporains, voici l'écrivain-historien berlinois Uwe Topper, dont nous allons abondamment parler dans le suite de ce livre, en rapport avec ses publications, comme *ZeitFälschungen* [= *Falsifications du Temps*, 2003]. Né en 1940 à Breslau, il a écrit depuis les années 1960 sur l'ethnographie et le catastrophisme, publiant en 1977 son œuvre, « *Das Erbe der Giganten* » [= *L'Héritage des Géants*], qui allait influencer de nombreux auteurs, dont Heribert Illig.

Chapitre 3

Les cieus nous sont tombés sur la tête

Tout le monde a lu les épisodes d'Astérix le Gaulois. La seule chose que nos ancêtres craignaient, à ce qu'il paraît, était que *le ciel ne leur tombât sur la tête*... Selon l'historiette, ce sont des Gaulois à la cour d'Alexandre le Grand qui sont à l'origine de cette petite phrase. A la question : « Que craigniez-vous par-dessus tout ? », ils auraient dû répondre bien poliment : " Alexandre le Grand ! "... Par manque de tact - ou par boutade - ils ont surpris les Macédoniens, qui ont cru comprendre que les Gaulois n'avaient peur de rien, pas même du grand Alexandre !

Hormis peut-être que le ciel ne leur tombât *vraiment* dessus... C'est en tout cas l'expérience qu'ont dû vivre les populations **celtes**, du sud de la Bavière, voici 2000 ans à peine [en chronologie habituelle].

Des chercheurs de l'Université de Würzburg, le professeur Kord Ernstson en tête, ont pu établir que, sur le site du Chiemgau non loin de la frontière autrichienne, se trouvaient près de 80 cratères d'*impacts*. Le plus grand d'entre eux, qui forme le lac du Tüttensee, a environ 370 m de diamètre, et il a pu en mesurer le double juste après le cataclysme, en l'occurrence la chute de débris célestes !

Dans une étude publiée le 14 octobre 2004 dans la revue *Astronomy*, l'équipe de géologues et d'astrophysiciens estimait qu'une **comète** avait explosé en altitude au dessus de la Bavière : les fragments arrivés qui étaient arrivés au sol y avaient creusé tous ces cratères (**19**). On y rencontre des minéraux inconnus (Fe_3Si ; Fe_5Si_3) dans cette région ; en tout état de cause, ces composés de fer et de silicium ont certainement subi de très fortes chaleurs (on les retrouve à l'intérieur de météorites !).

Ces contrées du sud de l'Allemagne actuelle étaient donc habitées par des Celtes en période historique. Les études effectuées sur les objets manufacturés, retrouvés à proximité des minéraux d'impact, suggèrent une date conventionnelle comprise entre 480 et 30 ans *avant J.-C.*, ce qui, en valeurs " corrigées ", pourrait indiquer un âge sensiblement plus jeune !

D'autant que le plus vieil arbre retrouvé dans la zone autour du Tüttensee n'a qu'à peine 500 ans.

Une autre histoire de comète apparaît au 5^{ème} ou 6^{ème} Siècle de notre ère, mais finalement les deux événements ont pu être confondus...

Et dans une perspective « récentiste », la date de l'impact qui s'impose devrait être d'environ **700 BP**, soit *sept siècles avant notre présent* !

Mais n'anticipons pas, voyons d'abord les faits.

Mike Baillie, un historien irlandais de la Queen's University à Belfast, spécialiste en dendrochronologie [c'est l'étude des anneaux de croissance sur les arbres] a suggéré une catastrophe cosmique entre 536 et 545 *anno domini* (**20**). C'est l'époque du légendaire roi Arthur (ou *Artus*), lequel anima la résistance des Celtes face aux conquérants anglo-saxons. Ses aventures ont donné naissance aux romans courtois du *Cycle d'Arthur*, appelé aussi *Cycle breton* ou *Cycle de la Table Ronde*.

Personnage de fiction ?

En tout cas, le roi Arthur est représenté *en habits du Moyen-Âge* dans la Hofkirche d'Innsbruck

(Autriche) en compagnie de personnages *réputés historiques* comme Clovis, roi des Francs, ou Théodoric, roi des Ostrogoths (454-526, en chronologie traditionnelle).

En ce 6^{ème} Siècle, qui fut celui de la Grande Peste, dite de Justinien, les effets des pandémies furent désastreux sur une population déjà très affaiblie par les bouleversements climatiques, et la famine consécutive aux mauvaises récoltes.

L'étréouissement des cernes sur les troncs de chênes irlandais *représentatifs de cette époque* montre un net ralentissement de la croissance du bois, imputable à un environnement très défavorable. Les chroniques contemporaines font état de longues années de famine, et d'un soleil voilé durant cette période.

Le chroniqueur Roger de Wendover (*Flores Historium* - 1230) fait même allusion à l'apparition d'une **comète en Gaule**, vers 540 ou 541 : " *Tout le ciel était en flammes, du sang coulait des nuages... et beaucoup de gens périrent* ".

Comme un *leitmotiv*, ces récits de comètes, considérés comme des astres « malfaisants », reviennent dans les chroniques de l'an Mil (Ademas de Chabannes, Raoul Glaber), sans doute pour entretenir des « peurs » avant l'entrée dans le nouveau millénaire... Mais les textes des 10^{ème} et 11^{ème} siècles sur lesquels le débat peut s'appuyer ('signes' dans le Ciel, discours apocalyptiques...) montrent la rareté effective des sources.

Question comète, on se souviendra aussi de celle qui est illustrée sur la tapisserie de Bayeux, laquelle fut un mauvais présage non pas pour Guillaume le Conquérant, mais pour Harold II et les Saxons !

En tout cas, dans la revue suisse *Variations herméneutiques* (19, 2003), Jean-Daniel Morerod, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Neuchâtel, constate que « l'historiographie des peurs de l'an Mil est un bon révélateur des rapports que les historiens entretiennent avec le religieux » puisque ces peurs s'appuient sur un verset de l'*Apocalypse* (Ap. 20,7) : « *Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison* ».

Pour Jean-Daniel Morerod, ce n'est guère qu'au milieu du 19^{ème} Siècle que les "peurs de l'an Mil" ont gagné leur caractère de « panique universelle », avec la contribution malheureuse du très laïque Jules Michelet (1798-1874), auteur d'une monumentale *Histoire de France*.

Chronologiquement, tout s'accorde bien avec une rédaction tardive du texte de l'*Apocalypse* ! La date évoquée par Anatolij Fomenko, 1486, pourrait s'avérer juste...

Pour en revenir au 6^{ème} siècle, la chute - ou le passage rapproché - d'un bolide céleste peuvent-ils véritablement être à l'origine d'une série de catastrophes si "désastreuses" (au sens étymologique du terme) que l'Occident en fut pratiquement anéanti ?

Sans doute.

On peut même penser qu'il y eut d'autres épisodes cataclysmiques, au cours des millénaires précédents !

Dans un petit livret de 126 pages paru en 1999 (21), j'ai moi-même esquissé, dans le cadre d'une étude de Zoologie comparative, l'histoire des migrations d'animaux (terrestres et dulçaquicoles) entre le Maroc et l'Espagne actuels, alors que le détroit de Gibraltar n'était pas ouvert. Mais sans doute la Méditerranée était-elle reliée à l'Atlantique en ce temps-là par d'autres passages...

De cette étude se dégagent plusieurs éléments intéressants. D'une part, les chaînes du Rif (Maroc) et de la Sierra Nevada (Espagne) formaient, il n'y a pas si longtemps, un ensemble montagneux *continu*.

D'autre part, l'ouverture du détroit de Gibraltar avait dû se faire à une époque relativement récente,

et probablement en deux temps. En effet, la Méditerranée a d'abord connu une période d'assèchement, puis elle s'est remplie au cours d'un événement brutal, cataclysmique, *par un déferlement d'eau très froide* en provenance de l'Arctique, comme en témoignent les fossiles sub-récents de poissons (Capelan) et de coquillages (*Cyprina islandica*). Ce raz-de-marée géant, qui traversa la France, du nord au sud, a pu être causé par l'impact en mer d'une comète (ou d'un morceau de comète) à proximité de l'Islande. Consécutivement au même événement, une « brèche » serait apparue dans l'arc montagneux reliant le Maroc à l'Espagne.

En tout cas, l'impression majeure qui ressortait de cette étude était que les événements n'étaient pas très vieux... Même si une majorité de géologues les situaient au Pléistocène, je penchais plutôt pour 3.000 BP (*Before Present*, ou *avant le présent*).

Cela fait 3.000 ans, en comptant à rebours à *partir de notre présent*. Ce sont des années solaires, 3000 au total, qui se sont écoulées *indépendamment des chronologies historiques* (réelles ou imaginées).

Ne confondons pas ! Ce n'est pas la même chose que de dire « 1000 avant J.-C. »... Car là, il s'agit d'*estimations d'historiens*, l'an « zéro » (ou « un ») servant de charnière entre l'ère Chrétienne et l'époque antérieure. En fait, « 1000 avant J.-C. » correspondrait plutôt à 1500 BP, et non pas à 3000 ans !

On passe ainsi du simple au double...

En tout cas [voir tableau], cette date pourrait être celle du mythique "Déluge", ou plus prosaïquement de l'événement géologique *marquant la fin des grandes glaciations* (que l'on estime habituellement autour de 12.000 ans).

Puis **deux** autres passages de comètes, beaucoup moins dévastateurs, ont, semble-t-il, marqué l'hémisphère boréal. La dernière comète en date, *voici 700 ans environ, pourrait être celle qui a précipité la fin de l'Empire romain*, initiant du même coup... *notre époque* !

Voici une reproduction du tableau que je proposais dès 1999. Je mettais alors en relation les principaux événements géologiques et historiques depuis le début du Tertiaire. Les dates sont indiquées en *années BP* (avant le présent, c'est-à-dire l'année 1950 *par convention internationale*). Bien sûr, la reconstruction d'une telle chronologie *alternative* n'a qu'un statut d'hypothèse !

Dates en années BP : <i>Before Present</i>	Événements
Vers 10.000	Début du Tertiaire, formation des chaînes de montagnes jeunes ; développement d'une grande civilisation technologique à la surface de la Terre.
Vers 5.000	Impact d'astéroïde, début du Quaternaire et série de glaciations dans l'hémisphère Nord ; <i>Paléolithique</i> des préhistoriens : "Cro-Magnon" et cultures préhistoriques (Solutréen, Magdalénien) ; la Méditerranée est pratiquement asséchée ; navigation et commerce florissants de part et d'autre de l'Atlantique Nord, ainsi que dans les mers australes.
Vers 3.000	Impact de comète dans l'Atlantique Nord ; Déluge "de Noé" [et autres inondations] ; régression culturelle de l'homme sur le pourtour méditerranéen : <i>Néolithique</i> des préhistoriens ; développement de la civilisation atlanto-européenne des Mégalithes ; échanges commerciaux maritimes et terrestres à l'échelle planétaire, cartographie du globe.
Vers 1.500	Passage rapproché de comète ; destruction de la civilisation atlanto-européenne ; ouverture définitive du détroit de Gibraltar ; nombreuses inondations et transgressions marines ; développement de la civilisation égyptienne ; migration des "peuples de la mer" ; puis mise en place progressive de l'Empire romain.
Vers 700	Passage rapproché de comète ; grandes inondations qui mirent fin à l'Empire romain ; grande peste et épidémies consécutives ; instauration de la papauté en Avignon, puis à Rome ; les lieux de culte antiques sont récupérés par la religion chrétienne en expansion constante.

En 1999, je connaissais les idées d'Heribert Illig et d'Uwe Topper, avec lesquels j'étais en contact épistolaire. Topper avait élaboré une chronologie assez similaire, alors qu'Illig restait plus "classique" dans ses projections. De façon intéressante, des éléments nouveaux sont venus *par la suite* renforcer mes réflexions.

Ainsi l'auteur allemand Peter Brüchmann pense que voici 12.000 ans environ, *une catastrophe mondiale s'est produite* qui a façonné l'actuel visage de la Terre. Ancien ingénieur de vol dans la Lufthansa, Brüchmann a consigné ses expériences dans un livre paru en 2003, "*Warum die Dinosaurier starben*" [= *Pourquoi les dinosaures sont morts*]. Son impression personnelle est que

les chaînes de montagne sont *récentes*... Elles paraissent avoir subi l'action de formidables masses d'eau *venues du ciel*, qui en auraient sculpté les contours. D'après Brüchmann, une baisse brutale de la pression atmosphérique (suite à une catastrophe planétaire) provoqua l'absorption de l'eau océanique par l'atmosphère. Le refroidissement qui s'ensuivit occasionna des pluies diluviennes... se déversant à flots sur des montagnes qui venaient tout juste d'être formées !

Pour beaucoup de lecteurs, cela rappellera les écrits d'Immanuel Velikovsky (22), pour qui le *déluge était comme des fleuves tombés du ciel*. A travers l'étude des peuples anciens, Velikovsky avait noté les analogies *mondiales* entre les changements climatiques, et le devenir des civilisations.

En tout cas, le livre de Brüchmann donne une explication élégante à la formation des *grains de sable* des déserts actuels. Lors d'explosions, des électrons libres projetés dans l'atmosphère sont "capturés" par les atomes d'azote (78,09 % de l'air), puis imbriqués à ces mêmes atomes pour former du silicium. Et enfin l'oxygène (20,95 %) interagissait à son tour pour former du dioxyde de silicium, donc du *sable*...

Dans une perspective historique plus récente, en février 2004, l'hypothèse de la *comète nordique* a été évoquée en février 2004 par une équipe de chercheurs de l'Université de Cardiff (Pays de Galle). Ceux-ci situent l'événement vers le 6^{ème} Siècle, au début du Moyen-Âge (dans le respect de la chronologie traditionnelle). Emma Rigby et Mel Symonds vont jusqu'à comparer l'événement, à l'échelle planétaire terrestre, avec ce qui a été observé dans les stations astronomiques du monde entier en 1995, à l'échelle cosmique interplanétaire : l'impact sur Jupiter de la comète Shoemaker-Levy !

Autant dire que cela a dû faire du grabuge...

Comme dans le scénario catastrophique de *l'hiver nucléaire*, des années très froides ont été la règle à *l'époque historique qui correspond au 6^{ème} Siècle*.

Pourquoi ce décalage ? La méthode des cernes d'arbres utilisée par les chercheurs de Cardiff a été pratiquée sur des troncs issus de tourbières, *datés au carbone 14* dont on connaît les insuffisances (et la dépendance vis-à-vis des variations de proportion des isotopes de carbone dans l'atmosphère) !

En fait, il semble y avoir eu **deux** événements catastrophiques assez récents, dans l'hémisphère Nord, l'un il y a 1500 ans, et l'autre, plus proche de nous, voici 7 siècles.

Il ne peut pas s'agir d'éruptions de volcans, car les cendres projetées dans l'atmosphère auraient laissé des traces dans la glace groenlandaise, ce qui n'est pas le cas, comme l'indique Baillie. On connaît l'explosion du volcan indonésien Tambora, en 1815, qui avait conduit à une "année sans été", et provoqua d'importantes famines.

Se référant aux écrits de l'universitaire amérindien Vine Deloria sur les traditions orales des Indiens, l'historien et philosophe des sciences Horst Friedrich pose la question d'une catastrophe d'ampleur planétaire, à l'aube de la Renaissance (23), tout comme Uwe Topper dans son livre *Fälschungen der Geschichte* (2001).

Peut-être s'agit-il après tout de **la même comète** qui a explosé en altitude, projetant des débris au sol, en Bavière et dans les eaux de la mer du Nord, puis provoquant un net refroidissement du climat, et de néfastes conséquences sur les populations européennes et nord-américaines.

Tout semble très bien se recouper.

Mike Baillie parle d'un ralentissement de la croissance des chênes en Irlande (et ailleurs dans le monde), d'inondations, de conditions climatiques extrêmes. Les chroniques historiques font allusion à temps qui se rafraîchit, à un soleil voilé, constamment dans les brumes, synonyme de mauvaises récoltes, de famines et d'épidémies.

La comète dont on a récemment étudié les impacts en Bavière, a très certainement explosé dans la haute atmosphère. C'est elle qui a « induit » la période de troubles et d'exactions qui a précipité la fin de l'Empire romain d'Occident.

Et c'est à cette comète que nous devons le "*hiatus*" de l'Histoire qui, dans la trame de notre calendrier, correspond à l'intervalle qui va du 5^{ème} ou 6^{ème} siècle jusqu'au 14^{ème} ou 15^{ème} siècle : soit **près de 1000 ans !**

Autre conséquence de ce réajustement : nous ne serions guère qu'à 700 ans de l'Empire romain !

Eh oui, il suffit de compter à rebours...

Si la date approximative de 1350 *anno domini* est bonne pour la dernière grande catastrophe cosmique, cela nous met effectivement à 700 ans, voire un peu moins, de la fin de l'Empire romain, *quod erat demonstrandum* ["ce qu'il fallait démontrer"] en latin.

Concernant les épisodes de peste, on peut penser à une « équivalence » entre la **Grande Peste**, dite de Justinien (6^{ème} siècle), et la **Peste Noire**, qui, dans la chronologie traditionnelle, *n'aurait sévi que neuf siècles plus tard*, ravageant l'Europe et provoquant la mort de dizaines de millions de personnes, soit près de la moitié de la population en Occident !

Les deux événements ne font-ils qu'un ?

En tout cas, l'écrivain florentin du 14^{ème} siècle, Giovanni Boccaccio (ou *Boccace*), auteur du « *Décameron* », dépeint la fuite réaliste de jeunes gens devant l'épidémie de peste qui s'abat sur l'Italie. A-t-il décrit des faits historiques *dont il avait été le témoin* ? S'agit-il de la Grande Peste, qui scella la fin de l'Empire romain d'Occident ?

Impact ou passage rapproché de comète ?

Ce n'est que depuis quelques dizaines d'années que l'on (re)considère sérieusement les phénomènes extraterrestres... Chutes et impacts de comètes ou grosses météorites sont statistiquement très probables. Les protagonistes de ce jeu cruel sont là, dans le système solaire, *quelque part au-dessus de nos têtes*. Les scientifiques ont mis un certain temps à s'y intéresser, mais un pas décisif fut fait quand les Alvarez père et fils évoquèrent en 1980 dans un numéro de *Science* l'extinction massive du Crétacé-Tertiaire, celle qui fut à l'origine de la disparition des dinosaures, en rapport avec la chute d'une très grosse météorite.

Des milliers d'astéroïdes occupent une large bande d'espace dans le système solaire, entre les orbites de Mars et de Jupiter. Les comètes, quant à elles, forment le "nuage d'Oort" qui enveloppe tout le système solaire, ainsi que la *ceinture de Kuiper*, plus proche de nous. Tous ces corps sont des résidus de la formation du système solaire. De faibles perturbations gravitationnelles peuvent les engager sur une trajectoire en direction des planètes internes, *dont la Terre*. Les grandes météorites que nous observons sont des débris issus de la ceinture d'astéroïdes. Leurs orbites peuvent *croiser* la nôtre. Les bolides les plus grands peuvent arriver au sol avec des vitesses de l'ordre de 10 km/sec,

autant dire que nous ne les entendrions même pas arriver... Dans le cas de comètes, la vitesse de collision pourrait être même beaucoup plus grande.

La menace est réelle (24).

A l'heure actuelle, près de 2000 objets seraient potentiellement dangereux. On les nomme "géocroiseurs", car ils croisent l'orbite de la Terre. C'est ainsi qu'on apprend de temps en temps dans les journaux qu'un gros caillou nous a frôlé de près... A ces astéroïdes, il faut ajouter les comètes de taille comparable, qui viennent nous rendre visite régulièrement, ou celles qui n'ont pas encore quitté les faubourgs du système solaire, mais qui s'apprêtent peut-être à passer non loin de nous !

On estime qu'aujourd'hui on pense ne connaître guère que 10 % de ces géocroiseurs.

Selon les statistiques établies par les astronomes, un corps céleste mesurant entre 10 et 100 m de diamètre tombe en moyenne tous les 1000 ans, provoquant soit un gigantesque raz-de-marée, soit la destruction d'une région, selon que l'impact se produise en mer ou sur terre.

Un bolide de près d'un km de long tomberait tous les 5000 à 300.000 ans, provoquant des millions de morts, au terme d'un long hiver nucléaire... Jusqu'au super-bolide de plus de 5 km qui détruirait toute l'humanité ! Mieux vaut ne pas trop y penser... D'autant que les chiffres cités plus haut sont vraisemblablement très *en dessous* de la réalité...

Tout récemment, les astronomes viennent de classer au deuxième rang (sur une échelle de dix) les probabilités d'impact de « 2004 MN4 », un astéroïde de 400 m de long, attendu le 13 avril 2029 prochain !

« La probabilité est faible », confie Donald Yeomans, scientifique du Jet Propulsion Laboratory de la NASA, car il est vrai que l'orbite de ce corps céleste n'a pas encore été parfaitement calculée. Mais aucun astéroïde ou comète n'avait jusqu'à présent dépassé le degré un (d'alarme).

Même le bien connu astéroïde *Toutatis*, d'environ 4,6 km de long, n'est passé le 29 septembre 2004 qu'à 1,64 millions de kilomètres, soit à quatre fois la distance de la Terre à la Lune. Il ne s'était pas autant approché de la Terre depuis 1353, et ne recommencera pas avant 2562... Sauf s'il change de trajectoire.

Comme tous les quatre ans, *Toutatis* se rapproche de la Terre... A quand le grand impact ?

En gros, il parcourt une révolution autour du Soleil quand notre planète en fait quatre... C'est pourquoi l'astéroïde se rapproche de la Terre tous les quatre ans. En plus, il navigue dans le plan de l'écliptique, le même que celui des planètes, ce qui le rend particulièrement dangereux.

Si *Toutatis* entrait en collision avec la Terre, la puissance de destruction serait équivalente à l'explosion de plusieurs dizaines de milliers de têtes nucléaires. D'immenses nuages de poussières seraient soulevés, replongeant la Terre dans une longue période glaciaire !

La NASA, consciente du risque des « géocroiseurs » ou NEO (*Near-Earth Objects*) doit mettre en place un programme d'observation permettant d'identifier, d'ici à la fin de 2008, 90 % du millier d'astéroïdes de plus d'un kilomètre de diamètre qui pourraient affecter gravement le climat terrestre en cas de collision.

On remarquera qu'il en restera 10 %, les plus dangereux car ils peuvent venir « de la direction du Soleil » sans être remarqués, sinon quand ils seront tout près. Et n'oublions pas les comètes !

D'un point de vue empirique, notre peur ancestrale des comètes repose sur leur apparition imprévue, et sur leur aspect insolite dans le ciel étoilé... En revanche, les astéroïdes sont toujours invisibles à l'œil nu.

La vitesse plus élevée des comètes les rend potentiellement plus dangereuses que les astéroïdes, même si leur masse est composée à 80 % de... *glace d'eau*.

Le cas d'impact le plus célèbre eut lieu en 1908 à Tunguska, en Sibérie. Un bolide explosa à environ 5 km d'altitude, libéra une énergie équivalente à 12 mégatonnes de TNT, et rasa la forêt sur plus de 30 km à la ronde. On a d'abord parlé de comète, mais des études récentes sont plutôt en faveur d'une grande météorite pierreuse, ou *chondrite*, de quelque 30 mètres de diamètre. Le bolide se serait disloqué en d'innombrables petits fragments, après le choc de la pénétration dans la basse atmosphère.

En fin de compte, une chose est sûre, c'est que le 20^{ème} siècle a déjà eu " sa " catastrophe cosmique (en 1908) ; statistiquement parlant, nous pouvons donc être relativement tranquilles ! Au moins jusqu'en 2029...

Ce qu'on trouvera intéressant dans le contexte de ce livre, c'est que les chutes ou explosions en altitude d'astéroïdes et comètes *servent d'amorce à un enchaînement d'autres causes de déséquilibre et de déstabilisation des sociétés humaines*.

Comètes et astéroïdes sont des générateurs de " chaos " !

Immanuel Vélikovsky, l'un des pionniers de la remise en cause de la Chronologie historique, avait donné sa petite touche psychiatrique en indiquant dans " *Worlds in Collision* " que de telles super-catastrophes, résultant de l'impact ou du passage rapproché d'une comète (Vénus, disait-il), pouvaient avoir laissé dans l'inconscient collectif de l'Humanité *un traumatisme* tellement puissant, qu'il expliquerait à *lui seul* la façon irrationnelle qu'ont les humains de perpétrer des génocides, ou de s'adonner à la violence aveugle et irréfléchie. Velikovsky préconisait également de " guérir " l'humanité en misant sur l'effet psychothérapeutique provoqué par la *réflexion*, et par la *connaissance* des cataclysmes passés.

Je ne sais pas si cela peut vraiment marcher. En tout état de cause, le présent livre constituera, je l'espère, une étape de plus sur le chemin de la " guérison " de notre Humanité, dans sa prise de conscience *de la réalité des phénomènes cataclysmiques « naturels »* en Histoire.

Si c'est perçu comme tel, cela ne peut qu'aider l'Homme à faire son *auto-analyse* !

Mais il ne faudrait pas non plus que la peur " millénariste " d'un épisode catastrophique ne vienne gangrener l'esprit humain - et faire ainsi le lit des sectes. Le remède pourrait être pire que le mal !

En tout cas, l'historien et philosophe des sciences Horst Friedrich a publié un petit livre très édifiant sur le sujet (25), nous l'évoquions dans le précédent chapitre.

Chapitre 4

Quelques problèmes de dates

Remontons non pas au Déluge, mais au moins à la fondation de Rome...

Tout le monde connaît la légende de Romulus et Remus, nés de l'union miraculeuse et fécondation de Rhéa Silvia, fille du non moins légendaire roi Numitor, et du dieu Mars. Tout petits, les deux frères sont élevés par une louve, puis devenus adolescents, ils décident de créer leur propre cité. Suite à un désaccord à propos de l'emplacement exact du site, Romulus tue Remus... le jour même de la fondation de Rome, le 21 avril 753 avant. Jésus-Christ.

Toute cette histoire est bien jolie, mais *elle est entièrement fausse* ! On peut penser qu'il s'agit d'un *récit créateur*, nécessaire pour légitimer l'ancienneté de Rome - et par là même le *pouvoir* impérial romain ! Non seulement les faits ou les personnages ont été imaginés, mais également la date de fondation de la ville, celle qu'on appellera plus tard *éternelle*...

La seule chose de vraie dans tout cela, c'est que les Romains, ayant perdu tout souvenir de leurs origines... ont bien été obligés de s'inventer une *Histoire* !

Et comme nous l'apprend Flavius Vopiscus, un auteur latin du 3^{ème} siècle av. J.-C. : « *Les pontifes avaient seuls autrefois le privilège d'écrire l'Histoire, lorsque l'empire de Rome commençait à peine...* ».

Cette habitude d'écrire l'Histoire a apparemment perduré, au moins jusqu'en 1582 et un certain Grégoire XIII !

Dans le magazine « Sciences et Avenir » d'avril 2005, p. 19, on rapporte qu'une équipe d'archéologues italiens autour d'Andrea Carandini (Université La Sapienza, Rome), viennent de dégager les vestiges d'un grand palais datant du milieu du 8^{ème} siècle *avant* J.-C., sur le mont Palatin. Il s'agirait ni plus ni moins du palais de Romulus et Remus, les mythiques fondateurs de Rome... Cette annonce laisse rêveur ! Pour Carandini : « *Ces restes pourraient permettre de dater la fondation de Rome, et indiquer par là même que la légende selon laquelle la ville serait née en 753 av. J.-C., est véridique* ». A mon avis, la seule chose vraie dans cette affaire, c'est que des vestiges antiques ont été dégagés sur le mont Palatin ! Tout le reste n'est qu'*auto-suggestion*.

Traditionnellement, on pense qu'à partir de Tarquin l'Ancien, un roi *étrusque*, l'archéologie est en mesure de confirmer les premières chroniques latines.

C'est aussi l'avis de l'auteur "récentiste" Uwe Topper, et cela le conforte dans son opinion que les ruines exhumées à Rome sont... *étrusques*.

Tout le monde a entendu parler de la formule « *ab Urbe condita* » (= depuis la fondation de la *Ville*, c'est-à-dire *Rome*). Même si cette date est fausse - ou inventée - elle n'en a pas moins joué un rôle important dans la Chronologie, car beaucoup d'auteurs (même tardifs) s'en sont servis comme point de référence *pour dater les événements historiques*.

Qui en fut l'instigateur ?

C'est à un certain Varron que l'on doit cette date, qui fut créée pour servir de trame temporelle... à la fin de la République romaine, soit *7 siècles après les faits*, serait-on tenté de dire !

Varron (Marcus Terrentius Varro), écrivain romain (116 à 27, avant Jésus-Christ), surnommé " le plus grand savant des Romains " par ses contemporains, fut tribun et exerça sous la direction de Pompée un commandement naval important... contre César. Ce dernier, pas du tout revendicatif, lui confia le soin d'organiser à Rome *une bibliothèque publique*. Varron continua d'ailleurs à écrire jusqu'à la fin de sa vie, traitant les sujets les plus variés. On connaît surtout de lui le " *De re rustica* " sur l'agriculture [3 volumes, dont l'un sur l'élevage des abeilles, la chasse et la pêche].

Quant au traité le plus important de l'œuvre de Varron, " *Rerum humanorum et divinarum antiquitas* ", il a très malencontreusement disparu... On pouvait y lire tout sur l'histoire de l'Italie, sur ses habitants, sur Rome, la religion italique et la religion romaine, sur les divers cultes pratiqués en Italie. Tout ce qu'on sait sur ce manuscrit, on le doit à des emprunts chez Ovide, et même plus tardivement chez Saint-Augustin, qui le cite dans sa " *Cité de Dieu* ". Ainsi Varron, contemporain de Jules-César, a-t-il servi de référence aux pères de l'Église catholique *romaine*... en matière de religion !

Mais revenons quelques siècles en arrière, *au flou historique* des premiers temps de Rome. Si la date de fondation de cette ville - étrusque ou latine - était si incertaine, comment les gens de l'époque s'orientaient-ils dans un cadre chronologique ?

Je parle bien sûr des classes dirigeantes, car le peuple n'avait guère de notion précise *du temps qui passe*... Sauf pour préciser les très importantes dates de fêtes, souvent en rapport avec les saisons et les manifestations cultuelles.

Sans doute, chaque roi ou roitelet introduisait-il, au début de son règne, une chronologie du type : " *En l'année 20 ou 40 du règne de Tullus...* ", ce qui pour des événements locaux était largement suffisant.

A notre époque, nous pourrions dire également : " *En l'an 10 ou 11 de la présidence de Jacques Chirac* ". Ce système permet aussi, le cas échéant, de se projeter dans l'avenir, en évoquant *l'an 12* ou *13*... S'il devait y avoir un changement à la tête de l'État, c'est à la discrétion du successeur de maintenir l'ère en cours... ou bien d'y substituer sa propre chronologie !

Tout cela nous amène à considérer qu'il devait y avoir une *multitude* de " formules " en usage, pour une même tranche temporelle. Mais de cela nous nous doutions, bien sûr.

Les calendriers de l'Antiquité

Qu'en était-il du *système calendaire* antique - et de la façon de décompter les jours et mois de l'année ?

Le calendrier des Albains [les habitants d'une cité voisine de Rome] aurait comporté 10 mois. Les auteurs anciens parlent d'une alternance de mois de 30 et 31 jours, ce qui donne une année de 304 jours.

C'est relativement bizarre, car il paraissait plus plausible qu'un tel calendrier " primitif " eût comporté des mois de 29 ou 30 jours, en accord avec les phases lunaires, comme c'est le cas du calendrier musulman actuel.

Dans cet exemple, sur la base des 10 mois, on arrive à un total de 295 jours, ce qui fait bien peu pour une année solaire... Surtout dans le cadre d'une année légale qui doit tenir compte du retour *calendaire* des saisons, pour fixer la date des (nombreuses) *fêtes religieuses* !

Comment étaient appelés les 10 mois *originaux* à Rome ? Dans un premier temps, ils ont été numérotés de 1 à 10, puis le premier d'entre eux est devenu... *martius*, en l'honneur de Mars, père divin 'putatif' de Romulus et Remus.

Car le début du printemps était aussi le commencement de l'année.

Puis le 2^{ème} mois a été rebaptisé *aprilis*, sans doute en l'honneur d'Aphrodite (*Vénus*).

Le mois suivant, *maius*, était dédié à Maia, déesse de la croissance des plantes et de la fertilité ; le quatrième devint *junius*, consacré à Junon, l'épouse de Jupiter ; suivaient alors : *quintilis*, *sextilis*, *september*, *october*, *november* et *december*.

Dix mois, cela faisait toujours très court, et l'on peut se demander pourquoi il aura fallu attendre Numa Pompilius, le successeur de Romulus, pour instituer une année de 12 mois ? En tout cas, quand ce fut chose faite, on ajouta, à la suite de *december*, les nouveaux mois de *januarius* (consacré à Janus, dieu de la paix), et de *februarius*, dédié à Febro, dieu de la purification.

L'année comportait enfin douze mois !

Nous parlions plus haut des *rois légendaires*... En rapport avec le calendrier, beaucoup d'épisodes semblent bien avoir été *inventés de toutes pièces* !

Ainsi, c'est à un certain Macrobe, obscur historien du 5^{ème} siècle *après* J.-C., que reviendrait l'honneur d'avoir désigné le non moins obscur roi Numa Pompilius (7^{ème} siècle *avant* J.-C.) *comme le premier réformateur du calendrier*, puisqu'il avait rajouté deux mois (60 jours) à l'année légale.

Februarius s'est d'abord vu adjugé 29 jours, tandis que *januarius* en totalisait 31. En effet, deux mois de 30 jours auraient, paraît-il, eu le don d'offusquer les dieux (les nombres pairs étant réputés néfastes).

Finalement, on se décida quand même pour un *februarius* de 28 jours, mais le décompte n'était toujours pas bon... car l'année comportait 355 jours (avec des mois alternés de 31 et 29 jours, février excepté).

Si l'on en croit Macrobe, le roi Pompilius en profita aussi pour placer le début de l'année civile juste après le solstice d'hiver, janvier devenant *ipso facto* le premier mois !

Comme 355 jours ne faisaient toujours pas une année solaire, les Latins eurent recours au classique mois intermédiaire, l'*intercalaris* [ou *mercedonius*], tous les deux ans...

Mais sur 4 ans, le nombre de jours dans l'année devenait fatalement *trop long*. Il fut donc décidé *de ne pas ajouter* de mois intercalaire, certaines années.

Qui prenait la décision ?

Ce droit fut attribué aux prêtres *pontifes*. Bien sûr, ce surcroît de pouvoir intéressait à plus d'un titre ce collège religieux, érigé à la tête de la religion romaine. En effet, cela leur permettait de « régner en maître » sur la chronologie... et de prolonger ou raccourcir la durée des mandats de leurs amis ou ennemis !

Les pontifes étaient les maîtres du temps.

Quand César entra en scène, nous dit-on, le calendrier était en retard de 3 mois sur les saisons.

Ceci pour l'historiette classique... On peut supposer que les faits historiques se sont à *peu près* déroulés de cette façon, à la condition expresse de préciser deux points :

1. Les personnages relèvent, la plupart du temps, *de la pure fiction*
2. La trame chronologique considérée est certainement beaucoup *trop longue*...

Sans aucun doute, des problèmes importants de calendrier existaient *bien avant l'époque de Jules-César*. Il y avait des luttes pour le pouvoir, nous le disions, car des litiges opposaient périodiquement les prêtres *pontifes* aux notables et aux militaires, mais était-ce l'unique raison ?

Jules-César, rappelons-le, était né en 100 ou 101 avant notre ère (il mourut en 44, assassiné en pleine séance du Sénat romain). César était devenu *Grand Pontife*, ce qui le prédestinait à faire 'sa' réforme du calendrier... En qualité de dictateur, il put légiférer à sa guise ; il va d'ailleurs s'empresse de changer *tout* le système, sur les conseils d'un astronome d'Alexandrie, nommé Sosigène.

Comme son prédécesseur Hipparque, ce Grec d'Égypte avait calculé et recalculé longuement la durée de l'année solaire. Cependant, si le premier l'avait estimée à 6 minutes près [= 365 jours, cinq heures et cinquante-cinq minutes], le second ne sut (ou ne put) proposer à César qu'un calendrier *inexact*...

C'était d'autant plus bizarre que Sosigène, s'il venait d'Alexandrie, avait eu connaissance des travaux des illustres Aristarque et Ératosthène qui, eux, avaient à peu près *tout* compris de l'Astronomie, *même la position centrale du Soleil*.

César s'est donc fait avoir...

Ou alors, la vérité historique est ailleurs !

Considérons l'époque "autour" de César de manière critique. Tout ce qui est rapporté par Varron [rappelons-nous, c'est lui qui avait qui prit en main la gestion des bibliothèques romaines] est assez confus.

Durant une période qui prétendument s'est étendue sur près de 7 siècles (!), les Latins ont connu bien des déboires avec leur calendrier, passant d'un cycle annuel de 10 à 12 mois, puis à 13, avant de revenir à 12 mois... Quand César prit le pouvoir à Rome, les saisons avaient plusieurs mois de retard, officiellement à cause des " embrouilles " des *pontifes*. On raconte que 90 jours furent ajoutés à la même année 46 (av. J.-C.), qui en compta... 445 !

D'ailleurs, même avec un nouveau calendrier calé sur l'année solaire, les *pontifes* refirent des erreurs en comptant *une année bissextile tous les trois ans, au lieu de quatre*.

L'empereur Auguste profita alors de " sa " réforme [il fit supprimer trois années bissextiles successives] pour obtenir aussi "son" mois dans le calendrier : *augustus* (août), de 31 jours, après *julius* (juillet), le mois de Jules (César), institué par Antoine en 44.

On s'étonnera d'ailleurs que, dans la foulée, les empereurs successifs, Néron, Caligula, Tibère et autres, n'aient pas réussi à " décrocher " leur mois. Il paraît que certains s'y essayèrent... En tout état de cause, nous en sommes, jusqu'à maintenant, restés aux bons " vieux " mois de septembre, octobre, novembre et décembre (malgré leur numérotation erronée).

Juste pour en finir avec les empereurs romains : un certain Dioclétien, dont nous avons déjà fait la connaissance [*Palais de Split*] avait réussi à imposer une " ère " qui est, paraît-il, toujours en usage dans l'Église copte. Son début coïncide avec la date de fondation de cette Église, sous le règne de Dioclétien, justement, qui avait la sinistre réputation de persécuter les Coptes... Le point de départ de ce calendrier correspond au 29 août 284 julien. On parle aussi de l'*ère des martyrs* (symbolisée par les lettres A.M. = *Anno Martyrium*).

Maintenant, pour mieux comprendre ce qui va suivre, prenons un peu de recul.

Avant Rome et l'expansion du Latium, il y avait eu d'autres calendriers en usage dans la région

méditerranéenne, et au-delà. C'était notamment le cas en Mésopotamie (Assyrie, Chaldée, Sumer, Babylone).

Si nous revenons en l'an mille *avant notre ère*, nous découvrons une société dans laquelle Astronomie et Astrologie sont étroitement mêlées. En effet, les rois et *devins* consultaient régulièrement le ciel dans le but de prédire l'avenir des personnes, des dynasties, des royaumes, car *tout était relié*. Les Chaldéens étaient passés maîtres dans la prédiction des éclipses, mais aussi des famines, des calamités naturelles...

Cela peut paraître bizarre, car aujourd'hui nous distinguons spontanément les prévisions *rationnelles* - ou considérées comme telles (prosaïquement : la date des prochaines soldes de printemps, l'élection du futur président, ou le temps qu'il fera demain...), des prévisions ressenties comme *irrationnelles* (horoscopes et voyance, divination, mais aussi chute éventuelle d'astéroïdes ou de comètes...) !

Apparemment, le rôle des astrologues-astronomes de l'Antiquité était bien de *tout prévoir*, d'observer le ciel en permanence, et si possible d'annoncer au roi *quand* allait tomber le prochain gros caillou !

Car de toute évidence, les civilisations mésopotamiennes ont vécu dans la crainte constante des dérèglements du Cosmos, avec des conséquences funestes - et immédiates - pour eux : la fin de leur civilisation (et du Monde).

C'était sans doute le signe d'un traumatisme récent...

On peut penser au "Déluge", consigné dans les tablettes sumériennes, puis retranscrit dans la Bible judéo-chrétienne. Quel que soit le nom que l'on donne au cataclysme, il semble avoir marqué les Anciens.

Mais retournons pour l'instant à la mesure du temps, et au système calendaire des Sumériens (4^{ème} Millénaire av. J.-C., dans la chronologie traditionnelle).

D'après Georges Ifrah (*Histoire Universelle des Chiffres*), les Sumériens avaient alors innové en optant pour la base 60, groupant ainsi les êtres et les choses par soixantaines, et par multiples de soixante.

Cette base 60 (système *sexagésimal*) fut maintenue chez les Chaldéens et les Assyriens plus tardifs, avec cependant une numération décimale (base 10) complémentaire, d'origine akkadienne.

Les Chaldéens divisèrent l'heure en 60 minutes, et la minute en 60 secondes. Quant au jour, il fut également à l'origine divisé *en soixante heures*, avant d'arriver au système actuel des 12 heures "doubles" (ou 24 heures), d'un crépuscule à l'autre.

Si l'on y réfléchit bien, ces bases en 60 et 12 sont encore très utilisées de nos jours (division du cercle en 360 degrés, de l'heure en 60 unités, des cadrans d'horloge en 12 chiffres... sans oublier l'habitude d'acheter des oeufs à *la douzaine*, ou encore le Zodiaque et ses 12 constellations).

On pense aussi à l'année de 12 mois, mais n'est-ce pas là un cycle naturel, découlant de la durée habituelle des mois lunaires, par rapport à l'année solaire ?

En tout cas, le calendrier assyrien a utilisé une année de 12 mois et de 30 jours, ce qui donnait un total de 360 jours. On retrouve le même nombre de degrés dans un cercle.

L'Astronomie a-t-elle influencé l'Arithmétique, ou l'inverse ?

En tout cas, les Sumériens ont longtemps pratiqué cette disposition calendaire des 360 jours sans que cela ne leur crée trop de problèmes... Les Babyloniens, plus tardifs, ont opté pour un calendrier luni-solaire, un peu comme celui des Hébreux - ou le calendrier juif actuel - avec ajout de mois

intermédiaire.

On doit également aux peuples mésopotamiens *la semaine de 7 jours*, reprise par les Hébreux [le 7^{ème} jour était celui où Dieu se reposa], puis par les Romains, même si, dans l'usage courant, les jours de semaine (*lundi, mardi...*) mirent bien du temps à s'imposer, d'abord dans un système mixte avec les calendes, ides, nones... C'est seulement depuis quelques siècles que la semaine est utilisée seule !

Rappelons-nous la bulle du pape Grégoire XIII, en 1582, qui ne 'connaît' pas encore notre façon moderne de nommer les jours !

La question que l'on peut légitimement se poser, même si elle apparaît saugrenue, est : « Au début de l'histoire des peuples mésopotamiens, une année longue de 360 jours, répartis dans 12 mois de 30 jours, était-elle envisageable ? ». Nous savons que c'était l'hypothèse de Velikovsky, pour cette période d'avant les grandes perturbations cosmiques.

Et l'on peut insidieusement se demander si les premiers calendriers n'étaient pas "calés" sur 360 jours, tout simplement... parce que c'était alors la durée "normale" de l'année !

Une série de perturbations majeure aurait par la suite engendré un tel désordre dans le bon déroulement de l'année légale (= prévision du retour des saisons et des fêtes religieuses !) que, pendant des siècles les "réajustements calendaires" auraient été rendus plus que nécessaires... C'est ce que nous avons vu dans l'exemple de la Rome antique.

Il va falloir jeter un œil du côté de l'Astronomie.

Nous nous souvenons des définitions de l'*année* [rotation de la Terre autour du Soleil] et du *jour* [rotation de la Terre sur elle-même]. Quant aux 4 saisons, elles sont dues à l'*inclinaison de la Terre* sur son orbite, dans sa course annuelle autour du Soleil.

L'axe de rotation de la Terre n'est pas fixe, mais animé lui-même d'un mouvement de rotation. A cause de cela, la planète ne tourne pas droite dans l'espace, mais *penchée*... Nous savons tous que l'axe terrestre pointe, la nuit, *en direction* de l'étoile polaire *Polaris*. C'est elle qui nous indique le Nord *géographique*. Ce n'est pas le même que le Nord *de l'écliptique* [= plan dans lequel les planètes autour du Soleil], la différence d'angle est actuellement de 23°26'.

Or l'étoile polaire est amenée à changer. Cela est dû au phénomène (déjà repéré par Hipparque) de la *précession des équinoxes*, qui occasionne un lent mouvement circulaire de l'axe terrestre dans le ciel nocturne. On parle habituellement d'un cycle de 25.700 ans. *Si le paramètre ne change pas*, ce sera Véga (l'une des plus brillantes étoiles au firmament) qui deviendra notre étoile polaire, dans environ 12.000 ans !

La précession des équinoxes

Pour bien visualiser ce phénomène astronomique, reportons-nous au ciel diurne, puis nocturne.

Lors de l'équinoxe de printemps, le 20 ou le 21 mars (c'est la même chose pour l'équinoxe d'automne), le soleil se lève *exactement à l'est*. Ce qui permet de déterminer l'ouest (dans l'alignement), puis le nord et le sud (qui forment respectivement un angle de 90°). Nous obtenons ainsi les quatre points cardinaux, pour un lieu donné.

Cette méthode a pu servir pour la construction des premières églises, orientées à l'origine vers l'*est*, c'est à dire dans la direction du soleil levant.

Quand celui-ci paraît dans la clarté du petit matin, il est actuellement entouré d'étoiles de la

constellation des *Poissons*, mais année après année, il glisse insensiblement vers celles du *Verseau*. Tout le monde l'aura compris, c'est pour cette raison que l'on parle de l'*ère des Poissons*, et de la prochaine *ère du Verseau*...

Les constellations semblent glisser en arrière. Mesuré à l'échelle d'une vie humaine, le décalage est infime, mais augmente au fil des ans. La raison est que la Terre oscille sur son axe, en un lent mouvement *rétrograde*.

En quoi cela peut-il servir dans notre démonstration ?

La Terre, en rotation dans l'espace, se comporte comme une grosse toupie, plus précisément comme un *gyrostat*... C'est une masse lourde qui tourne autour d'un axe *fixe* (même incliné). Ce système est caractérisé par un *moment cinétique* élevé. En d'autres termes, même un choc puissant ne saurait faire dévier la Terre de sa route... La planète se comporte comme la toupie de notre jeunesse, sur laquelle on frappe (mais pas trop fort quand même...) : elle n'en continue pas moins à tourner docilement autour de son axe, en conservant la même inclinaison.

L'angle que fait la Terre par rapport au plan (écliptique) du système solaire, nous le disions, est égal à 23°26'. C'est la cause du changement périodique des saisons, sous nos latitudes.

Quant au mouvement de *précession*, il serait occasionné par l'attraction du Soleil sur la sphère imparfaite qu'est la Terre. C'est du moins ce que pensent les astronomes. Un autre mouvement, dit de *nutation*, qui fait osciller périodiquement l'axe du monde autour de sa position moyenne, serait le fait de l'attraction lunaire. La Terre est soumise aussi à une autre petite oscillation (d'une période de 14 mois) appelée " Chandler Wobble " ou " oscillation de Chandler ", du nom de l'astronome américain Seth Chandler qui la découvrit en 1891 (26).

C'est l'explication "classique" des manuels.

Elle ne satisfait pas tout le monde. Si le savant new-yorkais Velikovsky faisait intervenir de grands - et peu crédibles - chamboulements du Système Solaire [Vénus y faisant irruption, ou Mars frôlant la Terre...] au cours de ces derniers millénaires, les chercheurs contemporains, critiques de la Chronologie, recherchent des causes apparemment moins violentes - et pourtant réellement intégrables dans un scénario catastrophique.

Ainsi le magazine allemand *Efodon Synesis* a-t-il publié une série d'articles sur le sujet. Armin Naudiet (27) remarquait que la force d'attraction exercée par le Soleil sur le *gyrostat* constitué par la Terre, devait à long terme provoquer son *redressement*, car notre planète n'est pas une sphère parfaite. Géométriquement parlant, c'est un *ellipsoïde de révolution*. Du fait de sa rotation propre et de l'existence d'une force centrifuge *plus forte à l'équateur*, la Terre se déforme : elle n'est pas sphérique, mais légèrement aplatie aux pôles.

En d'autres termes, si, comme l'Astronomie l'admet, notre planète tourne « tranquillement » (c'est-à-dire sans avoir été « bousculée ») depuis des milliards d'années autour du Soleil, il ne devrait plus y avoir du tout d'inclinaison...

Et pas de saisons, puisque celles-ci résultent de l'inclinaison (23°26') de l'axe de la Terre par rapport au plan du système solaire (écliptique).

En tout cas, les découvertes récentes d'une faune *fossile* plutôt habituée à la chaleur (dinosaures !) près des pôles, semblent accréditer la thèse d'une Terre *sans saisons* à l'ère Secondaire [l'explication des paléontologues est que les dinosaures « migraient » en hiver vers des zones plus clémentes]. Il faisait chaud partout sur le globe ! Et il n'y avait que peu de variations dans la durée du jour ou de la nuit, même au voisinage des pôles : c'était en quelque sorte l'équinoxe toute l'année !

Comment expliquer qu'il y ait aujourd'hui des saisons (sous nos latitudes)... et que la Terre "dodeline" du chef, en tournant autour de son axe incliné ?

On peut penser qu'elle a reçu « de gros chocs »,... L'astéroïde qui mit fin à la saga des dinosaures est désormais largement accepté en science - pour ce qui est de l'impact et de ses conséquences immédiates. Mais on ne souffle mot sur les perturbations qui ont pu résulter *sur la rotation terrestre*. Tout dépend bien sûr, on en conviendra, de l'incidence (angle) de l'impact, ainsi que de la direction d'où venait le bolide : allait-il dans le même sens que la rotation terrestre, ou dans le sens opposé ?

Ce n'est pas forcément la météorite des dinosaures qui a "créé" les saisons au début de l'ère Tertiaire... Nous savons que notre planète a été bombardée pas mal de fois depuis l'ère Primaire... Mais le responsable était-il vraiment une météorite ?

Dans ses livres (28), l'ingénieur allemand Hans-Joachim Zillmer pense que l'inclinaison actuelle de la Terre est due à un astre à fort potentiel *électrique* (une comète ?) qui, passant près de la Terre, l'a faite basculer sur son axe... C'est une application à l'échelle cosmique du principe connu en physique sous le nom d'*effet Biefeld-Brown*. Un condensateur électrique, chargé et déchargé de façon alternative, a tendance à *se soulever* en direction de son pôle positif. L'énergie *cinétique*, ainsi dégagée dans le cadre d'une rencontre rapprochée entre notre planète et un astre *interagissant par électrogravitation*, pourrait expliquer le basculement de la Terre !

En tout cas, le vieil " axiome de stabilité cosmique " qui réglait l'Astronomie depuis des lustres ne signifie plus grand chose. Tout bouge autour de nous. Certes, les planètes sont sur des trajectoires relativement stables (quoique elliptiques, comme l'avait postulé Kepler), mais les autres "acteurs" du système solaire : astéroïdes et comètes, sont beaucoup plus turbulents... C'est une évidence que l'on n'admettait pas encore, voici quelques dizaines d'années à peine !

Que penser de tout cela dans la question des saisons *et du calendrier* ? L'idée qui vient spontanément à l'esprit, c'est que la Terre, en ce moment, *est en train de se redresser*...

Bien sûr, l'inclinaison en elle-même est *ancienne*, mais des perturbations cosmiques *récentes* sont venues perturber le jeu !

Admettons qu'un passage rapproché de comète ait eu lieu, voici quelques milliers d'années.

Sous l'impulsion des forces électrocinétiques soudainement en présence, l'inclinaison de l'axe de la Terre par rapport à l'écliptique a pu s'accroître brutalement, atteignant jusqu'à 30 ou 35 degrés... Non, pas de danger que la Terre se couche ou qu'elle ne bascule, rappelons-nous l'image de la toupie !

En revanche, l'atmosphère a dû être durablement "agitée", même relativement loin de la zone concernée... Sur tout le pourtour du globe, les raz-de-marée et pluies ont dû être catastrophiques.

Puis la Terre a commencé à se redresser lentement...

C'est l'illustration même du phénomène de *précession des équinoxes*. Contrairement à ce que pensent habituellement les astronomes, il ne serait pas continu, *mais en constante diminution*, car la Terre revient vers sa position initiale, perpendiculaire au plan de l'écliptique solaire (malgré l'inertie du système).

En conséquence, quand à l'équinoxe vernal Hipparque notait, d'une année sur l'autre, un *décalage* par rapport aux étoiles fixes, il devait être *plus net* qu'aujourd'hui. Dans son article du magazine *Efodon Synesis*, Armin Naudiet, émet d'ailleurs l'hypothèse qu'il se faisait *dans l'autre sens*, par rapport au sens actuel (dextrogyre)...

Exactement comme si la Terre, à l'époque d'Hipparque (au 2^{ème} siècle avant notre ère), se trouvait dans une dynamique d'*inclinaison*, alors qu'actuellement, *elle est en train de se redresser* !

Une catastrophe à l'aube de l'Antiquité ?

Hipparque vivait à l'âge d'or de l'Antiquité gréco-latine. On peut penser que quelques siècles auparavant, un événement céleste apparemment anodin (parce que non observable directement ?) avait frappé le globe.

Ce pourrait être le passage rapproché d'une grosse comète (la " *Vénus* " de Vélikovsky, visible dans le ciel après la rencontre). Sous l'effet conjugué des forces en présence, la Terre chancela sur son axe, et les sursauts du redressement se poursuivent encore de nos jours !

L'Astronomie moderne, depuis Halley, Herschel et Laplace, n'a pu que constater la *précession actuelle* (en fait, le recul du phénomène !). D'où la déduction un peu hâtive *qu'il en avait toujours été ainsi...* C'est pourquoi on entend habituellement que Véga sera notre étoile polaire dans 12.000 ans...

Mais c'est là pure extrapolation !

En fait, l'amplitude de la précession *devrait* cesser. Et après avoir quitté la constellation de la Petite Ourse, l'axe du globe pointerait vers celle du Dragon, *pôle nord de l'écliptique solaire...* Si un autre événement catastrophique imprévu n'intervient pas !

Mais revenons maintenant à Jules-César, et à sa réforme du calendrier.

César a vécu environ 100 ans après Hipparque, et il a donc dû *ajouter* près de 80 jours pour remettre les saisons « à niveau ».

Alors qu'à l'époque de Grégoire XIII, on a procédé inversement : le calendrier a été *amputé* de 10 jours !

Pour Armin Naudiet et Uwe Topper (29), ou encore Horst Friedrich, la dernière " grande " catastrophe, à l'échelle cosmoplanétaire, a eu lieu « entre 1650 et 1300 ans av. J.-C. ». Disons, vers **1500 BP** dans notre perspective « récentiste ».

Ce n'est pas encore l'épisode du Moyen-Âge (grande peste, calamités sur l'Europe, fin de l'empire romain d'Occident), sur lequel nous reviendrons [cf. déjà le **tableau résumé**, un peu plus bas].

Voici 1500 ans, on peut penser qu'il s'agissait du passage " en rase-mottes " d'une comète, qui a véritablement « troué » l'atmosphère. Certains débris sont vraisemblablement parvenus jusqu'au sol, ou en mer, mais dans l'ensemble les perturbations affectèrent surtout l'axe de rotation : la Terre *prit de la gîte* pendant quelques siècles, provoquant le phénomène céleste observé par Hipparque.

Bien sûr, le passage rapproché de la comète fut accompagné d'un refroidissement sensible du climat, de grandes inondations et de dégradations diverses. Il fut sans doute la cause du déclin précipité des civilisations mésopotamiennes et atlanto-méditerranéennes, *qui ont précédé* l'Antiquité gréco-romaine !

D'après les documents anciens que nous possédons, il semblerait que *juste avant* cette grosse catastrophe cosmique, l'année légale eût comporté 360 jours. Chez les Babyloniens, notamment.

Les premiers calendriers solaires égyptiens comportaient également 360 jours divisés en trois saisons de quatre mois, de 30 jours chacun...

C'est ensuite que l'on commença à rajouter en moyenne 5 jours par an, appelés *épagomènes* (" ceux qui sont au-dessus ") par les Grecs. Ce fut la même chose en Égypte.

On comprend les problèmes de calendrier auxquels furent successivement confrontées les civilisations antiques.

Les Égyptiens avaient un bon moyen de mesurer la durée de l'année, c'était le lever héliaque de l'étoile *Sothis* (pour nous, Sirius), car celle-ci apparaissait sur l'horizon au mois de juillet, en même temps que revenait la crue du Nil, si importante pour le pays.

Un texte de l'époque de Ramsès dit : " *L'hiver arrive en été, les mois sont inversés et les heures en grande confusion* ". Cette phrase est habituellement évoquée pour souligner la dérive du calendrier, mais sans doute indiquait-elle des bouleversements aux conséquences plus néfastes qu'un simple glissement des jours.

Avec le système des 5 jours *épagomènes*, la durée de l'année solaire égyptienne avait été portée à 365 jours et un quart, ce qui était certes approximatif, mais ne faisait plus qu'un décalage d'un jour tous les 4 ans. Une telle dérive était facilement contrôlable dans un système de type " julien ", par exemple, en introduisant un jour " bissextile " tous les 4 ans...

Les archéologues pensent que les Égyptiens laissaient dériver leur année calendaire au fil de l'année solaire, ce qui induisait un cycle *sothiaque*, long de 1461 ans... A un certain moment, les saisons se remettaient en place toutes seules, ce qui était considéré comme un excellent présage pour le règne à venir du pharaon ! On se demande cependant si des durées aussi longues "avaient un sens" pour un peuple comme les Égyptiens. Il est vrai que, d'un point de vue chronologique, c'est surtout très pratique pour les égyptologues, qui font remonter la 1^{ère} période sothiaque... à l'an 4241 avant J.C., tandis que la 3^{ème} (et dernière période) sothiaque se termine en 139 de notre ère !

Qu'en est-il vraiment de cette année de 360 jours qui avait fait le bonheur des astronomes et mathématiciens sumériens [car divisibles par 60 et 24] ?

Le « passage rapproché » d'une comète a-t-il suffi pour changer toute la donne ?

Immanuel Velikovsky s'était posé la question de **cataclysmes majeurs** en constatant que les fonds de légendes antiques indiquaient qu'à une certaine époque (correspondant au 7^{ème} ou 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ) *l'année solaire avait été rallongée de 5 jours*.

Cela pourrait correspondre aux dates « conventionnelles » de 1350/1500 av. J.-C., autrement dit... à l'époque de Moïse et Ramsès II.

Finalement, tous ces événements remonteraient à 1500 ans dans notre passé (1500 BP). Je dis bien qu'il s'agit de « 1500 années réelles », ou quinze siècles !

Un rapide calcul montre qu'il y aurait ainsi près de 2000 ans d'écart à ce moment de l'Histoire (Ramsès) entre la chronologie conventionnelle, et celle qui sert de trame à ce livre...

Juste un dernier mot sur l'année sumérienne de 360 jours. Bien entendu, la vitesse de rotation du globe terrestre n'a pas pu être « ralentie » : c'est physiquement et mathématiquement inconcevable !

En revanche, l'*inclinaison* de l'axe pouvait avoir été beaucoup plus droite par rapport à l'écliptique, ce qui rendait possible une année « sans saisons », ou presque... Et des jours très égaux en durée, pendant toute l'année. Ce qui permettait d'utiliser *commodément* un calendrier de 360 jours.

Au moins, le temps de l'apogée des civilisations mésopotamiennes...

Mais la catastrophe cosmique de 1500 BP allait bientôt tout précipiter. L'apparition de saisons *marquées* allait provoquer une spectaculaire *dérive calendaire* dans le cadre - devenu inapproprié - d'une année de 360 jours. Ainsi l'héritage sumérien n'était-il plus d'actualité. Les Égyptiens et les Grecs durent se résoudre à ajouter des *jours supplémentaires*.

On comprend l'étendue des problèmes rencontrés, notamment par les Romains, avant et pendant l'époque de Jules-César, pour "ajuster" leur calendrier aux saisons.

Les problèmes personnels des pontifes 'maîtres du temps' se *surajoutant* à ceux de la cosmographie !

Voici maintenant pour le lecteur un tableau commode qui met en relation les trois derniers grands cataclysmes planétaires postulés dans ce livre. Les dates proposées sont en *Before Present*. Sur la droite, l'on peut lire le 'tableau' des destructions, et le repositionnement des événements dans la trame historique.

Tableau résumé des 3 dernières catastrophes cosmiques et planétaires	
Grand cataclysme, « Déluge » (causé par un impact de comète) voici 3000 ans	Événements cataclysmiques dans l'hémisphère Nord ; raz-de-marée et inondations à travers l'Europe ; destruction complète des civilisations existantes.
Cataclysme (passage rapproché de comète) voici 1500 ans	Événements cataclysmiques sur le pourtour du bassin méditerranéen ; nombreuses inondations et transgressions marines ; destruction de la civilisation atlanto- méditerranéenne.
Cataclysme (passage rapproché de comète) voici 700 ans	Événements cataclysmiques sur l'Ouest de l'Europe ; graves inondations, puis grandes épidémies de peste ; anéantissement de la civilisation gréco-romaine.

Après cette incursion calendaire dans l'Antiquité, retournons au Moyen-Âge, et à d'autres *problèmes de dates*.

Comment les années étaient-elles décomptées au Moyen-Âge ?

Cela peut paraître curieux, mais les dates d'adoption du calendrier chrétien (" *anno domini* ") au Moyen-Âge sont variables selon les pays, et plutôt tardives... Dans une approche conventionnelle de la Chronologie, on peut s'étonner qu'il fallût *autant de temps* pour que l'ère chrétienne devienne d'un usage courant dans la société... *chrétienne* !

Cette ère « *anno domini* » est également appelée *dionysienne*, d'après le moine qui - selon l'historiette classique - calcula la date de naissance du Christ : Dionysius Exiguus, *Denys le Petit*,

ainsi nommé, non pas à cause de sa taille, mais parce qu'il était humble.

Si humble d'ailleurs que son existence paraît assez incertaine...

Né à la fin du 5^{ème} Siècle et mort à Rome en 540, il était d'origine scythe (la Scythie, au nord de la mer Noire entre les Carpates et le Don, pays aujourd'hui partagé entre la Moldavie, l'Ukraine et la Russie orientale), mais il vécut à Rome où il était moine. Pratiquant le grec et le latin, il traduisit du grec en latin les canons des Conciles, dont celui de Nicée.

C'est du moins ce que l'on rapporte...

Denys devait être aussi un bon mathématicien. On dit qu'il calculait la date de Pâques d'une année sur l'autre.

Mais son " invention " fut l'*anno domini* (AD). En effet, le calendrier en vigueur à Rome, à l'époque de Denys, avait comme point de départ l'accession au pouvoir de l'empereur Dioclétien. N'éprouvant guère de sympathie pour celui qui avait eu la réputation de pourfendre les chrétiens, ni pour son ère... Denys suggéra de compter dorénavant les années *à partir de la réincarnation du Christ*, désignée comme l'**an 1** [le zéro n'avait pas encore été " inventé "].

Mais on n'était, bien sûr, pas à une année près, et d'ailleurs Denys parle d'*incarnation*... alors naissance ou conception, cela faisait déjà 9 mois d'écart ! Denys le Petit affirmait par ailleurs que Jésus-Christ avait été conçu un 25 mars (jour de l'Annonciation), ce qui le faisait naître le 25 décembre (Noël).

On ne sait pas comment Denys a procédé pour positionner « l'an 1 », sinon qu'il s'est servi de l'ère connue sous le nom d'*ab urbe condita* (AUC), qui partait de la date présumée de la fondation de Rome, calculée par l'historien Varron.

L'an 1 AD correspondait à l'an 753 de l'AUC.

Denys le Petit prit l'habitude d'écrire la nouvelle ère sur ses tables pascales, en précisant : " *anno domini nostri Jesu Christi* ".

Bizarrement, cette innovation n'obtint pas tout de suite le succès escompté, et ne fut véritablement adoptée que bien des siècles plus tard. En Espagne, seulement au 14^{ème}, et en Grèce au 15^{ème} siècle !

Sans trop savoir pourquoi, Denys le Petit avait néanmoins « créé » notre ère actuelle, qui passa dans la postérité sous le nom d'ère Chrétienne, ère dionysienne, ère de l'Incarnation ou *anno domini*. La chronologie historique allait y gagner en simplicité...

Sauf que le début " de notre ère " ne correspondait strictement à rien, comme le début de toutes les ères, d'ailleurs !

Même Denys le Petit fut un piètre défenseur de " son ère " puisque il datait généralement ses propres textes selon le vieux système des *indictions* (nous reviendrons sur ce terme). En fait, son système chronologique servait surtout aux utilisateurs de tables pascales qui, soit dit en passant, étaient aussi fausses que le " cycle de Méton " sur lequel elles étaient construites [voir glossaire].

Mais tout cela n'a finalement pas beaucoup d'importance, car l'*historicité* du personnage de *Dionysius Exiguus* ou Denys le Petit reste discutable. Nous verrons plus loin, au chapitre 10, une comparaison de tous les *Dionysius*, *Dionysos* ou *Denys*, qui nous fournira divers indices sur les manipulations possibles de la Chronologie.

En tout cas, c'est à une époque un peu plus tardive qu'un certain Bède, dit *le Vénérable* (vers 673-735), a bâti toute son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* [*Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*] en utilisant l'ère dionysienne.

La renommée de Bède fut telle que l'ère Chrétienne s'imposa peu à peu.

Si celle-ci ne tomba pas dans l'oubli (!), ce fut donc en grande partie grâce à la réputation de Bède, un homme du 7^{ème} et du 8^{ème} siècle, que l'on considère comme le tout premier historien de l'Angleterre.

Né vers 673 dans une famille de paysans du Royaume anglais de Northumbrie [dans le nord-est de l'Angleterre, à la limite de l'Écosse], il fut confié à l'âge de 7 ans au monastère de Wearmouth, fondé quelques années auparavant par Benedict Bishop, puis envoyé à l'abbaye jumelle de Jarrow, non loin de l'embouchure de la Tyde. Il y termina son éducation, et fut ordonné diacre, puis prêtre lorsqu'il eut trente ans.

Il ne quittera pratiquement jamais Jarrow sauf pour de brefs voyages, qui ne le mèneront guère au-delà de York... Et bien qu'étant l'un des plus grands érudits de son époque, de son vivant, sa réputation ne dépassera pas les frontières de sa petite province du nord-est de l'Angleterre (Northumbria).

Bède écrivit d'abord un abrégé scolaire, le *De temporibus liber*, à destination des jeunes moines, puis un traité plus gros, le *De ratione temporum*.

Quelques années avant sa mort, en 735, il devint célèbre... Alcuin le proclame *Beda Magister*. On l'honora du titre de " Vénérable ". Pendant près de 400 ans, il restera l'un des maîtres de l'Occident médiéval.

Grâce à Bède et au " *De ratione temporum* " nous connaissons au moins le calendrier pratiqué en Angleterre *avant* la conquête romaine. Il sera ensuite remplacé par le calendrier julien.

Comme il fallait s'y attendre, il s'agissait d'un calendrier lunaire " à correction solaire ", bref, un calendrier luni-solaire. L'année était composée de 12 lunaisons, de la Nouvelle Lune à la Pleine Lune. De temps à autre, un treizième mois était ajouté pour rester en phase avec l'année tropique.

Comment étaient comptabilisées les années dans l'Europe médiévale ?

On peut effectivement se poser la question. En gros, c'était assez anarchique... Car les souverains et roitelets locaux voulaient laisser leur empreinte dans l'Histoire sous la forme d'une « ère ».

Tout dépendait beaucoup du lieu et de l'époque où l'on se trouvait.

Lors de l'accession au trône d'un roi ou empereur, on repartait généralement du nombre « un », d'où une fragmentation des dates. On pouvait aussi mentionner une grande « ère » : celle de Dioclétien (*ère des Martyrs*) était largement utilisé, mais d'autres systèmes de datations " *à partir de la Création du Monde* " avaient également cours.

Et n'oublions pas l'ère Chrétienne " *anno domini* "...

Au Moyen-Âge, un système de numérotation eut un succès constant : l'**indiction**. Utilisée seule ou en doublage d'un autre décompte (le règne d'un roi, par exemple), elle correspondait à une période de 15 ans (au départ, pour lever les impôts).

C'était, semble-t-il, un système ancien, instauré par l'empereur romain Auguste.

Constantin en avait fixé le début au 1^{er} septembre 312, puis sa date d'origine fut ramenée au 1^{er} janvier par le pape Grégoire VIII, en 313.

On disait, par exemple, 4^{ème} induction pour indiquer que l'année était la 4^{ème} du cycle... de 15 ans. Bien sûr, les erreurs ne manquaient pas, notamment dans la concordance des dates, et beaucoup de documents étaient datés de plusieurs façons.

Un peu comme si nous dations nos propres lettres *de l'ère Chrétienne* (" *anno domini* " ou " *annu(m) ab incarnatione domini* ", AD), de la prise de la Bastille, et d'un événement local comme un plan de développement quinquennal.

Voici d'abord un exemple de datation simple. Il s'agit d'un document de Childebert III (v. 683-711), roi de Soissons (Neustrie), de Metz (Austrasie), de Paris, d'Orléans, de Bourgogne et de tout le Pays Franc (695-711). On peut lire :

Dat(um) sub d(ies) X kal(endas) Ianuari(i), ann(o) primo regni n(ostri).

Ce qu'on traduira par : << **10 des calendes de janvier de la première année de notre règne** >>, date qui correspond au 23 décembre 695.

Un document de Charles " Le Grand ", dit " Charlemagne " (742-814), roi en 754, roi de Neustrie, d'Austrasie et d'Aquitaine occidentale (768-814), roi de Lombardie et patrice de Rome (774), empereur des Romains (jour de Noël 800) est daté :

Data in mens(e) Decem(ri) anno quartodecimo et octavo regni n(ostri).

Ce qui veut dire : << **Décembre des 14^{ème} et 8^{ème} années de notre règne** >>, date qui correspond à décembre 781. On voit qu'ici il y a une *double référence* à des événements marquants de la vie de Charlemagne.

Ou encore, un document concernant Louis III, roi de Germanie (822-882), daté de la façon qui suit :

Data k(a)l(endas) Febr(uarii) anno dominicale incar(nationis) dccclxxxi, indict(ione) xi, anno vi to regni hludouici serinissimi regis.

On peut traduire par << **16 calendes de février de l'an 881 de l'incarnation, 11^{ème} indiction, 6^{ème} année du règne de Louis** >>. Ici, il n'y a pas moins de *trois* systèmes de numérotation : l'ère Chrétienne, l'indiction et la référence au règne de Louis III...

C'est tellement « précis » que l'on arrive même à une contradiction entre la 6^{ème} année du règne (882) et la 11^{ème} indiction (881), au choix : « 17 janvier 881 » ou « 17 janvier 882 ».

En tout cas, à travers ces dates à rallonge, on voit la difficulté qu'il y a à se retrouver dans une chronologie... quand elle n'est pas parfaitement connue !

Pour ne pas arranger les choses, différents "styles" étaient utilisés, selon les régions et les époques. Car la date du 1^{er} jour de l'année n'était pas partout la même... Sans oublier le jour de Pâques... qui est *la* date flottante, par excellence, entre le 23 mars et le 24 avril !

Le 1^{er} janvier, comme premier jour « fixe » de l'année, ne fut institué en France que le 9 août 1564 par l'Édit de Roussillon de Charles IX, fils de Catherine de Médicis. L'article 39 stipulait que l'année légale devait débiter en janvier :

" Voulons et ordonnons qu'en tous actes, registres, instruments, contrats, édits, tant patentes que missives, et toute écriture privée, l'année commence dorénavant et soit comptée du premier jour de ce mois de janvier.

Donné à Roussillon, le neuvième jour d'août, l'an de grâce mille cinq cent soixante-quatre. Et de notre règne de quatrième. Ainsi signé le Roy en son Conseil, Sébastien de l'Aubespine. "

Effet retard aidant, il faudra attendre 1567 pour que l'Édit soit appliqué à Paris, et encore plus tard pour l'ensemble du royaume.

Puis peu de temps après, en 1582, suivit la grande réforme grégorienne du calendrier.

La Chronologie telle que nous la connaissons était (enfin) née...

Manquait encore, en grande partie, la *trame historique*, telle qu'elle fut « créée » ou introduite par les *historiens chroniqueurs*, comme Joseph Scaliger ou Denys Pétau, dit *Dionysius Petavius*...

Ce dernier nom vous rappelle-t-il quelque chose ? En tout cas, des auteurs comme Eugen Gabowitsch et Uwe Topper ne sont pas loin de penser... qu'il s'agit en réalité du même *Dionysius Exiguus*, inventeur de l'*anno domini*, en français : *Denys le Petit* ou... Pétau ! (30)

Si l'on en revient à des considérations plus académiques [en tout cas, rien n'empêchait d'utiliser l'*anno domini*, ou l'*ère de l'incarnation*, avant Denys Pétau !], dater un document à partir de l'*incarnation*, ou de la naissance, du Christ était devenu au Moyen-Âge une **marque d'autorité**. Le pouvoir local (notables, seigneur) ou central (rois, empereurs) pouvait affirmer publiquement " qu'il donnait ses ordres " *par l'autorité du Christ*.

Dater *du Christ* devint vite une obligation et le signe extérieur le plus ostentatoire du pouvoir souverain.

Même si longtemps les différents "modes" de dater coexistèrent...

On le sait par l'épithaphe de Gui de Lons, évêque bâtisseur de la cathédrale de Lescar (Béarn), mort en 1141. Un mode hybride avait alors été utilisé (31).

« *era millesima: C:LXXX(IX) ab incarnatione: domini anno millesimo :quadragesimo :primo epacta XI* »

C'est-à-dire : en 1189 de l'*Ère espagnole (era)*, faisant cohabiter celle-ci et l'*ère de l'incarnation du Seigneur*. La péninsule ibérique a effectivement connu un mode de datation spécifique au Moyen-Âge - *sur l'origine duquel aucune explication satisfaisante n'est donnée*.

L'*era* avait comme point de départ la 38^{ème} année de l'ère chrétienne (voir Topper 1999).

Plus communément, beaucoup de correspondances et "cartulaires" du haut Moyen-Âge sont datés en **anno domini** ou en **anno incarnatione**. *Quid ?* dans tout cela de ce que nous écrivions plus haut sur *Dionysius Petavius* (17^{ème} Siècle), alias *Dionysius Exiguus* (6^{ème} Siècle)... ?

On peut se demander si cela ne va pas à l'encontre des thèses de ce livre : *tous les actes notariés ne peuvent pas avoir été des faux !*

Les faussaires du 15^{ème} et du 16^{ème} Siècle, puis les chronologistes du 17^{ème} Siècle ont certes bien œuvré, mais on peut difficilement leur accorder la paternité d'actes "banaux" du haut Moyen Âge, datés à partir de l'*Incarnation*.

Mon analyse personnelle propose la solution suivante :

Dans la profusion des calendriers utilisés au Moyen-Âge, devait **déjà** se trouver une ère *se référant à une incarnation*, ou à un "dominus".

Elle a été appelée plus tard " ère dionysienne ", mais ne se référait pas vraiment à *Dionysius Exiguus*, le moine scythe dont nous parlions plus haut... mais à un "autre" Dionysius ou Dionysos... peut-être le demi-dieu grec, né de Zeus et de Sémélé ?

Voilà qui permet en tout cas de remettre de façon élégante les pendules à l'heure !

Dans les dates, notamment au pied des statues, ou dans les épithaphe, les risques d'erreur ou de confusion pouvaient aussi avoir une autre origine.

En effet, dans « Anno Domini », le *domini*, génitif de *dominus* (seigneur), plutôt qu'au Christ, pouvait aussi bien se rapporter à... un souverain ou suzerain de l'époque !

D'autre part, ce même *domini* était souvent abrégé en un simple « D ». Pour l'auteur russe Anatoly Fomenko, ce « D » pouvait signifier aussi *domus*, génitif *domi* : « maison ou dynastie » !

Quant au « M » de mille (en chiffres romains), qui débute une référence numérique au delà de 1000, on peut *aussi* y lire l'abréviation de « magnus », génitif « *magni* », qui s'accorderait avec le « D » pour signifier « grande maison » !

Voici en tout cas un exemple intéressant, tiré du livre d'Anatoly Fomenko (2004), p. 353.

Dans la cathédrale de Spire (Allemagne), on peut voir la plaque tombale du roi Rodolphe de Habsbourg, qui y fut enterré, suppose-t-on, en 1291.

Qu'y a-t-il exactement sur la pierre tombale ?

Une inscription latine : ANNO.D.N.I.MCC.X.C.I.

On y lit d'habitude : *anno domini* 1291, car après « ANNO. » et « D.N.I. », il y a les chiffres romains : « M » pour mille, « CC. » pour deux cents, « X.C. » pour quatre-vingts dix, et « I. » un, qui ensemble font « 1291 ».

On part en effet du principe que « D.N.I. » est l'abréviation de « *Domini* » (= « du Seigneur »), alors qu'on pourrait tout aussi bien lire :

Année (*Anno*) de la Maison (au sens de dynastie) (*Domini*), M. pour *Magni* = *Grand* ; soit : « Grande Maison », et puis : CC.X.C.I., c'est à dire : 291 !

Ce qui signifierait, selon Fomenko : « **En l'année de la Grande Maison, 291** »...

On s'interroge : *quelle est donc cette Grande Maison ?*

S'il s'agit de la dynastie des Habsbourg, que l'on fait débiter à la fin du 13^{ème} ou au commencement du 14^{ème} Siècle, cela donnerait une date pour la mort de Rodolphe de Habsbourg qui correspond au 16^{ème}, voire même au 17^{ème} Siècle !

Autrement dit, Rodolphe de Habsbourg, roi des Romains, serait mort *voici 400 ans*...

Bien des historiens vont crier au scandale, car le rajeunissement des dates remet en question toute la Chronologie établie, bref tout le « savoir encyclopédique ».

Pour ceux d'entre nous qui étudient les sciences, l'habitude est déjà prise que les idées, théories et conclusions sont *conditionnelles* par nature...

Ce sont les faits qui doivent primer, et non les convictions personnelles !

Chapitre 5

Les " siècles fantômes " du Moyen-Âge

Nous voici revenus au cœur du débat : la remise en cause de **près de 1000 ans** d'Histoire occidentale !

Dans un premier temps, nous allons étudier la théorie des 'siècles fantômes' d'Illig et Niemitz, qui se limite, quant à elle, aux trois siècles *autour de l'époque de Charlemagne*.

Certes, on ne balaie pas le Moyen-Âge d'un revers de la main !

Cette période est *une réalité historique et humaine incontournable*, à la croisée des chemins de la spiritualité, de l'économie, de la politique et des arts. Nos modes de pensée et de vie, aujourd'hui, seraient bien différents si les gens du Moyen Âge ne nous avaient pas précédés !

Pour les citoyens du 21^{ème} siècle que nous sommes, le Moyen-Âge semble parfois se réduire au cinéma, au féodalisme, aux belles revues d'Histoire comme « *Les Temps Médiévaux* » ou « *Temps et Conséquences* », ou bien encore aux jeux vidéo à vocation ludique. Les somptueux habits, casques et rutilantes armures des chevaliers des tournois suscitent toujours notre émerveillement !

Non, ce que nous voulons supprimer, ce n'est pas le Moyen-Âge dans l'Histoire, mais bien plutôt *une histoire* du Moyen-Âge...

Avec pour conséquence immédiate le raccourcissement de la tranche temporelle *qui nous sépare de l'Antiquité gréco-romaine* !

Nous ne serions finalement qu'à mille ans de Jules-César, de la *Guerre des Gaules*... Vercingétorix !

Mais penchons-nous un instant sur ce qui a logiquement servi de vecteur dans la retransmission de nos connaissances sur l'Antiquité. Je veux parler de *l'écriture*.

Tout le monde sait que l'époque médiévale a vu naître l'imprimerie (Gutenberg, 1454), sur le tard donc, même s'il devrait s'agir plutôt d'une *redécouverte*.

En effet, le *procédé* de l'imprimerie était connu depuis longtemps, tant en Chine qu'en Europe.

L'Église catholique romaine *dans un premier temps* s'était montrée hostile à l'imprimerie... car cela « court-circuitait » le passage obligé par les moines-copistes, qui avaient le monopole du livre (et de la contrefaçon !)... Mais l'Église sut, comme de bien entendu, se ressaisir avant la grande fracture intellectuelle qu'allait constituer la Réforme de Martin Luther.

D'habitude, on ne parle pas beaucoup de la diffusion des *livres* ou des *parchemins*, au Moyen-Âge. Ce que tout le monde sait, c'est que les moines en recopiaient de grandes quantités.

Cela prenait du temps, mais les clercs avaient déjà en quelque sorte imaginé le *travail à la chaîne*... Parfois, il fallait des mois et des mois pour recopier un seul ouvrage !

Le corollaire de tout cela, c'est que, jusqu'à l'invention *officielle* de l'imprimerie au milieu du 15^{ème} siècle, *il était très facile de falsifier des livres ou des documents tout en les recopiant*...

Durant l'Antiquité, quelques siècles auparavant, les supports de l'écriture avaient été aussi variés qu'ingénieux. Bien sûr, les archéologues ne peuvent nous montrer que ce qu'ils ont découvert sur les sites ou les lieux de fouilles. En l'occurrence : des planchettes enduites de cire, des tablettes de terre

ou d'écorce, ou bien des rouleaux de papyrus, sans oublier les fameux *ostraka*, ces morceaux de poteries sur lesquels on écrivait, dans l'Athènes antique, les noms de ceux qu'on voulait bannir.

Si des livres *de type classique*, reliés ou brochés, ont été produits dans l'Antiquité, en tout cas, on ne les a pas retrouvés !

On peut penser qu'une civilisation qui fut capable de prouesses techniques, comme l'*astrolabe* complexe, découvert en 1900 au large de l'île grecque d'Anticythère, a pu connaître le livre sous ses différentes déclinaisons !

En tout cas, l'apparition officielle du *codex* a constitué une révolution dans l'histoire de la culture occidentale. Plus pratique que le rouleau, le codex de forme parallélépipédique doit apparemment son essor à la propagation du christianisme, car *des bibles manuscrites* sous forme de codex sont mentionnées dès le 2^{ème} siècle.

Bien sûr, cela ne signifie pas que ces bibles ont été écrites *voici 18 ou 19 siècles* !

Disons que d'après le style de l'écriture cursive, on les date d'une période désignée traditionnellement comme étant le « 2^{ème} siècle » de notre ère. Mais si la thèse esquissée dans ce livre est juste, ces ouvrages manuscrits sont bien plus récents.

Tout comme l'Antiquité gréco-romaine, bien évidemment !

Inventé en Chine, le *papier* tel que nous le connaissons fera son apparition au Moyen-Âge vers le 13^{ème} siècle. Sa diffusion suivait la route de la soie.

Qu'avait-on pour habitude de lire ?

Si le peuple lisait plutôt la *Legenda Aurea*, les vies de saints et les chansons de geste, les notables et lettrés semblaient éprouver un réel attrait pour les livres grecs.

Ainsi, à Rome, un certain Coluccio Salutati achetait en 1396 tout ce qui venait de l'Antiquité. Nous avons sa correspondance (32) dans laquelle il demandait à son ami Jacopo Scarperia de lui acheter, chez un Grec de Florence, toute une série de manuscrits et livres : « Fais en sorte que ne me manquent aucun historien, aucun poète, aucun traité sur les fables poétiques [...] Je voudrais que tu apportes avec toi tout Platon [...]. Achète-moi tous les écrits possibles de Plutarque, et un Homère sur parchemin à grands caractères ».

Était-ce dans l'air du temps ? Les premiers humanistes italiens et français semblent avoir été de grands collectionneurs des manuscrits latins et grecs...

Originaux ou recopiés, voire *contrefaits*, c'est là toute la question !

Le premier de ces grands collectionneurs [sa bibliothèque dispersée après sa mort, fut en partie reconstituée] a été sans nul doute le poète florentin Francesco Petrarco, dit *Pétrarque* (1304-1374), et son contemporain Giovanni Boccaccio ou *Boccace* (1313-1375), auteur du « Décameron ».

Avant la chute de Constantinople, alors assiégée par les Turcs, Coluccio Salutati était même arrivé à dépêcher sur place des envoyés *afin qu'on lui ramène des manuscrits grecs* !

De tels livres, et beaucoup d'autres, continuent à être *copiés et recopiés* à la main, ce qui provoque une véritable industrialisation de la production *par les moines-copistes*... pour de satisfaire une demande sans cesse croissante.

Au même moment les humanistes et universitaires, *dans leur quête de l'Antiquité*, se mettent eux-mêmes à la recherche de manuscrits anciens, dormant au sein de vieilles bibliothèques monastiques.

Poggio Bracciolini (1380-1459), secrétaire pontifical et humaniste, raconte dans l'une de ses lettres comment, alors qu'il participait au Concile de Constance entre 1444 et 1417, il en avait profité pour

visiter *tous les monastères de la région*. Il avait ainsi découvert dans les fonds de l'abbaye de Cluny *de nombreux textes antiques oubliés* : une dizaine de discours de Cicéron, des œuvres de Columelle, Ammion Marcellin, Lucrèce, etc.

C'était la foire aux livres anciens !

On s'en rend compte, le lectorat de cette époque était habitué à manier les arts, philosophies et lettres classiques, à défaut de développer des connaissances typiquement médiévales ou « à faire preuve de plus d'originalité ». Mais ça, c'est sans doute notre vision tronquée depuis le 21^{ème} siècle !

En tout cas, les chroniques du Moyen-Âge constituent une merveilleuse piste d'exploration, car on s'aperçoit de l'engouement « trop important pour être honnête » qu'ont eu notables et humanistes pour les manuscrits antiques !

Comme nous l'avons rapidement exposé dans un précédent chapitre, les historiens critiques Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz soutiennent la thèse des « **trois siècles fantômes** » du Moyen-Âge.

En effet, notre chronologie de l'Histoire se base sur celle qui fut *officialisée* par la réforme du calendrier du pape Grégoire XIII, après la suppression de 10 jours du calendrier, en 1582.

Officiellement pour faire coïncider la situation astronomique et le bon déroulement de l'année.

Comme l'écrit Illig dans ses diverses monographies, la dérive du calendrier a été corrigée, puisque l'équinoxe vernal a été resitué au 21 mars.

Tout remarque donc à merveille, même si Grégoire XIII n'a - semble-t-il - corrigé l'erreur que depuis la date du concile de Nicée.

C'est ce qu'on peut lire dans le texte de la bulle *Inter Gravissimas* : « Aussi avons-nous veillé [...] à ce que l'équinoxe vernal revienne à sa date d'autrefois, *dont il s'est déjà écarté d'environ dix jours depuis le concile de Nicée...* ». En latin : « ...*a qua iam a concilio Nicaeno decem circiter diebus recessit...* ».

Remarquons au passage qu'on pourrait tout aussi bien traduire « *a concilio Nicaeno* » par « *depuis le concile de Nice* »... Car les deux villes existaient à cette époque sous le même nom latin, l'une en Orient, l'autre en Occident !

Quoi qu'il en soit, la date « officielle » de ce « *Nicaenis concilius* » est 325 après Jésus-Christ.. Si l'on retranche ce nombre de 1582 (année de la réforme calendaire), on obtient 1257 années. A raison d'onze minutes par an et d'un jour entier *en trop* tous les 128 ans (à cause du décalage entre l'année julienne et l'année solaire), cela fait bien les 10 jours évoqués par Grégoire XIII.

Pour Illig et Niemitz, il y pourtant un *hic*, car le calendrier Julien « prend du retard » depuis l'époque de son fondateur, Jules-César !

Cela aurait donc dû faire 13 jours...

Nos deux érudits allemands en déduisent qu'il y a quelque part « trois siècles fantômes », et qu'on a rempli 300 ans d'Histoire *avec des récifs fictifs* !

Et qui était le mieux placé pour le savoir, sinon Grégoire XIII lui-même ?

En fixant une fois pour toutes, *pour les siècles à venir*, le calendrier et la trame chronologique de l'Histoire *écoulée*, le pape avait - tout au moins - implicitement donné sa caution à une révision dont il avait parfaitement eu connaissance.

Car les véritables falsificateurs avaient vécu avant lui...

Qui a manipulé le temps ?

Donc pour Illig et Niemitz, l'Histoire *réelle* serait *plus courte* que l'Histoire *rapportée*. Il y aurait (au bas mot) 300 ans d'*événements fictifs* qui parsèment le cours du haut Moyen-Âge...

Nous le disions plus haut, c'est surtout Charlemagne qui va faire les frais du *réaménagement*... Nous lui consacrerons d'ailleurs tout le prochain chapitre.

Les temps « inventés et rajoutés » se situeraient en gros entre 614 et 911. On n'a que des témoignages écrits et archéologiques assez spéculatifs sur cette époque, nous renseignent Illig et Niemitz. C'est d'ailleurs pourquoi ces siècles sont qualifiés de « sombres », même par les historiens *classiques*. On ne trouverait nulle part, dans les couches superposées d'une ville *déjà habitée à l'époque romaine*, d'étage stratigraphique qui correspondît à un habitat du haut Moyen-Âge ancien (autrement dit : l'époque concernée). Cela se recoupait avec mes propres observations du Palais de Dioclétien, à Split.

On peut même aller *beaucoup plus loin*, et avancer que *presque tout* le Moyen-Âge manque, comme le font Uwe Topper, Eugen Gabowitsch, Christoph Pfister, et quelques autres !

Mais pour en revenir aux thèses d'Illig et Niemitz, l'argumentation principale de ces auteurs porte sur le fait qu'*à leur avis* les références archéologiques utilisées par les historiens ne proviennent pas de la période concernée (c'est-à-dire, 300 ans "autour" de Charlemagne), mais *d'un peu plus tard*, dans la trame historique.

En un mot, on avait tout *décalé* de quelques siècles...

Aux temps qui correspondent à la *période sombre*, des centaines de villes byzantines semblent avoir été... inhabitées. Quant aux découvertes archéologiques dans l'Espagne musulmane, elles ne commencent pas vers l'an 711, comme on pourrait s'y attendre, mais au début du 10^{ème} siècle, et ainsi de suite...

En tout cas, si l'idée d'Illig et Niemitz est juste, *on ne devrait rien retrouver de cette époque carolingienne - sur un plan archéologique - puisqu'elle n'a jamais existé...*

D'où cette désignation de « siècles fantômes » !

C'est pourquoi il faudrait vérifier minutieusement tout ce qui a été, jusqu'à présent, consigné comme "provenant de cette période", car il s'agirait, de toute évidence, de faux ou de pièces mal datées !

Dans ce but, Heribert Illig s'est mis à la recherche systématique des ensembles architecturaux édifiés - selon les sources historiques - *dans l'intervalle défini par les siècles fantômes...*

C'est-à-dire, en gros, entre le 7^{ème} et le 9^{ème} siècle.

Excellente méthode de travail !

Et l'attention d'Illig se porta sur un gros morceau : la *Pfalzkapelle* ou *Chapelle Palatine*, d'Aix-la-Chapelle. C'est justement l'un des monuments érigés par Charlemagne, et en plus, dans son propre fief !

Un autre ensemble architectural aux sculptures et peintures remarquablement bien préservées, la "Lorscher Torhalle", construite en 790, semblait également appartenir plutôt au 12^{ème} siècle, même

si l'on dit toujours aux visiteurs de Lorsch, petite ville de Hesse, que la « Torhalle » est un témoin de l'époque carolingienne.

Les autres églises et constructions de l'époque *carolingienne* peuvent facilement être rattachées à l'époque *ottonienne*, c'est-à-dire à celle des empereurs germaniques Otton (il y en a eu plusieurs). On connaît notamment Otton 1^{er} du Saint-Empire, mort en 973.

De même, selon Illig et Niemitz, les peintures et enluminures des livres " carolingiens " seraient en réalité *ottoniennes*. Toutes ces œuvres d'art pourraient ainsi être rattachées à l'époque plus tardive des Otton !

On connaît une foule de tombes et d'ensembles architecturaux dits " carolingiens " en Europe occidentale médiévale, mais il est parfaitement impossible de les dater tous de façon "absolue".

On peut expliquer cela de la façon suivante.

En fait la succession des dates historiques a été conçue selon une chronologie traditionnelle "préétablie". Une chronologie trop longue de 300 ans...

C'est ainsi que les historiens ont "fabriqué" artificiellement un recul des populations au 6^{ème} siècle... et un pic de population non expliqué, autour de l'an Mil !

Pour Illig et Niemitz, il n'y a pas de problème : partout en Europe, et jusque dans l'Extrême-Orient chinois, on peut rayer des tablettes de l'Histoire toute une tranche de 300 années...

La question, que l'on est maintenant en droit de se poser, est celle-ci : « *Qui a avancé l'heure ?* ».

Je reflète ici l'opinion des auteurs Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz, en complément de leur théorie des « siècles fantômes ». Nous verrons plus loin ce qu'en pensent Uwe Topper et d'autres récentistes.

Les manipulateurs du temps seraient : Constantin VII, *porphyrogénète* (autrement dit, « né dans la pourpre »), empereur romain d'Orient de 913 à 959 ; mais surtout Otton III, roi des Francs, empereur *auguste* des Romains ; et Sylvestre II, pape de l'an Mil !

Pour Otton III, l'affaire est entendue : régnant de 996 à 1002, on peut songer qu'il y eut de sa part une volonté délibérée d'entrer dans l'Histoire comme « l'empereur *qui aura inauguré le " Septième Jour mondial " de la chronologie chrétienne, 6000 ans après la création du Monde* » !

C'est ce qu'on appelle un *mobile*...

Quant à Gerbert d'Aurillac, devenu le pape Sylvestre II, régnant de 997 à 1003, il a fort bien pu être de la partie, également pour des raisons personnelles, car il entra ainsi de plein pied dans la postérité comme « *le pape de l'an Mil* ».

Grand connaisseur devant l'Éternel des sciences astronomiques et mathématiques, le pape Sylvestre avait les bagages intellectuels requis pour ce genre de situation !

Empereur et pape s'entendaient d'ailleurs comme larrons en foire, ce qui était très exceptionnel au Moyen-Âge ; ils régnaient tous les deux, à Rome, sur une Chrétienté prospère où tout se passait relativement bien.

C'était une période de stabilité politique rare... Rien à voir avec les « terreurs de l'an Mil », et le « chaos » qu'on a supposés pour cette époque (33). Il est d'ailleurs édifiant de constater que cette fable a perduré jusqu'à nos jours, alors qu'elle n'est que pure invention de clercs et d'historiens

tardifs. On est même allé jusqu'à la mettre dans la bouche de " *chroniqueurs de l'an Mil* ", imaginés pour l'occasion !

Mais revenons un peu sur les modalités de la « tricherie » temporelle, organisée par Otton III et Sylvestre II. En dehors des *desiderata* personnels des deux dirigeants (l'un régnant sur le temporel, l'autre sur le spirituel), il fallait, si possible, trouver encore d'autres motivations.

Nous allons découvrir le pot aux roses grâce aux liens familiaux qui unissaient le souverain romain-germanique à la cour de Constantinople. En effet, la mère d'Otton III, *Théophanou*, était d'extraction byzantine.

Dans ce scénario (évoqué par Illig et Niemitz, rappelons-le !), l'idée d'utiliser du « temps supplémentaire » serait donc venue de Constantinople.

Pourquoi cette subite motivation ?

Tout simplement parce que les Perses avaient dérobé en 614 *les reliques les plus importantes de la chrétienté*, la **Vraie Croix**, celle du Golgotha, sur laquelle, selon les Évangiles, Jésus avait été crucifié.

C'était une perte irréparable, on en conviendra ! Surtout que les Perses (de cette époque pré-islamique) n'étaient pas vraiment disposés à rendre la croix aux Grecs...

On les comprend : ils possédaient, en l'espèce, un moyen de pression politique considérable.

Pour les « détectives » Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz, cela ne faisait maintenant plus l'ombre d'un doute... Le mobile historique était trouvé !

En évoquant un *temps inventé*, d'environ trois siècles, **tout redevenait possible**.

C'est un peu comme une bande magnétique que l'on ferait revenir en arrière à vitesse accélérée... puis sur laquelle on réenregistrerait une nouvelle séquence !

Constantin VII ne connaissait pas encore les magnétoscopes « à remonter le temps », en revanche il pouvait *inventer* une période historique *fictive* au cours de laquelle la reconquête de la précieuse relique *aurait effectivement eu lieu*.

Pour preuve : il y en avait déjà partout des morceaux de la *Vraie Croix*... ceux que les Byzantins s'approprièrent à redistribuer, moyennant espèces rébutoires, non seulement sur le marché intérieur des Églises orientales, mais également à destination de l'Occident latin !

En termes de marketing, c'était une affaire juteuse...

Restait maintenant à dissimuler ce qui avait été une manipulation éhontée de l'Histoire. Pour cela, il fallait trouver un artifice. Ce fut fait, quelque temps plus tard, à l'occasion d'un *changement de calendrier*, à l'initiative d'un concile (celui de Trente).

Cela devait suffire pour brouiller durablement les pistes.

Les pontifes romains régnaient toujours en *Maîtres du Temps*.

Peu nombreux étaient ceux qui savaient qu'on avait manipulé la réalité historique. Mais finalement, il s'agissait d'une bonne action : elle avait été accomplie au nom de Dieu !

La bénédiction papale était d'ores et déjà acquise...

A cette époque donc, *que nous situerions maintenant au début du 11^{ème} siècle de la Chrétienté*, les Byzantins passèrent sans coup férir de l'ère des Séleucides, an 1014, à l'année 6508 de l'ère dite " *d'après la Création* ".

Au même moment, les chrétiens d'Occident passèrent sans trop s'en rendre compte de l'ère des Martyrs, année 419... à **l'an 1000 après la naissance de Jésus-Christ**.

Et les juifs s'associèrent à cela, en passant eux-mêmes de l'année 1014 de l'ère des Séleucides, à

l'an 4464 *après la Création du monde*, selon leurs calculs à eux.

Ils ont d'ailleurs toujours gardé ce même type de calendrier liturgique, et le même décompte des années, jusqu'à maintenant (5766 correspond à 2006).

Autrement, on ne s'explique guère pourquoi les dirigeants de l'Europe médiévale avaient tant voulu introduire de nouvelles règles pour calculer les années... Leurs motivations sont désormais faciles à comprendre ! C'était, en quelque sorte, pour « noyer le poisson chrétien ».

Mais le problème, dans un cadre chronologique, était que le temps *inventé* devait être aussi *rempli*. En d'autres termes, on ne pouvait pas laisser une époque historique « vide », en arrière de soi !

Otton III et son acolyte Sylvestre ont su trouver *plein d'histoires* pour boucher les trous... Et notamment celle de Charlemagne, empereur, sur lequel Otton III pouvait en toute quiétude se référer... car il était *déjà* relativement loin, derrière lui, dans la dynastie ! Tout comme le pape qui l'avait très officiellement *consacré*... le jour de Noël de l'an 800.

Ce jour-là, Charles avait reçu un sacre « en or ». Avec en prime, une date symbolique, facile à mémoriser pour tous les petits écoliers de France et de Navarre...

Otton III cherchait dans le personnage de Charlemagne une sorte de *légitimation*. Mais il ne tenait pas du tout à ce que ce dernier « lui vole la vedette », car c'est lui, Otton, qui allait devenir *l'Empereur du Millénaire*, celui qui devait conduire l'Occident chrétien *dans le dernier et Septième jour du Monde*.

Il s'agissait bien des 1000 dernières années, car selon les Écritures : « *Un jour sera comme mille ans* ».

On comprend maintenant pourquoi il n'y a pas eu vraiment de « terreurs de l'an Mil ». Cela venait de ce que le peuple *n'était pas vraiment au courant*...

Comme le changement des dates avait eu lieu "juste avant" le jour fatidique, le temps avait manqué pour développer les fameuses "peurs millénaires" ou "peurs de Fin du Monde" !

Le passage récent à l'an 2000 a certainement causé plus d'effroi, chez les adeptes de sectes millénaristes, comme dans le reste de la population, à cause du fameux "*bogue*" informatique que... les informaticiens nous avaient gentiment concocté !

En l'an 1000, pas de "bogue", mais seulement la décision arbitraire de se retrouver du jour au lendemain... *en l'an Mil* !

Si les thèses d'Illig et Niemitz sont justes, Otton et Sylvestre appartenaient en fait... au 7^{ème} siècle *anno domini*, et non pas au 10^{ème} (= 300 ans de décalage !) quand ils ont décidé d'*avancer l'heure*...

Quant au personnage *fictif* de Charlemagne, il a ensuite été gratifié - par les historiens et chroniqueurs - de tellement d'actions et d'épisodes « vécus » qu'il en était devenu plus que réel...

Au point que tous les livres d'Histoire - et pas seulement les chansons de geste ou les épopées - se mirent à parler de lui, inventant par là-même de nouvelles facettes au personnage !

On peut dire que c'était *l'auto-création* de Charlemagne et de plusieurs siècles d'Histoire.

L'histoire *imaginée* du Moyen-Âge

Globalement, il s'agit d'une thèse hardie : *Le Moyen-Âge s'est plus ou moins inventé lui-même...*

Il est vrai que beaucoup de contradictions apparentes cessent alors d'elles-mêmes. Que cela concerne les édifices construits *virtuellement* durant les « 3 siècles fantômes », ou certaines trouvailles archéologiques, ou encore les écrits qui sont nous parvenus plus tard à travers le « crible » de la Renaissance.

Niemitz (34) écrivait dès 1991 que : « *l'Église falsifie sans en avoir vraiment besoin* », tandis que Horst Fuhrmann, président de la *Monumenta Germaniae Historia*, avait déjà remarqué en 1986, à l'occasion d'un Congrès sur le thème de la « Falsification au Moyen-Âge » que : « *le pouvoir central de la Papauté en train de s'affirmer n'avait pas vraiment eu besoin des falsifications, mais les falsifications, elles, pour leur succès, avaient besoin du pouvoir central de la Papauté* ».

Avec le recul actuel de quelques siècles, on s'aperçoit bien de quelques procédés douteux... On sait très officiellement que de faux documents historiques ont été émis - ou déclarés comme « authentiques », alors qu'ils ne l'étaient pas.

La « Donation de Constantin » fait partie de ces *faux* historiques reconnus. On sait maintenant que les États Pontificaux, c'est-à-dire les états sous l'autorité temporelle du pape (on parle aussi du « patrimoine de saint Pierre ») ont été constitués à partir d'un *faux document*, dans lequel l'empereur Constantin 1^{er} le Grand a cédé en 335, au pape Sylvestre 1^{er}, *toutes les provinces de l'Occident* [ce faisant, il gardait pour lui celles de l'Orient !].

Selon les historiens, ce document a été « créé » de toutes pièces en 754. Et c'est un certain Pépin le Bref qui s'était alors engagé à rétrocéder au pape des terres conquises sur les Lombards. Cette donation fut confirmée en 774, à Rome, par Charlemagne, fils de Pépin.

Réalité ou fiction ?

En tout cas, au milieu du 14^{ème} siècle, les États Pontificaux sont à leur extension maximale. Avec des possessions non seulement en Italie, mais également en France (Avignon et le Comtat Venaissin).

Mais alors, *faux dans le faux*, et si Charlemagne n'a jamais existé ?

On retiendra en tout cas que cela a été un coup « joliment bien monté », puisqu'à l'époque du maximum de leur extension, le pape *souverain spirituel et temporel* régnait sur une étendue appréciable de terres, qui lui rapportaient un joli pactole !

Au fil du temps, les États Pontificaux se sont réduits comme peau de chagrin... Subsiste encore l'État du Vatican, créé le 11 février 1929, aux accords du Latran passés avec Benito Mussolini.

Enfin, pour en terminer avec la « Donation de Constantin », on comprendra aussi que l'Église n'était plus tellement à un faux document près... avec la complicité des têtes couronnées d'Europe !

Et tant pis pour les procédés douteux. Par la suite, bien des siècles plus tard, nombreux sont encore ceux qui profitent largement des avantages acquis...

Il est également intéressant de constater que l'environnement socio-culturel des époques s'empare spontanément des « falsifications » faites en haut-lieu, et les font « fructifier ». A cette étape-là, la falsification n'est plus « dirigée », mais *elle s'auto-alimente*, pourrait-on dire !

Certains historiens récentistes vont même jusqu'à penser que de faux documents, créés par les moines copistes ou leurs supérieurs, ont tout bonnement été mis au fond des tiroirs de bibliothèques... afin d'être découverts, et de "ressurgir" quelques siècles plus tard...

C'est-à-dire, au moment même où le faux devait « agir » !

Ce seraient ainsi de véritables *bombes à retardement*, destinées à entrer en action longtemps après avoir été conçues...

Tout cela paraît très étonnant !

Peut-il véritablement y avoir *plusieurs siècles d'écart* entre le faux, et le moment où il « agit » ?

Décidément, on se croirait dans les « Couloirs du Temps » au beau milieu du scénario inspiré de Jean-Marie Poiré et Christian Clavier, qui conte les exploits du comte Godefroy de Montmirail, alias Jean Reno !

En tout cas, suite aux possibles manipulations de la Chronologie, les écarts de temps n'ont pu qu'être amplifiés... Or l'Église catholique romaine avait tout intérêt à recréer de longs intervalles temporels, il en allait de sa légitimité !

En 1582, le calendrier de l'Occident a été réformé par le pape Grégoire XIII, officiellement pour mettre fin aux dérives du point vernal. En fait, cela permettait d'entériner sans coup férir les décisions "collégiales" prises au concile de Trente.

C'est à cette occasion qu'on a « inventé » l'ère chrétienne - et l'histoire de l'Église.

Grégoire XIII lui-même n'a pas touché à la Chronologie. Ce furent plus tard Joseph Scaliger et Denys Petau qui s'en chargèrent. Mais le pape a effectivement « couvert » les anomalies temporelles qu'il ne pouvait pas ne pas connaître.

Pourquoi, au juste, n'a-t-on pas découvert plus tôt cette « mise en scène » ? Sans doute parce que tout paraissait si naturel... Qui penserait à remettre en cause l'Histoire des manuels encyclopédiques, et celle des livres scolaires ?

Et l'on comprend également que les historiens dont c'est le métier ne peuvent pas « systématiquement » faire part de leurs doutes sur tel ou tel passage de l'Histoire, s'ils en ont !

Et pourtant, bien des récits historiques sont entachés d'erreurs - ou ont fait l'objet de subtils réaménagements : le bon sens populaire sait bien qu'après chaque grande guerre, *ce sont les vainqueurs qui font l'Histoire...*

Dans une chronologie, où l'on *décompte* les ans et où l'on *resitue* les dynasties royales, les possibilités de *falsifications* sont nombreuses.

Si l'on y réfléchit bien, *côté officiel*, on doit bien avoir quelques doutes sur l'Antiquité et le Moyen-Âge, mais les historiens de métier n'ont pas conscience de « gros problèmes »... Ceux qui lisent et étudient les chroniques rencontrent parfois des choses bizarres, *en rapport avec les datations*, mais ils continuent à travailler dans leur discipline (parfois une seule tranche de quelques dizaines d'années d'Histoire !) comme si de rien n'était, et surtout, *sans nécessairement se concerter avec leurs collègues et confrères*, ceux qui étudient la « tranche du haut », ou celle « du bas ».

Il faut voir aussi la multitude des gens qui travaillent sur l'Histoire : il y a bien sûr les historiens, mais également les bibliothécaires, les archéologues, les spécialistes des pièces de monnaie, les chercheurs qui datent et utilisent le radiocarbone, ou la dendrochronologie, sans oublier les spécialistes des céramiques, des vases et poteries, ou encore ceux de l'histoire des religions (qui sont parfois plus religieux qu'historiens).

Chacun vit dans son petit monde clos, ou dans sa « tranche temporelle ». Pour savoir ce qui s'est passé avant ou après, on fait confiance aux autres historiens ; pour ce qui est de confirmer une date historique, on laisse ce soin aux techniciens des laboratoires isotopiques. Et si l'on dispose, en fin d'analyse, de plusieurs interprétations, on choisira celle qui paraîtra la plus plausible, autrement dit *celle qui conviendra d'emblée à un maximum de personnes.*

L'histoire est constamment réinterprétée... Une découverte archéologique comme celle d'inscriptions araméennes au Sud-Liban, a été spontanément interprétée « en concordance avec les dates déjà établies », même si cela signifie plutôt « en accord avec des textes historiquement *peu fiables* », mais qui servent traditionnellement ici de références, comme l'Ancien ou le Nouveau Testament !

Il ne faut donc pas s'étonner si 1000 ans d'Histoire peuvent être tout bonnement incohérents. Même s'ils donnent l'impression d'être bien ordonnés, parce que répartis le long d'une trame historique qui nous apparaît exacte... *car elle fait partie de nos souvenirs et traditions.*

C'est pourquoi des chercheurs comme Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz peuvent parfaitement avoir raison quand ils proclament haut et fort que trois siècles de notre Histoire sont nuls et non advenus !

Voici cinq exemples éloquentes, tirés de leurs écrits, ou des livres d'Uwe Topper.

- Les parsis, comme leur nom l'indique, sont originaires de Perse, ils sont actuellement près de cent mille en Inde. Ce sont des *adorateurs du feu* et des disciples de Zoroastre (Zarathoustra). Leur code moral est fondé sur le concept qu'il existe une lutte continue entre les forces de la création, de la lumière, *le bien*, et celles des ténèbres et *du mal*. Les parsis se disputent encore au sujet de leur propre chronologie ! Quand au 18^{ème} siècle, les représentants des communautés d'Inde et d'Iran se rencontrèrent, ils discutèrent de la date de leur exil, qu'ils estimaient avoir eu lieu au 7^{ème} siècle, alors que d'autres faisaient remonter cette même date au 10^{ème} siècle, ce qui fait 300 ans d'écart. [Topper]
- L'Europe médiévale chrétienne présente des zones d'ombre et des discontinuités que l'on peut considérer comme des « âges sombres ». Pour ce qui est de la présence des juifs en Europe, les avis divergent. Selon les sources, l'existence d'une grande population de juifs au Haut Moyen-Âge n'est pas attestée, alors qu'elle l'est plus tardivement. En d'autres termes, entre le 6^{ème} siècle et le début du 10^{ème} siècle, on ne trouve pas vraiment de traces des juifs en Europe : c'est par extrapolation qu'on les intercale dans cette période qui va de l'Antiquité à l'an Mil. Un peu comme si tous ces siècles n'avaient pas vraiment existé... [Illig]
- Dans la tranche temporelle qui nous intéresse, les historiens spécialisés dans l'histoire de Byzance se posent diverses questions. A quelle époque les grandes réformes administratives furent-elles réalisées ? Quand et comment se développa la Féodalité ? Il semblerait que tous ces épisodes hautement importants aient été introduits et mis en place *avant* l'année 600. Pendant une période de 300 ans, il ne s'est ensuite rien passé ! Soit le développement de la société a été extraordinairement lent pendant 3 siècles, soit cet intervalle de temps est imaginaire. En tout cas, les sources historiographiques et les pièces archéologiques *brillent par leur absence* ! [Niemitz]
- En Allemagne même, les découvertes de fouilles historiques semblent manquer pour l'époque des « siècles fantômes ». Par exemple à Francfort-sur-le-Main, sur un site où l'on a retrouvé des strates successives, magnifiquement préservées, qui vont de l'époque romaine à la Renaissance, *il n'y a pas de couches correspondant à la période entre 650 et 910...* Qu'ont donc fait les archéologues pour combler ce « vide » stratigraphique ? Ils ont rempli la

période vide avec ce qu'ils avaient pris dans une tranchée voisine, en l'occurrence des débris de poterie plus tardive... Et pour respecter la chronologie, ils ont fait correspondre ces artefacts avec les jalons chronologiques des trois « siècles fantômes », qui bien entendu n'ont jamais trouvés en place ! [Niemitz]

- Du côté de la dendrochronologie, il y a quelques « couacs » intéressants dans la perspective d'une chronologie courte... Nous savions - malheureusement pourrait-on dire - que les sciences naturelles n'étaient pas infaillibles... Et cela vaut *aussi* pour les méthodes de datation ! Celle du radiocarbone, ou carbone 14, dépend entièrement, pour la période du Haut Moyen-Âge, de la dendrochronologie. Cette dernière compare entre eux les échantillons de cercles du bois des arbres, chaque anneau étant censé représenter *une année*. On part du principe que des *séries* identiques de cercles se retrouvent dans les bois *de même époque*. En recoupant ces séries, d'un échantillon à l'autre, on espère *remonter dans le temps*, de proche en proche. Cela fut d'abord aisé, mais quand les dendrochronologistes ont voulu, voici une trentaine d'années, franchir la barre du Millénaire (An Mil), et par là-même pénétrer dans le Haut Moyen-Âge, ils ont eu beaucoup de difficulté à trouver les morceaux de bois adéquats. De plus, quand ils en avaient, ceux-ci ne semblaient décidément pas rentrer dans la "trame". Les dates calculées ne correspondaient plus avec la scène historique ! Cela dura une bonne dizaine d'années, jusqu'à ce qu'historiens et dendrochronologues tombèrent enfin d'accord pour dire que la méthode présentait des insuffisances. Donc, ce qui était au début une science exacte, utilisant des échantillons de bois palpables et visibles de tous, devenait au fur et à mesure que l'on reculait dans le temps une sorte de "méthode statistique" avec des données *corrigées* complexes, dont personne ne comprenait plus la signification, à part les spécialistes eux-mêmes ! On a pu montrer que des erreurs significatives avaient été faites dans le simple but d' " adapter " la chronologie "établie" *avec ce que l'on supposait du déroulement de l'Histoire...* [Niemitz et Blöss]

Dans un dernier exemple maintenant, Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz s'attaquent au « gros morceau » qu'est la *Pfalzkapelle* ou *Chapelle Palatine* d'Aix-la-Chapelle, la capitale de Charlemagne.

Les deux historiens allemands nous montrent comment on peut « redater » judicieusement un monument dans toutes les règles de l'art ! Pour comprendre l'anachronisme constitué par la *Pfalzkapelle*, il faut bien sûr en savoir un peu plus sur l'un des événements architecturaux marquants de l'Histoire européenne : la construction de **dômes** et de coupoles.

De quelle époque date vraiment la *Pfalzkapelle* ?

De même que Rome n'a pas été bâtie en un seul jour, l'art de monter un dôme ne s'est pas développé en Europe du jour au lendemain...

Long et périlleux fut le chemin vers le chœur gothique de la cathédrale de Beauvais, le plus haut du monde, avec des voûtes de 47 m et une flèche de 153 m ! Elle s'est d'ailleurs effondrée en 1573. Ces tours et coupoles de plus en plus hautes, cet élan vers le Ciel, ont été difficiles à mettre en oeuvre. La voie de ces réalisations est parsemée d'embûches, depuis les environs de l'an Mil, où ce gigantisme s'est imposé. Jusque-là, on ne savait construire que des arcs en plein cintre, des murs massifs, et plus rarement des arcs croisés.

En Catalogne, dans le sud de la France et en Bourgogne, on essaya d'édifier, à partir de 970, des dômes relativement menus. L'envergure était de 3,5 m à peine. Et seulement de petites églises, dans les Pyrénées, comme St Michel-de-Cuxa et St Martin-du-Canigou ont été entièrement coiffées d'une coupole. A St Philibert-de-Tournus (église datée de 1015 environ), c'est seulement la partie antérieure qui a été recouverte.

Ce n'est qu'entre 1030 et 1060 que l'on a réussi à monter des dômes plus importants. La cathédrale de Spire, la plus majestueuse des cathédrales romanes (elle a été pendant près de 300 ans le lieu de sépulture des empereurs allemands) a encore été construite avec des nefs latérales de 70 m de long et de 7,75 m de large, soutenues par des arcs en plein cintre. C'est seulement entre 1082 et 1106 que l'on a réussi, toujours à Spire, à poser dans la partie centrale deux dômes de 14 m, voire même de 15,50 m d'envergure, le tout à 33 m de hauteur ! De grandes poutres en bois relient les murs entre eux. Ces techniques d'ancrage servaient à sécuriser les nefs latérales et les quatre tours. La cathédrale de Spire est l'un des monuments majeurs de l'art du Saint Empire romain germanique.

Elle est si réussie et ses proportions sont si admirables que certains historiens des siècles suivants n'ont pas voulu croire que le bâtiment était aussi ancien !

A Cluny on avait juste construit en plus massif. L'église possédait des dimensions peu communes pour l'art roman : 68 m de long pour la nef et 37 m pour l'avant-nef. La nef comportait onze travées. La voûte était soutenue par des arcs doubleaux, et la coupole montait à 40 m. Malheureusement il ne subsiste plus que des ruines de cette abbaye.

Ainsi, l'évolution architecturale des constructions d'églises montre clairement comment, sur une période de 140 ans, depuis des débuts "craintifs" on en est arrivé à des dimensions spectaculaires, comme à Spire ! La portée passe de 3 mètres au quintuple, tandis que la hauteur de voûte passe de 4 mètres... à pratiquement 8 fois plus !

Il faut bien sûr y ajouter la logistique, c'est-à-dire tout ce qui va avec la construction des cathédrales : le travail de la pierre, la taille, le ciselage, les sculptures, le dégagement des débris et des déchets, les techniques d'ancrage, etc., tout cela a dû faire *sans cesse* l'objet d'améliorations.

Plantons maintenant le décor : à 220 km au nord-ouest de la cathédrale de Spire se trouve un monument qui contredit un peu tout ce que nous venons d'écrire. Il s'agit de la *Pfalzkapelle* d'Aix-la-Chapelle.

Dans une chronique du moine Notker Balbulus (840-912), on dit que Charlemagne fit venir des maîtres et compagnons de tous pays, et qu'il supervisa personnellement la construction. On édifia un dôme octogonal, terminé en 798, qui est toujours en place. La voûte est haute de 30 mètres, large de 14,5 m à 15,6 m, soutenue par des colonnes en deux rangées.

Les problèmes de construction ont été maîtrisés avec une technique singulièrement efficace, et de façon très raffinée. Nous pouvons dire que le maître d'œuvre possédait tout le répertoire de la construction des dômes, et qu'il savait le manier avec virtuosité.

Un chœur gothique a été édifié en 1355, et consacré seulement à l'occasion des 600 ans de la mort de Charlemagne, en janvier 1414.

C'est actuellement la Cathédrale d'Aix-la-Chapelle (*Aachener Dom*).

La *Pfalzkapelle* a-t-elle été véritablement construite aux alentours de l'an 800 ? En tout cas, les techniques employées sont plutôt celles *qu'on utilisera plus tard*, dans la période historique comprise entre 970 et 1110.

De telles connaissances en matière de construction de dômes ne tombent pas du ciel...

D'après tout ce que l'on constate, dans les différents secteurs d'activité de la construction, de l'art et de la technicité, la *Pfalzkapelle* avait entre 200 et 300 ans d'avance sur son époque !

Et pour l'œil avisé du connaisseur, il ne semble pas qu'elle ait vraiment *servi de modèle* pour les autres monuments de style roman des environs, dont l'édification est postérieure.

Dans un concept d'évolution linéaire de l'art médiéval, c'est bien sûr très étrange. Une explication serait que la *Pfalzkapelle* est une représentation tardive de l'art **antique**, dans la lignée de l'Église de *San Vitale*, à Ravenne, ou de *Hagia Sophia*, à Constantinople, toutes deux bâties sous le règne de l'empereur Justinien (527-565). Mais apparemment, la *Pfalzkapelle* a été construite sans que l'on puisse évoquer une influence directe des deux édifices précédents, *idem* pour le *Panthéon* de Rome.

Dans l'Antiquité, les coupoles de béton étaient réalisées à partir de terre de Pozzula, qui renfermait du ciment, et aussi des roches éruptives très légères. Ce n'est pas le cas à Aix-la-Chapelle (*Aquae Grani* en latin, *Aachen* en allemand).

Il faut se rendre à l'évidence : la *Pfalzkapelle* n'a pas de précédent... et n'a pas été utilisée non plus comme modèle. Elle est *hors contexte* architectural : « c'est un "bloc erratique" dans l'histoire des réalisations architecturales en Occident », s'exclame Illig !

On peut néanmoins sortir de ce dilemme, en posant tout simplement la question de la date *réelle* de la construction de la chapelle.

Jusqu'à présent, on s'en était guère soucié, car Charlemagne passait pour en avoir été le "maître d'œuvre". *On pensait donc automatiquement aux environs de l'an 800.*

Mais si, en revanche, on admet que le personnage de Charlemagne n'est que pure fiction, qu'il n'a jamais véritablement existé, tout s'éclaire ! Les anachronismes de la chapelle d'Aix-la-Chapelle s'évanouissent, et l'on peut facilement resituer le monument au sein du grand mouvement de l'art Roman !

Toutes les contradictions cessent si l'on date l'ouvrage de *la seconde moitié du 11^{ème} siècle*, à peu près du même moment que l'édification de la cathédrale de Spire.

C'est en désaccord, bien sûr, avec la traditionnelle image que nous avons du Moyen-Âge... et cela fait table rase de ce que nous pensons savoir de l'empire Carolingien.

Mais l'Histoire a bien pu se dérouler... sans Charlemagne !

Tableau récapitulatif

A ce niveau de notre étude, il ressort que :

- a. Le Haut Moyen-Âge n'a pas pu exister tel qu'il est habituellement décrit dans les manuels d'Histoire
- b. Les contradictions apparentes se lèvent si l'on considère qu'une partie du Moyen-Âge est constituée d'un *bloc artificiel* de « siècles fantômes », de part et d'autre de périodes historiques documentées
- c. De nombreux indices montrent qu'il y a au moins une tranche de *trois siècles en trop* dans le Haut Moyen Age, correspondant aux 7^{ème}, 8^{ème} et 9^{ème} siècles

Hasard ou mal intention ?

Ces siècles fantômes sont-ils arrivés par *hasard* ou *intentionnellement* dans notre Histoire ?
Contre la thèse du hasard, on peut dire que s'il en avait été ainsi, on l'aurait remarqué depuis longtemps.

S'il s'agit d'une falsification délibérée au cours du temps, ses instigateurs ont forcément essayé de la dissimuler. Néanmoins, on devrait pouvoir découvrir des indices, et surtout le *mobile*...

Nous l'évoquions déjà, quelques pages plus haut, Illig et Niemitz ont trouvé des motivations politico-religieuses pour expliquer une falsification de l'Histoire.

Tout d'abord, il y a des choses curieuses dans l'art byzantin. A partir de 835, tous les textes écrits en grec *majuscule* ont été réécrits avec de nouvelles *minuscules*... Quant aux textes originaux, ils ont été systématiquement détruits !

Ce qui fait que le "stock" d'écritures et de documents de la grande nation byzantine a été complètement « refait » en l'espace de deux générations. Personne ne peut dire si l'on y a travaillé consciencieusement, ou bien si l'on en a profité pour falsifier des documents... Voire même si l'on n'en a pas recréé de totalement nouveaux !

On sait que l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (911-959) avait décidé, pour des raisons pratiques, de recopier beaucoup de textes antiques en les regroupant... Ce sont ces documents qui constituent souvent notre seul accès à bien des oeuvres de l'Antiquité grecque.

D'autre part comme, dans la logique d'Illig et Niemitz, il ne peut pas y avoir eu, au 9^{ème} siècle fantôme, de transcriptions de textes, ces auteurs mettent tout sur le compte de Constantin VII...

Car ce dernier a bien pu profiter de l'occasion pour « réécrire » l'histoire byzantine des 300 années qui venaient de s'écouler !

En plus, cet empereur avait une légitimation « sacrée » pour réaliser sans doute la plus grande action de falsification que l'Histoire ait connue.

Après que les Perses eurent dérobé en 614 la relique sans doute la plus précieuse de la Chrétienté, à savoir la Croix de la Crucifixion, tout ce que nous savons au sujet de sa « reconquête » est tellement obscur (il y a même eu l'intervention céleste d'un ange pour indiquer à Constantin l'endroit il *devait* combat mener) qu'on peut penser que tout *cela n'était que prétexte pour cacher la vérité*, à savoir le scandale de la perte irrémédiable de la Vraie Croix !

Durant les années fictives, il était possible de récupérer virtuellement la relique !

Qu'on profitera d'ailleurs pour réduire en mille morceaux... avant de les redistribuer à toute la Chrétienté. Ainsi, d'une part, on aura fait taire un épisode peu glorieux, et de l'autre, on en aura aussi profité pour faire un peu de commerce.

De cette façon, l'empereur Constantin aurait « post-daté » l'ensemble du monde Occidental, et préparé tacitement l'avènement de l'empereur Otton III "autour de l'an Mil", sous oublier le pape Sylvestre II.

Tous deux avaient en effet d'excellentes raisons de jouer le jeu. Leur vœu était d'inaugurer la nouvelle ère du Christ, dont ils croyaient être les dignes représentants sur Terre !

On peut penser que les deux compères, Otton et Sylvestre, avaient décidé ensemble d'avancer les pendules pour commémorer l'an Mil !

En tout cas, la situation politique en Orient et Occident leur était particulièrement favorable. Théophanou, la mère d'Otton, était une parente de l'empereur byzantin Jean 1^{er} Tzimisces (969-976), issu de la même dynastie macédonienne que Constantin VII. Dans un même temps, Otton III travaillait main dans la main avec le pape... union unique entre Byzance, Rome et l'empereur d'Occident, nous l'évoquions déjà.

Cette manipulation chronologique, *cette avance des pendules*, décidée par Constantin et voulue par Otton, avait apparemment généré 300 années « vides »... des coquilles qu'il fallut ensuite remplir avec ce qui pouvait au mieux concilier les intérêts des régnants.

Pour le pape, comme pour l'empereur romain germanique, il était avantageux de décider de l'avenir qu'ils voulaient avoir... *comme s'il s'agissait déjà du passé*... et de compenser ainsi l'autorité ou la légitimité qu'ils n'avaient pas... ***par la fabrication d'ancêtres ou de précurseurs prestigieux !***

Ainsi fut créé Charlemagne, dont l'empire immense englobait tout ce que vers quoi Otton III tendait...

Les premières esquisses de ce passé glorieux ont porté vers les nues *les générations* d'empereurs, de rois et de papes, *qui suivirent*... assistés par le zèle des moines-copieurs et des chronologistes !

Tout se déroulait à merveille, jusqu'au jour où il y eut des archéologues et historiens qui ont préféré aller fouiller la terre et les vieilles archives, plutôt que de se laisser impressionner par de belles histoires.

Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz invitent les chercheurs de toutes disciplines à **oser un changement de paradigme**. Le but est de trouver des explications rationnelles à notre passé historique.

Dans leur reconstitution du Haut Moyen-Âge, les deux auteurs allemands sont d'ailleurs tombés sur un gros morceau, en la personne de Charlemagne ou *Karl der Große*, aussi célèbre des deux côtés du Rhin !

Chapitre 6

Charlemagne : un héros de légende

Empereur à la barbe fleurie et "inventeur" de l'école, comme l'affirme la célèbre chanson, Charlemagne était plus modestement un roi des Francs à moustache, couronné empereur en l'an 800 par le pape Léon III. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il a même été *canonisé* (en 1165).

Il aurait vécu entre 742 et 814. J'emploie ici le conditionnel, car après la lecture des thèses d'Illig et de Niemitz, on est en droit de se demander si le grand Charles a véritablement existé !

Ce n'est qu'en 796 qu'il prend pour capitale Aix-la-Chapelle, où se situe l'épisode de la Pfalzkapelle dont nous parlions un plus haut. Un ensemble architectural avec coupole qui " n'appartient pas son siècle ", mais semble-t-il, plutôt au 11^{ème} siècle.

On en sait souvent plus sur Charlemagne par sa légende... que par son "vécu" historique.

Ainsi l'épisode de la bataille de Roncevaux, bien connu des petits écoliers français, a eu lieu en 778. Son neveu Roland y passa de vie à trépas. Son épée appelée "*Durandal*" (ce qui veut dire... '*le val des ronces*', ou *Roncevaux*, en langue francique) voltigea jusqu'à Rocamadour, où elle est toujours visible, fichée dans le roc. L'épée de Charlemagne, quant à elle, était dénommée "*La Joyeuse*" ; on peut encore l'admirer au Musée du Louvre (galerie d'Apollon).

Quant à la barbe "fleurie" (c'est-à-dire *blanche*), il faut aller la chercher dans la *Chanson de Roland*, composée par un clerc anonyme du 12^{ème} siècle. C'est l'histoire de ce fameux neveu, trahi par Ganelon, qui souffla dans un cor en ivoire d'éléphant, ou "olifant", pour appeler Charlemagne à son secours. Las, le futur empereur ne l'entendit point...

Mais Eginhard, l'historien "attitré", raconte dans sa *Vie de Charlemagne*, datée de 820 environ, que l'armée de Charles, après un raid manqué dans le sud des Pyrénées, fut attaquée lors de son repli par des "Vascons" qui pillèrent les chariots et occirent moult soldats francs, dont Roland (appelé ici Hruotland). C'est déjà moins poétique que l'épisode du chevalier se vidant de son sang sous les coups des Sarrasins, et tentant désespérément d'attirer l'attention de Charlemagne en soufflant dans son cor.

En dehors de ces anecdotes, les historiens notent ce qu'ils appellent la *renaissance carolingienne*, qui a duré depuis l'installation de Charles dans son Palais d'Aix-la-Chapelle (792-798) et la construction de la chapelle de la Pfalzkapelle (798-800), jusqu'en 830, quand les guerres civiles reprendront entre Francs, et jusqu'en 842-843, époque du célèbre Serment de Strasbourg : le premier document en langue française !

La *renaissance carolingienne* se caractérise par un essor économique d'une quarantaine d'années, fondé sur une administration centralisée, et la création de centres d'instruction pour former des administrateurs lettrés. Ce sont les fameuses "écoles" chantées par Sheila...

Si les historiens ont raison - contre Illig, il faut en effet supposer qu'à cette période régnait une belle prospérité, même limitée dans le temps.

Si Heribert Illig a raison, et si Charlemagne n'a pas existé, *exit* également la période de "renaissance carolingienne", qui correspond très certainement à un essor culturel et économique plus tardif.

Ce que dit Illig de la construction de la Pfalzkapelle est en tout cas édifiant, car de par sa construction, le monument apparaît décalé dans le temps, *d'au moins deux siècles*.

Mais revenons au personnage de Charlemagne.

Petit-fils de Charles Martel et fils de Pépin le Bref, roi des Francs et empereur d'Occident, ce prestigieux monarque va réunir en 46 ans de règne la majeure partie de l'Europe occidentale... Seules échappèrent à son contrôle la Bretagne, les îles Britanniques et l'Espagne.

Charlemagne a consacré les dernières années de sa vie à l'organisation du " Saint Empire Romain d'Occident ", plus germanique que méditerranéen !

Si on en croit son chroniqueur Eginhard, Charlemagne aimait nager et fréquenter les eaux thermales, ce qui l'amena d'ailleurs à bâtir son palais à Aix-la-Chapelle, une ville d'eaux [comme Aix-les-Bains, et Aix-en-Provence, le terme *Aix* désignant les eaux, *aquas* en latin]. Il y résida constamment durant les dernières années de sa vie.

On sait qu'il portait le costume national des Francs : chemise et caleçons en toile de lin, tunique bordée de soie et culottes, sans oublier en hiver le gilet en peau de loutre qui lui protégeait les épaules.

Pendant les repas, il écoutait un peu de musique, ou les lectures spirituelles. On lui lisait l'Histoire, et les récits de l'antiquité. Il aimait, à ce qu'il paraît, entendre les ouvrages de St Augustin, et en particulier celui intitulé "*La cité de Dieu*".

S'il a existé, Charlemagne était un petit saint... On comprend qu'il fut canonisé sous l'impulsion de Frédéric Barberousse, en 1165, même si ce fut le fait de l'antipape Pascal III... Mais les papes suivants n'ont pas démenti.

Charlemagne devait rester un modèle pour toutes les monarchies européennes. Même s'il n'était qu'un héros de légende...

En tout cas, la littérature qui le concerne est essentiellement *hagiographique*.

A toutes les époques, face aux préoccupations terrestres - et aux périls qui les menacent - les gens s'attachent très vite à ceux qui se sont distingués, qui se sont dévoués corps et âme, qui se sont même parfois sacrifiés *pour les sauver des invasions*. Les envahisseurs pouvaient être 'barbares', germaniques, mauresques... Ou parfois n'étaient-ils qu'un prétexte...

Ces héros légendaires « autocrés » ont-ils fourni une bonne partie des « grands personnages » de nos manuels ?

En tout cas, le « sauveur » contre l'envahisseur déferlant de l'est ou du sud, finit invariablement dans les livres d'Histoire.

Comme Charles Martel, pour son fait d'armes en 732 à Poitiers, ou Roland à Roncevaux en 778, ou le comte Guillaume de Toulouse, à Villedaigne, en 793.

Charles Martel était, rappelons-le, le grand-père de Charlemagne.

Les récits glorifiés sous la plume des chroniqueurs et enjolivés sous celle des poètes, ne laissaient pas indifférent le peuple.

D'où ces chansons de geste qui mettaient en scène ces héros, parfois morts au combat comme Roland.

Quant à Charlemagne, il alimentait une riche prose 'de son vivant' ; puis des poèmes épiques et légendes se sont brodés autour du personnage.

Et de son histoire pourtant déjà exemplaire, on a fait une suite d'aventures plus prestigieuses les unes que les autres.

Celles-ci se lisent comme un roman historique, genre Alexandre Dumas ou Christian Jaq.

Nous avons déjà parlé du grand-père Charles Martel. Quant au père de Charlemagne, c'était Pépin, dit *le bref*, en raison de sa petite taille. Il épousa Berthe, fille du roi de Hongrie, la *Berthe aux grands pieds* de la chanson... qui fut d'abord substituée à sa sœur, lors du mariage... mais la véritable reine fut retrouvée dans la forêt après 10 ans, scénario digne d'un dessin animé de *Walt Disney*.

Enfin, tout cela serait moins intéressant si de cette union entre Pépin le Bref et Berthe n'était pas né Charlemagne.

Dans son rôle de libérateur des peuples européens, Charles va longtemps guerroyer contre les "musulmans", en Espagne, puis autour de Rome, où il viendra personnellement porter assistance au pape.

La France était prétendument menacée par les Sarrasins, ce qui nous vaudra l'histoire de Roncevaux.

Profitant d'une période de paix, Charlemagne ira même voyager jusqu'au Moyen-Orient. A Jérusalem, il adorera le Saint Sépulcre en compagnie de ses douze Pairs. Dans la ville sainte, il fera vœu d'aller délivrer l'Espagne des Sarrasins. C'est d'ailleurs en respectant cette promesse que survint la mort tragique de Roland... Puis Charlemagne se rendra à Constantinople où il rencontre le souverain Hugon le Fort, empereur de Grèce et de Constantinople, qu'il désirait voir depuis longtemps.

Chargé de reliques qu'il avait collecté dans la région, Charlemagne revint à Aix-la-Chapelle. La boucle était ainsi refermée.

Nous voici au terme de l'existence légendaire de l'empereur Charlemagne. Cette haute personnalité a hanté pratiquement toute la littérature épique du Haut Moyen-Âge, et elle apparaît même dans les chansons de geste consacrées à d'autres héros...

La *Chanson de Roland*, la plus ancienne du cycle, probablement, date du 11^{ème} siècle, alors que *Berthe aux grands pieds* a été rédigée au 13^{ème} siècle. En fait, les poètes au fil des ans, se sont intéressés à certains événements qui leur tenaient à cœur, et ils se sont peu souciés de se montrer cohérents vis à vis de leurs prédécesseurs.

Remarquons que les légendes ont surtout privilégié le rôle militaire de notre héros. Dans chaque récit, Charlemagne mène bataille contre les Sarrasins. Certes, Charlemagne a lutté toute sa vie au nom de Dieu. A chaque instant, il a combattu pour le triomphe de la religion chrétienne, ainsi que pour la sauvegarde de son peuple sans cesse menacé par de sanglantes invasions...

Mais ces textes passent sous silence de longs passages de la vie de Charlemagne.

Les historiens sont là pour le rappeler, car on en aurait presque oublié l'image de Charlemagne, protecteur des sciences et des arts. L'évocation de ce fondateur d'écoles, vigoureux ennemi de l'ignorance, de ce grammairien qui trouva le loisir d'écrire une syntaxe, de ce compilateur qui prit le temps de rassembler en un recueil les poèmes de ses ancêtres, de ce liturgiste... de ce lecteur assidu de *la Cité de Dieu* de St Augustin ! (35)

En deux mots, nous pouvons dire que notre vision de l'empereur Charlemagne est surtout auréolée par le légendaire chrétien.

Pour ce qui est de la réalité historique du personnage, nous nous rangerons volontiers à l'avis d'Illig et Niemitz, pour lesquels Charlemagne est une *création* d'Otton III et du pape Sylvestre II. Peut-être sont-ils aller puiser dans un fonds de légendes pré-existantes ?

Quant à l'An Mil, c'est bien entendu une date purement symbolique : le début du dernier Jour (*de mille ans*) avant le retour du Messie.

Si nous devons resituer cette date, dans une chronologie *réelle et absolue*, nous la mettrions à **600 ans de nous**... On serait ainsi très vite passé de l'an 'un' à l'an *Mil* ! [un siècle...]

Puis (un peu moins vite...) de l'an *Mil* à l'an 2000.

Le tout faisant approximativement **sept siècles de Christianisme**.

C'est là une vision plutôt amoindrie de « notre » Histoire, me direz-vous ?

Mais les anachronismes existent pour ceux qui savent les rechercher. D'ailleurs, si certains personnages historiques appartiennent à la légende, d'autres *réputés légendaires* ont pu véritablement exister.

Ainsi, au 6^{ème} siècle, le roi Arthur.

On sait qu'il a été élevé par le magicien Merlin, nul besoin d'apprendre cela à nos enfants, qui connaissent par cœur le scénario. Arthur aurait été le chef des Britanniques celtiques contre les Anglo-Saxons. Avec les fameux *chevaliers de la table ronde*, il est devenu le symbole de la chevalerie médiévale.

Ce que l'on sait moins, c'est que l'on peut voir une statue du roi Arthur à Innsbruck, en Autriche. Plus précisément dans la Hofkirche.

Le sculpteur Peter Vischer de Nuremberg réalisa en 1513 une statue svelte du légendaire roi, vêtu d'une riche jupe ornée d'un lion et d'animaux fabuleux.

Il y a 28 statues autour du cénotaphe de Maximilien 1^{er} dans la Hofkirche d'Innsbruck, tous ancêtres putatifs de Maximilien 1^{er}.

On y découvre le roi Arthur, mais aussi... Clovis, roi des Francs, et Théodore, roi des Ostrogoths (451-526), autour de l'empereur Frédéric III, de la Reine Jeanne d'Espagne, du Roi Ferdinand d'Espagne, du Duc Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, et de bien d'autres têtes couronnées.

Ce qui n'est pas banal, c'est que, notamment les trois personnages d'Arthur, de Clovis et de Théodore, sont représentés en armure, avec armes et casques, dans des tenues... de la guerre de Cent ans, plutôt que du Haut Moyen-Âge, période durant laquelle ils sont censés avoir vécu ! De plus, nous savons que ces statues ont été "supervisées" par Albrecht Dürer.

Ce dernier était-il un initié ?

Tous ces personnages n'étaient-ils pas réels ? Le roi Arthur également ?

Qui plus est, pourquoi ces tenues du 14^{ème} siècle ? C'est un peu comme si l'on avait représenté l'empereur Napoléon 1^{er} au tournant du 20^{ème} siècle, en veston écriqué et chapeau haut-de-forme !

On sait que Clovis (*conventionnellement*, 465-511) " a gagné ses insignes et sa place dans l'Histoire " en embrassant la religion chrétienne, après avoir épousé la fille du roi de Bourgogne, Clotilde.

Mais on peut aussi se demander s'il n'a pas été baptisé *après coup*... par les chronologistes de la Renaissance qui ont *forgé* notre passé à partir des documents - ou des récits - à leur disposition.

Alors que le roi Arthur ne l'a pas été... ce qui lui a valu de tomber dans les trappes de l'Histoire officielle, et de ne plus survivre que dans les légendes !

Mais **tous deux**, Clovis et Arthur, ont peut-être réellement vécu, à la fois officiers romains et chefs de tribu, vers la fin de l'Empire d'Occident.

C'était donc juste avant le grand cataclysme.

Et Clovis ne pouvait pas avoir été 'chrétien', *car le Christianisme n'existait pas encore !*

Chapitre 7

Le Christianisme est-il né en Avignon ?

Les Provençaux fêtent Noël durant tout le mois de décembre en confectionnant de nombreuses crèches décorées de santons. Celles-ci représentent la vie d'un village en miniature avec l'enfant Jésus, *qui serait né en Provence selon la tradition !*

Il existe même une chanson, interprétée par Robert Miras (1973) sur des paroles de Luc Dettome (Label EMI/Pathé Marconi). En voici le refrain :

*Jésus est né en Provence
Entre Avignon et les Saintes-Maries
Jésus est né en Provence
C'est un berger qui me l'a dit
Dans le Midi de la France
Sous la dentelle des tamaris
Jésus est né en Provence
Jésus est né dans le Midi.*

Selon une légende persistante, le Christ serait *un pur produit provençal*, et la tradition de faire la crèche dans les maisons et dans les églises est d'ailleurs si vivace que l'on peut penser que cette habitude vient *du fond des âges*. En tout cas des représentations de la nativité figurent en Arles sur des couvercles de sarcophages paléochrétiens, datés du 3^{ème} siècle de notre ère !

Bien sûr, c'est généralement Saint François d'Assise que l'on cite pour avoir été à l'origine de la crèche. Les Provençaux acceptent d'autant mieux cette version que la mère de St François était originaire de Tarascon et qu'elle a pu influencer son fils en prenant exemple sur les "Pastrages", ces piécettes jouées par les bergers lors de la messe de minuit. Dès le 12^{ème} siècle on trouve de nombreuses représentations sculptées de la nativité, mais aussi de l'âne, du bœuf, des rois mages... A cette époque, ce thème donnait également prétexte à des jeux théâtraux sur le parvis des églises, qui mettaient en scène les personnages de la crèche. De nos jours encore, de nombreuses "crèches pastorales" sont jouées en public, comme à Lucéram dans le haut-pays niçois.

La crèche traditionnelle représente un village provençal avec ses personnages typiques. Beaucoup de Provençaux vous confirmeront que Jésus est né effectivement en Provence...

Santon vient de "santoun" qui veut dire "petit saint". Ces personnages ont quelques centimètres de haut. Outre la Sainte Famille, Joseph, Marie et l'enfant Jésus, l'âne, le bœuf, l'ange, on y retrouve le petit peuple, les pastres (bergers) et les moutons, le "ravi" et le joueur de fifre. Les métiers anciens sont représentés : le rémouleur, le meunier, la poissonnière, la fileuse, la femme aux fagots, le pêcheur... sans oublier le vendangeur (symbolisme de la vigne !). S'y ajoutent les rois Mages, *venus d'Orient*.

Donc si l'on en croit certains conteurs, une bonne partie de la vie du Christ se serait passée dans la vallée du Rhône, autour du massif de la Sainte Barbe. C'est dans cette même Provence que d'autres récits font également intervenir l'épisode des Saintes Maries de la Mer, Marie-Jacobé et Marie-Salomé, leur servante Sarah, Lazare le ressuscité, Marthe son épouse, et parfois Marie-Madeleine.

D'autres auteurs, plus modernes ceux-là, ont évoqué une liaison durable entre cette dernière et le Jésus des Évangiles...

En tout cas, les trois Maries sont *sorties de la mer* comme les trois Nornes de la mythologie germanique. Appelées également Dises, celles-ci sont les maîtresses du destin des humains et des dieux, et excellent aussi en sorcellerie... Sous le nom de Valkyries, ce sont des guerrières : elles initient le héros guerrier majeur de ces mythes, Sigurd ou *Siegfried*, à la magie, mais elles n'en demeurent pas moins protectrices et enseignantes !

En Provence, les trois Maries, filles d'Anne " grand-mère de Jésus " et de ses 3 maris successifs, formaient un culte très prisé au Moyen-Âge tardif, malgré les foudres de Rome ! Et la tradition perdure aujourd'hui, notamment chez les Gitans.

Il s'agit sans doute des réminiscences d'un substrat 'païen' ancien. Comme le note Uwe Topper dans son livre *ZeitFäuschungen*, on reconnaît ici une « trinité de déesses païennes », similaires aux trois Grâces grecques, aux trois Parques, ou bien encore aux trois Bethen alémaniques, Ambeth, Wilberth et Borbeth. C'est la triade *Terre-Mère, Lune et Soleil*. La *triple déesse* était également représentée par les différentes *phases* de la Lune.

Chez les Suèves, ce même trio était composé de Nertha, Jordh et Gerdha. Les trois *Nornes* germaniques au pied de l'Arbre de Vie d'*Irminsul* sont Urd, Vervandi et Skuld. On trouve aussi les trois *matronae* celto-romaines, et puis les trois *Maries* chrétiennes...

En d'autres lieux, ce culte de la « Triade des Déesses » a survécu dans la conscience populaire sous la forme des « trois saintes pucelles », nommées Marguerite, Barbara et Catherine.

La triplicité est une sorte d'expression superlative de l'unité. On y exprime l'habitude d'une vision triphasée du monde, des êtres et des choses, qui existait bien avant la *Trinité* chrétienne : Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

D'origine très ancienne, cette notion *trinitaire* a été maintenue dans le panthéon occidental par l'importance de son culte, *et par la foi qu'elle suscitait chez les populations européennes*.

C'est un second indice pour une origine *circonstanciée* du christianisme en Gaule, après les traditions qui y relatent la naissance de Jésus.

Mais nous en découvrirons d'autres.

Toujours est-il que selon la légende, les trois Maries arrivèrent en bateau, au lieu-dit actuellement *Les Saintes Maries*. On y trouve d'ailleurs une église avec un reliquaire.

C'est ainsi que la France devint la " fille aînée de l'Église ". Mais également pour d'autres raisons...

Marie-Madeleine serait originaire de Magdala, en Palestine. *C'est elle qui avait embaumé les pieds du Christ*. Au Moyen-Âge, c'était la 2^{ème} Marie la plus importante, après Marie, la mère de Jésus. Son voyage en Gaule aurait été une mission d'évangélisation. Puis elle se retira dans le massif de la Sainte-Baume, près du St Pilon, où elle parlait quotidiennement avec l'ange.

Même si l'Histoire Sainte la fait mourir en martyr à Éphèse (Asie mineure), son crâne se trouverait dans l'église gothique de St Maximin, entre Marseille et Toulon.

En tout cas, ces croyances montrent bien l'importance de la Gaule méridionale dans l'élaboration du culte chrétien *dès les origines*...

La récupération chrétienne des lieux de culte et endroits sacrés *antiques* est une injustice d'autant plus douloureuse que beaucoup se croient bons chrétiens pour leur fréquentation assidue de ces

sanctuaires immémoriaux... Or, bien des détails y rappellent les cultures grecques, celtiques ou nordiques, *qui ont précédé les rituels chrétiens* dans ces lieux consacrés.

Une chose est certaine : le culte de la Déesse Mère, de Bélisama (ou Barbelos) chez les celtes, était centré sur les Mystères, sur ce cycle de la *Vie/Mort/Renaissance* qui est au cœur de toute interrogation métaphysique, depuis le commencement des temps !

Classiquement, la naissance du futur sauveur et Messie (pour respecter la prophétie) a eu lieu à Bethléem de Judée. L'évangéliste Luc précise que, faute de place dans l'hôtellerie, Marie et Joseph qui venaient là pour un recensement, ont trouvé à se loger dans une bergerie, et que Jésus a été déposé dans une *crèche* (une mangeoire d'animaux). On imagine tout de suite l'enfant entre l'âne et le bœuf... Or bizarrement, cette scène est narrée seulement dans un évangile apocryphe, celui du "pseudo-Mathieu".

Ce texte avait été considéré comme authentique jusqu'au Concile de Trente (1553). Juste le temps suffisant pour faire naître la dévotion des "crèches de Noël" en Provence et en Italie, avec âne et bœuf.

Mais ensuite cela devenait gênant, car âne et bœuf sont plutôt des symboles romains « païens » qui semblent sortir droit d'une fable de Phèdre ou d'Ésope ! Dans l'inconscient collectif de l'époque, le bœuf devait représenter le *bien*, tandis que l'âne incorporait le *mal*. Ainsi, dans une vision toute manichéenne, le *bien* et le *mal* prenaient place aux deux côtés de l'enfant.

Quant aux Mages, ces astrologues venus d'Orient, attirés par un phénomène astronomique non identifié, ils renforcent le symbole de la naissance d'un personnage illustre... Leur identification avec les différentes races : Melchior *blanc*, Gaspard *jaune*, Balthazar *noir*... n'a eu lieu qu'au 15^{ème} siècle. Quant à leur culte et la tradition de la *galette*, ils remontent apparemment à une tradition pré-chrétienne plus ancienne.

On sait que la fête de Noël (du gaulois *Novo*, nouveau, et *Hel*, soleil) correspondait au solstice d'hiver (le *nouveau soleil*) et plus précisément, dans l'histoire antique, aux Saturnales et au culte de Mithra, né le 25 décembre, ou plutôt *incarné dans un corps humain*, après avoir été porté dans le sein d'une vierge.

La transposition de cet événement en Provence paraît facile. En tout cas, certains personnages de la crèche méridionale évoquent des personnalités 'païennes'. Les couleurs bleu pastel de la Vierge rappellent la reine des cieux, Ishtar (*Isis*, ou *Barbelos*), qui était également déesse de la fertilité. Le berger et ses moutons qui représentent le *bon peuple* sont avantageusement complétés par une pléthore de figures locales : le ravi, le joueur de fifre, la poissonnière, le vendangeur...

Bref, le décor est planté. On a vraiment l'impression que l'épisode de la crèche provençale est récent. Et si celui-ci s'enracinait dans de vieilles traditions locales ?

On croit bien à d'autres choses bizarres, comme au « débarquement » des Saintes Maries, venues de Judée-Galilée ! Même si, à l'époque, il était possible de faire de longs voyages en bateau à travers la Méditerranée, on explique tout cela beaucoup plus simplement en admettant que les événements autour de la naissance (et la vie) de Jésus se sont autrefois déroulés en Provence - *ou du moins dans un contexte provençal*.

Je m'explique. Les récits des Évangiles peuvent être fictifs, ce sont des métaphores, des mises en scènes pour l'enseignement des foules, des représentations théâtrales. En ce sens, ils ont été replacés tout naturellement dans un cadre historique *connu* des narrateurs. En l'occurrence, la *Provincia*

romana.

Mais justement, me direz-vous, l'action biblique se passe en Palestine, et non pas dans le sud de la Gaule !

Oui, les textes transmis évoquent le Moyen-Orient, mais rien n'exclut qu'une *tradition antérieure* prenant sa source en Provence n'ait autrefois prévalu... Peut-être le 'proto'-évangile - en l'occurrence, un recueil de jeux scéniques - avait-il été écrit en latin pour des gens qui entendaient cette langue ?

Si l'hypothèse préconisée par l'auteur de cet ouvrage est juste, l'origine du *catholicisme romain* remonte au 14^{ème} siècle de notre ère, *anno domini*... et elle a beaucoup à voir avec la Provence !

Dès lors, comment ne pas penser à Avignon et au Palais des Papes ?

Selon l'historiographie traditionnelle, pas moins de 7 papes français se sont succédés dans ce qui était encore une petite ville, mais néanmoins déjà un endroit stratégique au bord du Rhône, à la croisée de plusieurs routes.

Officiellement, c'est sous le prétexte que les papes étaient *dérangés par l'agitation de Rome*, qu'ils sont venus s'établir entre 1309 et 1376 dans la cité provençale.

Cela paraît assez étrange, car le pape est également *l'évêque de Rome*, et à ce titre aucun motif ne semble devoir justifier un « exil voulu ». D'autant que les papes n'étaient pas venus pour « camper » en Avignon, car ils vont faire édifier au fur et à mesure un magnifique palais, et y asseoir leur pouvoir temporel.

Le Comtat Venaissin ne fut d'ailleurs rattaché à la France qu'en 1791.

Relatée de façon succincte (36), voici l'histoire *officielle* de la papauté avignonnaise.

Des luttes d'influence avaient opposé le Pape à l'Empereur Romain Germanique. Chacun y jouait de sa *légitimité*, car le Pape était l'héritier de St Pierre, et par là-même le représentant de Dieu sur Terre (37), tandis que l'Empereur était le descendant de Charlemagne. La même histoire allait recommencer entre Philippe le Bel (1285-1314) et le pape Boniface VIII (1294-1303).

Nous nous trouvons à la charnière entre le 13^{ème} et le 14^{ème} siècle.

En 1303, Boniface réaffirme dans une bulle (décret papal) *la supériorité du Pape sur tous les souverains de la Terre*. Ce qui n'a pas plu à Philippe le Bel qui, rappelons-le, était aussi le petit-fils de Saint Louis.

En plus, à cette époque, tout le monde avait besoin d'argent - donc de lever des impôts ou des dîmes, pour financer tel ou tel projet.

Philippe IV, dit *le Bel*, n'hésita pas à faire séquestrer le pape... qui en mourut. Et un épisode assez fantastique allait s'ensuivre. En 1305, Clément V est élu pape, alors que sous le nom de Bertrand de Got, il était archevêque de Bordeaux, et pas même cardinal. On pense qu'il désire se rendre à Rome, mais sur le chemin de l'Italie... il passe d'abord par Poitiers où il négocie avec Philippe le Bel sur l'épineuse affaire des Templiers. Enfin, il arrive à Avignon... en 1309.

Clément V s'installe alors dans les murs de la cité provençale, et son successeur Jean XXII va prendre la décision d'installer *définitivement* la papauté à Avignon. En 1348, la fameuse Reine Jeanne de Provence vendra d'ailleurs au pape Clément VI tout le Comté Venaissin pour 80.000 florins d'or.

Benoît XII va faire édifier le Palais des Papes sur l'ancien palais épiscopal. A l'époque de Clément VI, Avignon comptera 45.000 habitants. En 1352, Innocent VI succède à Clément VI. Pendant son pontificat qui durera jusqu'en 1362, la Guerre de Cent ans fait rage, et des bandes de *rou tiers* menacent régulièrement la ville. Innocent VI fait construire de nouveaux remparts,

englobant les quartiers neufs de la ville. Urbain V manque son "retour" à Rome, tandis que Grégoire XI (1362-1378) va réussir... en 1376. Mais il y meurt en 1378.

Sous la pression de la foule *romaine*, on élit un pape italien, Urbain VI, le premier pape non-français depuis 1305. Mais un concurrent est vite élu : Clément VII, originaire de Genève, soutenu par la France, la Sicile et l'Écosse.

Ce qui fait qu'en fin de compte, il y a 2 papes...

Clément doit se résoudre à fuir l'Italie, et se rend en Avignon. A sa mort en 1394, les cardinaux présents dans la cité provençale vont lui élire un successeur : Benoît XIII.

Mais celui-ci est déposé en 1409 par le Concile de Pise. Ce n'est finalement que par l'élection à l'unanimité du pape Martin V en 1417, que prendra véritablement fin le Grand Schisme d'Occident (1378-1409).

Voilà donc pour l'histoire officielle.

On retiendra un contexte géopolitique difficile, faisant suite à l'échec des Croisades et au schisme des Églises grecques orthodoxes.

La personnalité de Philippe le Bel est également un événement-clé de cette époque. Ses intérêts ne sont pas ceux du pouvoir religieux. Sa politique se traduit par l'abaissement du pouvoir papal. Philippe le Bel a besoin d'argent, c'est pourquoi il dépouille les juifs, les banquiers lombards... il lève même un impôt sur le clergé ! Il s'attaque aux biens de l'Ordre du Temple. Que peut faire Philippe le Bel de tout cet argent, *reconstruire*... ?

Si tel était le cas, *que fallait-il rebâtir* ?

Tout un royaume... **détruit par une grande catastrophe !**

Voici les indices qui vont nous mettre sur la voie :

- Philippe le Bel est un monarque atypique pour son siècle. Il s'en prend ouvertement au pouvoir religieux, c'est lui qui va imposer Clément V comme pape. D'un autre côté, il se pose en précurseur de la *laïcité*, autrement dit de la séparation de l'Église et de l'État. Néanmoins, il appelle de ses vœux une nouvelle Croisade, après avoir dissous l'Ordre du Temple, et avoir voulu en faire un ordre unique avec les Hospitaliers.
- Son grand-père, *Saint-Louis*, mort en héros devant Tunis en 1270, apparaît comme une figure de légende, un peu comme *Charlemagne*, inventé pour les besoins de légitimer *a posteriori* une lignée.
- Le règne de Philippe IV le Bel semble légèrement « décalé » dans le temps, s'articulant plutôt autour de l'an 1348. Il serait ainsi le monarque *contemporain* de la Grande Catastrophe !

La transposition de la scène papale vers Avignon fait de Bertrand de Got, *alias* Clément V, le premier pape « des temps modernes », traduisez : *post-cataclysmiques* !

Qui furent « ceux d'avant » ?

Des figures légendaires (*Pierre*...), d'authentiques pontifes romains (du culte de Jupiter), des personnages créés de toutes pièces pour combler les espaces temporels vides, que pouvons-nous dire de plus ?

Pour ce qui est du décompte des papes, tel qu'on peut le consulter dans les encyclopédies, ou plus modestement dans le *Quid*, il existe une « liste des papes ». On la trouve dans le **Livre des Papes**, découvert fort à propos (*sic*) au... 16^{ème} siècle. Un livre très utile, parce qu'il donnait tous les noms de papes jusqu'au 10^{ème} siècle (38).

Tout comme il existe la « *Kaiserchronik* » ou « *Chronique Impériale* », datée du milieu du 12^{ème} siècle, dans laquelle on découvre fort judicieusement la chronologie des souverains de l'Empire romain, ainsi que leur continuation dans l'Empire Romain-Germanique...

Tout comme il y a les listes de Manéthon très utiles pour resituer les pharaons d'Égypte. Elles servent encore de base à l'Égyptologie. Une remise en question de ces listes signifierait celle des successions, des durées de règne, bref de toute l'histoire des Dynasties pharaoniennes !

Pour ce qui est des papes, on s'est aperçu lors de l'élection du dernier pontife, Benoît XVI, le nombre de fois où les journalistes et commentateurs ont martelé que le cardinal Josef Ratzinger était devenu le 265^{ème} pape de l'Église catholique romaine...

Néanmoins, on peut difficilement soupçonner une quelconque connivence entre les journalistes - à la recherche de mots-clés et de formules percutantes - et le Vatican !

On retiendra quand même un véritable 'bourrage de crânes' médiatique, car les journalistes entérinent ou cautionnent de cette façon, plusieurs siècles après Avignon, *la fable* d'une succession de 265 papes dans l'histoire du christianisme occidental ! On constatera encore une fois que *l'Église sait très bien profiter des médias...*

Il y a 700 ans, l'empire romain ?

Si le Christianisme ne prend en réalité naissance que dans la deuxième moitié du 14^{ème} siècle, *voici moins de sept siècles à peine*, qu'y avait-il donc eu « auparavant » ?

La réponse est aisée, et se trouve dans tous les livres d'Histoire !

Auparavant, c'était l'**Empire romain**.

Mais la catastrophe planétaire qui a sévi voici 7 siècles a tout enseveli sous l'eau et la boue. Pensons aussi aux circonstances qui suivirent le cataclysme... Lorsque après quelques dizaines d'années, les survivants - et les enfants des survivants - ont commencé à déblayer des mètres et des mètres de sédiments, les vestiges de *l'âge d'or* des Antiques sont apparus à leurs yeux, *mais ils ne savaient plus vraiment de quoi il s'agissait*.

Leur quête intellectuelle et mystique était profondément imprégnée par **le retour probable** du *désastre* qui venait de se produire, d'où l'attrait pour une religion monothéiste *dont le Sauveur devait bientôt revenir*.

Ce que les classes dirigeantes ont tout de suite compris.

Ainsi naquit le christianisme voici moins de sept siècles, dans la vallée du Rhône. En Avignon, et à Lyon (ville du Primat des Gaules).

Issu d'un courant gnostique, le Christianisme fut conçu et modelé, dès la prise de pouvoir *temporel et spirituel* des Papes d'Avignon. A une époque qui correspond à la deuxième moitié du 14^{ème} siècle.

Notre passé de civilisation ouest-européenne a été *revêtu de l'habit chrétien...*

La propagande papale inventa vite la « décadence » romaine : luxure et amoralité, ce qui permit de vilipender aux yeux du peuple les (prétendus) persécuteurs des tout premiers coreligionnaires, et d'instaurer ainsi le culte des martyrs.

En fait, Rome - et son Empire - avaient été détruits dans les grandes catastrophes naturelles de 1347-1349 !

Même alors que le christianisme n'existait pas encore, les églises romanes ou gothiques, les lieux de culte et de pèlerinage, étaient en fonction. Ce sont les legs d'une religion *antérieure*.

Mais si c'est vrai, comment expliquer certains faits d'armes historiques des chrétiens, comme les Croisades, que l'on date habituellement des 12^{ème} et 13^{ème} siècles ?

Dans l'état actuel du débat, les explications sont multiples. Certaines croisades peuvent être purement imaginaires, d'autres ont pu avoir lieu *plus récemment* (en tout cas, postérieurement au 15^{ème} siècle) dans le but de protéger les pèlerins se rendant en Terre Sainte. Mais certaines d'entre elles, comme la trop célèbre *Croisade contre les Albigeois*, étaient à « usage interne » du Catholicisme romain, car les papes étaient bien décidés à éradiquer toute velléité d'infidélité (« hérésies ») à l'encontre d'Avignon, puis de Rome. Des populations non-chrétiennes (« païennes ») ont sans doute subsisté un certain temps en Occident, dans les campagnes et les massifs montagneux, tandis qu'en Orient, des royaumes francs nouvellement christianisés ont pu maintenir également. Certains épisodes des Croisades peuvent aussi avoir été confondus avec les actes guerriers menés par Grecs et Byzantins contre les Perses pré-islamiques, longtemps restés les maîtres de Jérusalem.

En tout cas, la répression du clergé romain fut féroce. Ainsi, lors de la Croisade contre les Albigeois, quand les croisés pénètrent dans la ville de Béziers, se posa le dilemme : comment distinguer les catholiques des cathares ? Le mot d'ordre aurait alors été : "*Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens*".

Ces mots historiques, attribués au légat pontifical Arnaud Amaury, ont été rapportés par Césaire, un moine cistercien de l'abbaye de Heisterbach en Rhénanie, dans son "*Dialogue des Miracles*", écrit entre 1219 et 1223, au milieu d'un long chapitre consacré tout entier à la répression du catharisme en Languedoc.

C'est aussi le titre d'un livre écrit par Jacques Berlioz, en 1994 (éd. Loubatières) "*Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens*".

De son côté, Régine Pernoud dans "*Pour en finir avec le Moyen Age*" (éd. du Seuil, 1977) pense que ces paroles ne sont pas véritablement authentiques : « En fait, on ne trouve cette phrase dans aucune des sources historiques de l'époque, mais seulement dans le *Livre des Miracles, Dialogus Miraculorum*, dont le titre dit suffisamment ce qu'il veut dire ».

Ces auteurs médiévaux étaient pourvus d'une imagination ardente, et fort peu soucieux d'une quelconque authenticité historique.

En revanche, les croisades et massacres contre les hérétiques ont bien eu lieu, tout comme les exactions de l'Inquisition, mise en place par l'autorité papale pour veiller à la bonne orthodoxie des fidèles, et le cas échéant, les condamner, comme Giordano Bruno, au bûcher...

Nous ne terminerons pas ce sous-chapitre sans évoquer l'Ordre des Chevaliers du Temple de Jérusalem, indissociable dans nos esprits des Croisades et du contexte moyenâgeux : casques de fer, tuniques blanches et *croix pattées rouges* sur la poitrine...

Selon la tradition rapportée, l'Ordre du Temple a été fondé en 1119 en Terre Sainte, à l'initiative du chevalier champenois Hugues de Payns, qui voulait *protéger les pèlerins en route pour Jérusalem*.

L'Ordre tire son nom du Temple de Salomon. Au fil des ans, ses *commanderies*, destinées au recrutement des nouveaux chevaliers et à l'hébergement des invalides, vont peu à peu couvrir toute l'Europe. D'où un pouvoir temporel croissant de l'Ordre et de son grand maître. Au début du

13^{ème} siècle, le Temple dispose d'une force militaire impressionnante de 15.000 hommes.

Philippe le Bel était envieux de cette puissance et de cette richesse. Il fit arrêter tous les Templiers, puis les remit aux inquisiteurs dominicains, qui en condamnèrent une cinquantaine au bûcher, dont le grand maître Jacques de Molay. Les moines-soldats de l'ordre du Temple étaient accusés pêle-mêle d'impiété, de *connivences avec les forces du Mal*, de pratiquer la sodomie, d'user de 'baisers impudiques' et de cracher sur la croix du Christ. Mais ce faisant, peut-être pensaient-ils *qu'il ne s'agissait pas de la « vraie » croix*, celle au nom de laquelle ils avaient *autrefois* combattu... ?

En effet, si la trame historique proposée par l'auteur de ce livre est bonne, il devient tout à fait plausible d'admettre que les Templiers étaient un ordre monastique (et guerrier) *pré-chrétien*... Et ce n'était pas pour la croix *chrétienne* qu'ils avaient combattu, *mais pour un symbole plus ancien* dont l'origine sacrée se perd dans la nuit des temps !

Quand l'archéologie se remet en question...

Les exemples qui vont suivre montrent quelle circonspection devrait être d'usage quand on parle des résultats de campagnes de fouilles en Archéologie.

Dans *Le Figaro* du 4 juin 2005, le professeur Israël Finkelstein, auteur avec Asher Silberman de l'ouvrage *La Bible dévoilée*, s'en est vivement pris à l'archéologie récupérée dans un but idéologique ou politique. Dans cet interview, il déclare : « *Cela n'a pas été toujours l'intention des archéologues, mais l'archéologie a toujours été manipulée par les nations et les hommes politiques, pour donner une légitimité à leurs projets et créer un passé, une identité. Dans les années 50, les archéologues participaient volontairement aux projets gouvernementaux en Israël. Aujourd'hui, ils se sont libérés de la tutelle des pouvoirs publics. Nous présentons les preuves et les gens les utilisent. Mais dire que les faits ont été manipulés ne signifie évidemment pas qu'il n'existe pas de passé juif en Israël. L'archéologie apporte des preuves en temps réel, ce qui n'est pas le cas pour la Bible, écrite plusieurs siècles après les événements. Par exemple la conquête de la terre de Canaan par Josué au XIII^e siècle av. J.-C. et le mythe des murailles de Jéricho s'effondrant au son des trompettes ne résistent pas à la preuve par l'archéologie. La description faite dans la Bible hébraïque sert le dessin politique du peuple de Judée au VII^e siècle, époque à laquelle elle a été écrite. Il est important de libérer l'archéologie d'une lecture simpliste des textes.* »

Dont acte. Ainsi, dans le numéro de janvier 2005 du magazine « *Sciences et Avenir* », les titres portent sur une révélation. L'archéologue israélien Yitzhak Magen y expose le résultat de dix ans de fouilles : Qumran n'aurait pas été le grand foyer religieux des esséniens. On n'y aurait pas rédigé les fameux " *manuscrits de la mer Morte* "... (trouvés dans les grottes alentour). En fait, Qumran aurait été un atelier de poteries !

Jusqu'à présent, l'histoire conventionnelle retenait que la communauté des esséniens avait rédigé *des milliers de textes sur cuir ou papyrus*.

Mais on n'avait plus redonné un seul coup de pelle ou de pioche depuis l'époque où fouillaient le père Roland de Vaux et Lancaster Harding, les inventeurs du site dans les années 1950.

« *Nous avons délibérément occulté ce pourquoi tout le monde connaît ce lieu* », affirme Yitzhak Magen. **Bonne technique qui devrait être utilisée plus souvent en archéologie : entreprendre une campagne de fouilles sans a priori, comme s'il s'agissait d'un site vierge venant juste d'être découvert !**

L'absence d'esséniens à Qumran aurait pour conséquence que les manuscrits ne sont pas l'œuvre de la secte. Les esséniens n'entrent pas plus en ligne de compte que les autres courants du Judaïsme de l'époque (sadducéens, pharisiens). Mais surtout : *puisque'ils n'ont pas été entreposés ou rédigés à Qumran, les manuscrits de la mer morte viennent forcément d'ailleurs !*

On peut imaginer que, dans la panique qui a suivi la destruction des villages de la région de Benjamin (au nord de Jérusalem) et de Judée, les parchemins ont été déposés à la hâte dans les grottes de Qumran.

La question qui se pose est alors celle de l'*identité* des envahisseurs. Étaient-ce vraiment les Romains ? S'agit-il bien de l'épisode rétrodaté en 68 après Jésus-Christ, quand une armée dirigée par le général (et futur empereur) Vespasien passe pour avoir dévalisé la communauté ? Les documents furent-ils cachés dans les grottes avoisinantes ?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les *manuscrits de la mer Morte* provenaient des synagogues de la région. C'est le seul fait certain !

Leur présence à proximité de Qumran (atelier de poteries ?) serait tout à fait fortuite. Selon l'archéologue israélien Yitzhak Magen, rien n'indique qu'une communauté d'esséniens n'y ait jamais élu domicile.

On le voit, il est toujours utile d'aborder un problème avec des yeux neufs - et cela vaut surtout pour un chantier de fouilles archéologiques.

Cela ne remet pas globalement en cause l'existence des esséniens, décrits par Pline l'Ancien, qui les localise dans le désert d'Engaddi, près de la mer Morte.

Mais les esséniens habitaient aussi les villages. En fait, ils évitaient les villes à cause de l'*immoralité des citoyens*. Ils vivaient en communauté, comme des moines. Poussés par une sorte de caractère religieux sacrificiel, ils *se purifiaient dans l'eau froide*.

L'historien juif Flavius Josèphe raconte qu'avant le lever du Soleil, ils ne se livraient à aucune conversation profane, mais qu'ils adressaient à l'astre du jour d'antiques prières *pour qu'il se lève*. Les esséniens avaient une confiance pleine et entière dans la Providence divine.

Pureté extérieure (ablutions rituelles), communauté de biens, repas pris en commun par crainte de contracter une souillure, soumission à la Providence divine : ce sont les caractères d'une religion *post-cataclysmique*.

Sans doute les esséniens sont-ils - dans la trame historique proposée ici - à replacer *après* la toute dernière catastrophe [1348], de la même manière d'ailleurs que les historiens qui parlent d'eux : Philon, Josèphe et Pline...

Cela correspond au 15^{ème} siècle, ce qui voudrait donc dire que ces événements remontent à moins de *six* siècles !

Les aléas d'une datation, ou l'énigme araméenne

Qui a donc écrit l'inscription araméenne trouvée à Yanouh dans la montagne du Nahr Ibrahim, en amont de Byblos, au Liban, et quelle époque remonte-t-elle ?

Gravée dans la pierre, on a retrouvé la dédicace d'un temple avec la date 203, mais l'ère n'est pas précisée...

Les archéologues Françoise Briquel-Chatonnet et Pierre Bordreuil (CNRS - Collège de France) ont donc passé en revue les différents calendriers utilisés dans la région... *De tous, ils privilégient celui des Séleucides*, inauguré en 312 avant Jésus-Christ, ce qui donnerait une date pour l'inscription de

110-109 avant Jésus-Christ.

En conséquence, l'inscription pose un nouveau jalon historique... pour la venue des *Ituréens*... dans la région [ce sont des « brigands » arabes]. Ils auraient été là dès le 1^{er} siècle avant J.-C. [Selon *Le Monde de la Bible*, 162, nov.-déc. 2004].

Oui, mais que penser si cette date ne correspond pas au calendrier des Séleucides, mais à un autre système de référence ?

Par cet exemple, on peut montrer que certaines grandes dates historiques ont été trouvées par des moyens plus qu'aléatoires, même si je ne mets pas en doute la compétence des archéologues du Collège de France.

Nous avons déjà évoqué le problème des dates en Histoire, et nous aurons encore l'occasion d'en reparler !

Pour revenir au Moyen-Âge, d'après *Sciences & Avenir* n° 692 du mois d'octobre 2004 et une étude menée par Richard Steckel, de l'Université de l'Ohio (USA), les hommes des 11^{ème} et 12^{ème} siècles n'étaient pas des brutes courtaudes, comme celles du film *Les Visiteurs*. Bien au contraire ! Selon l'universitaire qui a étudié des milliers de squelettes d'Europe du Nord, de toutes les époques, depuis le 9^{ème} siècle jusqu'au 14^{ème} siècle, la taille moyenne au Moyen Age, toutes classes sociales confondues, était à peu près la même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire 173,4 cm pour les hommes !

Le déclin semble avoir commencé plus tard, vers la fin du 12^{ème} siècle, la taille moyenne *diminuant régulièrement* pour ne se stabiliser qu'à partir du 17^{ème} siècle, à 6,5 cm de moins qu'aujourd'hui.

D'après Richard Steckel, cette découverte s'explique par le climat, relativement clément de l'époque. " Entre 900 et 1300, la température moyenne était *plus élevée* de 2 à 3 degrés que durant les siècles suivants ", précise-t-il.

Donc, des conditions avantageuses, de meilleurs rendements agricoles et une alimentation plus abondante.

Lorsque le climat a changé, **au 14^{ème} siècle**, on voit le début du " petit âge glaciaire ", une période d'hivers rigoureux et d'été pourris, s'étendant entre le 15^{ème} et le 17^{ème} siècle, les rendements ont baissé, et la malnutrition s'est généralisée. D'où une diminution constante de la taille moyenne, sans doute aggravée par l'exode rural, la surpopulation urbaine et surtout, les grandes pestes !

Cela confirme tout à fait notre scénario « catastrophique ». Jusqu'au début du 14^{ème} siècle (dans la chronologie habituelle), les populations étaient bien nourries. *On était toujours à l'époque gallo-romaine*. Après le cataclysme cosmique, les grandes inondations, les épidémies de peste, *et la détérioration du climat*, les hommes sont devenus plutôt petits, signe évident de malnutrition. Cet état de fait a perduré jusqu'au 19^{ème} siècle.

Il serait bien sûr intéressant de disposer du même type d'étude pour le *quattrocento* italien, les siècles qui l'on précédé, et ceux qui l'ont suivi.

Retenons en tout cas que vers l'an 1100 et 1200, **correspondant dans notre modèle aux années calendaires 300-450**, juste avant la fin de l'Empire romain d'Occident, la taille moyenne des Européens du nord atteignait 173,4 cm.

Autrement dit, *en données corrigées*, voici environ 7 siècles, les gens étaient aussi grands que nous ; puis leur taille a diminué drastiquement, suite à de mauvaises conditions d'existence, avant de remonter lentement. Actuellement, non seulement nous avons rattrapé le retard, mais en plus nous ne cessons de grandir !

Voici donc que l'archéologie et l'anthropologie viennent confirmer une *chronologie différente* de celle habituellement admise.

Encore un petit effort, et le Moyen-Âge nous apparaîtra singulièrement rétréci !

La cité gauloise perdue

Un autre exemple vient de l'archéologie *parallèle*, ce vocable n'ayant bien sûr aucune connotation péjorative, mais signifiant simplement que la découverte s'est faite en dehors du *chemin balisé* de l'archéologie officielle. Car si c'était confirmé, il pourrait s'agir de la découverte majeure en Europe de ce siècle à peine commencé...

Car il s'agirait ni plus ni moins de *Gorgobina*, une cité gauloise « perdue ». Les débris de poterie celte récupérés au fond d'un puits par Jean Vottero (39), sur la commune de Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), près de Magny-Cours, ont été datées par thermoluminescence de 1080 *anno domini* (plus ou moins 120 ans) !

Cela voudrait dire que voici moins de dix siècles, un gros village d'*irréductibles Gaulois* résistait non pas à Jules-César... mais (selon Jean Vottero) aux chefs de guerre chrétiens !

Dans la trame historique que je propose, je ne serais pas certain d'affirmer que la puissance armée était constituée de guerriers chrétiens ; en revanche la présence de Gaulois dans la Nièvre jusqu'à une période aussi proche de la nôtre a de quoi séduire...

Il faut espérer qu'une fois l'émotion retombée, l'archéologie institutionnelle (car depuis la loi Carcopino, promulguée en 1941, il est interdit de fouiller sans autorisation) sera à même d'entreprendre l'étude de ce qui pourrait devenir un « Pompéi » français !

En ce sens que, sous l'humus et les sédiments accumulés, les vestiges d'un authentique village gaulois se dissimulent.

Au 12^{ème}, voire au 13^{ème} ou au 14^{ème} siècle, des Gaulois auraient-ils encore vécu au centre de la France ?

Cela serait parfaitement normal... répondrais-je !

Car voici 7 siècles, *on était encore sous l'Empire Romain*, la chrétienté n'existait pas sous sa forme actuelle, ni la France, **ni tous nos points de repère habituels...**

Quant au Moyen-Âge, il n'avait même pas encore commencé !

C'est sans doute une thèse hardie, mais c'est bien celle que je défends depuis les premières lignes de cet ouvrage.

Voyons un peu ce que donnerait la vision d'un Moyen-Âge raccourci.

Au lieu des mille ans habituellement dévolus, en gros entre la fin du 5^{ème} siècle et le milieu du 15^{ème}, le Moyen-Âge est « rétréci » à sa portion congrue : *un siècle*, entre le milieu du 14^{ème} et celui du 15^{ème} !

Autrement dit, cela correspond à la période entre la Peste Noire et ses cataclysmes connexes, d'un côté, et la (re)découverte de l'imprimerie par Gutenberg, de l'autre.

Peut-on caser 10 siècles d'Histoire dans un seul ?

La réponse est, bien évidemment, non !

Même si nous « prélevons » les 3 siècles carolingiens, considérés comme non-advenus par Illig et Niemitz, il reste encore 6 siècles...

Même si nous considérons que l'histoire de l'An Mil a été une farce montée par les deux compères Othon III et Sylvestre II.

Même si les Croisades ont été *anti-* ou *postdatées*, même si beaucoup de rois de France *en amont* de Philippe IV le Bel *appartiennent à la légende*, et si ce dernier a bien vécu *au grand tournant* « cataclysmique » de l'Histoire...

Comment détailler les événements de cet « unique siècle » du Moyen-Âge ?

Notons tout d'abord que le terme de « Moyen-Âge » reprend ici pleinement son sens, en tant que *période transitoire* (et qui dit *transitoire*, dit... *courte*) entre l'Antiquité gréco-romaine et la Renaissance.

A l'époque médiévale, Dieu est partout. Il est le fondement de la société, de la politique et des idées : " *S'il est une notion qui rassemble en elle toute la conception du monde des hommes au Moyen Age, c'est bien celle de Dieu* ", écrit Jean-Claude Schmitt dans le " *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* ", qu'il a dirigé avec Jacques Le Goff.

Cette omniprésence du divin revêt un caractère ambigu, *comme issu d'un traumatisme récent*. On peut effectivement penser à une catastrophe *brutale*, un fléau inattendu qui défit l'imagination, des calamités à n'en plus finir. Et surtout, l'effet de surprise fut total... C'est pourquoi ces faits tragiques ont été vite inscrits dans une *perspective eschatologique* : de tels signes et prémisses d'une "fin du Monde annoncée" ne pouvaient qu'avoir été envoyés par un Dieu courroucé !

Des explications rationnelles en rapport avec de funestes et exceptionnelles conjonctures climatiques, suivies de famines et d'épidémies, auraient pu être évoquées par les intellectuels s'ils avaient su se démarquer de la religion, or cela n'a apparemment pas été le cas.

Car selon le mot d'ordre donné par Thomas d'Aquin, l'activité scientifique devait se faire *dans le respect de la religion*, conciliant *foi et raison*. Par la force des choses, les "scientifiques" seront le plus souvent des hommes d'Église, qui accompagneront naturellement cette vague religieuse sans contredire les textes sacrés... qui étaient en pleine élaboration.

Dans les décennies qui suivent la grande catastrophe de 1348, les survivants surveillent le ciel avec inquiétude. Ils sont en effet persuadés *que la fin des temps est proche*. Tout ce qui est inhabituel est noté. C'est dans cet état d'esprit qu'un certain Jean de Patmos rédigera l'*Apocalypse* - ou *Révélation*, en 1486, si l'on retient la date avancée par le chercheur russe Anatoly Fomenko (cf. glossaire).

Un peu à l'écart du peuple meurtri dans sa chair, voué aux tâches de reconstruction, qui vit une foi intellectuelle intense, se développe une classe moyenne de gens plutôt aisés. Très vite on y rencontre un véritable engouement à l'égard du savoir *païen* des Grecs et des Latins, chose qui s'explique difficilement dans l'habituelle *trame* historique de 10 siècles, mais qui devient assez évidente si l'on considère que la Renaissance a quasiment fait suite à l'Antiquité !

C'est le même goût très vif qui fait que beaucoup de Français s'intéressent beaucoup à l'épopée napoléonienne, qui allie à la fois une certaine proximité temporelle à un exotisme glorieux et vieillot. On s'intéresse aux faits d'armes, aux stratégies, à la géopolitique, aux mœurs et aux avancées sociales de cette époque *dont nous sommes les héritiers directs* (code Napoléon, légion d'honneur, etc.).

A la fin du 14^{ème} et au début du 15^{ème} siècle, ceux qu'on peut appeler les 'intellectuels' avaient eu ce même type de réaction - et d'admiration envers les Anciens *qu'ils savaient peu éloignés dans le*

temps !

La toute-puissance de l'Église modérait, certes, certaines ardeurs. Mais il fallait bien « relancer » les sciences et techniques... Cela consistait, en fait, à « redécouvrir » le savoir des Antiques à travers les sources byzantines et arabes, par exemple, *car l'Europe occidentale avait le plus souffert du désastre*, et la plupart des archives locales avaient disparu.

Guerre(s) et religion(s)

L'essor des arts et techniques au *quattrocento* est le signe d'un renouveau intellectuel en Occident, *via* les apports de la science arabe, héritière elle-même des Grecs, dont elle avait su garder et traduire les écrits. Alors que dans les terres situées plus à l'ouest, les archives antiques avaient été largement détruites par les inondations et les éléments déchaînés, rarement conservées en des sites relativement préservés, châteaux ou monastères.

En Occident se produisit aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles un grand développement *économique et démographique*, ce fut à proprement parler la « Renaissance ».

Une partie du savoir perdu fut récupérée ou "puisée" chez les Antiques, *via* les Arabes ou les Espagnols, ou *via* les manuscrits byzantins.

Mais une fois la prospérité à nouveau acquise, la *création* et l'innovation repirent. C'est ce qu'on appelle la « marche naturelle du progrès ». Nous sommes toujours sur cette *lancée*...

Il fut relativement facile de faire rentrer l'Antiquité dans le moule du Christianisme, car les universités enseignaient Aristote, Ptolémée, Galien, et l'œuvre des savants arabes Avicenne et Averroès.

En ce sens, la Renaissance était bien dans la continuité *logique* de l'Antiquité. Et tant que les théories scientifiques, contenues dans l'enseignement des grands maîtres et théologiens, Thomas d'Aquin, Albert le Grand et Roger Bacon, ne contredisaient pas les Écritures Saintes, le Christianisme ne faisait pas obstacle au développement de la science.

Mais bien sûr les avancées scientifiques *restaient encore liées à la foi*. Parfois même, c'était la religion qui poussait les recherches, comme dans la détermination de la date de Pâques, ou encore dans l'organisation du temps *religieux* pour les prières des moines. C'est ainsi qu'apparurent les premières horloges mécaniques. Elles étaient également rendues nécessaires par la pratique religieuse en terre d'Islam, tout comme l'utilisation de boussoles, utilisées par les fidèles pour se tourner d'abord vers Jérusalem, puis vers la Mecque.

En gros, les trois religions monothéistes tombaient d'accord avec les conceptions de Ptolémée, qui avait remis la Terre au centre de l'Univers (à la différence d'Hipparque et d'Aristarque), ou d'Aristote qui avait décrit la Nature de façon *fixiste*.

Les tensions entre science et religion apparurent avec l'invention de la lunette, et les observations de Galilée sur les « autres mondes ». Bien évidemment, la position *héliocentrique* de Kepler et de Copernic paraissaient inconciliable avec le *credo* de la Bible, et le dogme de l'*Homme au centre de la création*.

Le Christianisme entama ainsi un affrontement durable avec la science, qui se poursuit toujours. Le 19^{ème} siècle, avec les lois de la thermodynamique (1847) et la théorie de l'évolution de Darwin (1859), permit d'envisager une explication purement *matérialiste* de l'Univers. Le zoologue

allemand Ernst Haeckel, l'inventeur du mot " écologie ", créera ainsi une *Religion de la Science*, car dans la mesure où l'on avait résolu les mystères de l'univers, on devenait capable d'en déduire une morale de la Science, et de définir scientifiquement les règles de la conduite humaine à partir de l'organisation de l'univers. *L'Église de la Science* a fonctionné en Allemagne jusqu'au début du 20^{ème} siècle. En France, Auguste Conte avait tenté de créer une *Religion de l'Humanité*. Actuellement, un philosophe comme Michel Onfray montre l'urgence de fédérer un *athéisme* pour s'opposer aux montées en puissance des trois monothéismes, unis et animés, *dans leurs formes radicales*, par la même haine de la raison et de l'intelligence (40). Car dans le contexte actuel de "méfiance" envers la science et le progrès, beaucoup de personnes sont tentées par une explication occulte, métaphysique, et éventuellement religieuse, des choses...

Nous parlons des grandes religions. Le lecteur attentif n'aura sans doute pas manqué de remarquer que *durant le Haut Moyen-Âge*, aux 7^{ème} et 8^{ème} siècles (dans la chronologie traditionnelle), les armées musulmanes ont occupé de vastes territoires, de l'Espagne jusqu'à la Perse. Vers 1150, les textes antiques (originellement grecs) ont été traduits, à Tolède, de l'arabe vers le latin. Averroès, savant et philosophe andalou du 12^{ème} siècle, disait " *Toute personne qui étudie l'anatomie augmente sa foi dans l'omnipotence et l'unicité de Dieu tout-puissant* ". Il est - avec Avicenne - l'auteur d'une philosophie du *libre arbitre* qui concilie la Révélation avec la pensée d'Aristote. Une sorte de "scolastique" en somme, mais contrairement à son pendant européen, une scolastique "éclairée" qui a certainement joué un rôle moteur dans l'essor et le développement scientifique des peuples médiévaux, tant en Occident qu'en Orient.

Jeanne d'Arc a-t-elle été celle qu'on croit ?

Si nous continuons notre critique de *l'historicité* du Moyen-Âge, dans les limites temporelles qui lui sont traditionnellement attribuées, nous tombons inévitablement sur un épisode cher au cœur de tous les Français, par l'action et la personnalité de son héroïne. Je veux bien entendu parler de la Guerre de Cent Ans et de Jeanne d'Arc.

Rappelons un peu les faits.

Tout commence par une affaire de famille, le roi d'Angleterre Édouard III prétendant de ses droits à la couronne de France *en tant que descendant direct de Philippe IV le Bel...* Mais dans cette « guerre », tout était décidément *affaire de famille*.

Donc, les hostilités furent engagées, puis entrecoupées d'intermèdes de paix entre la France et l'Angleterre, tout au long d'une période comprise entre 1337 et 1451, soit *une bonne centaine d'années*, ce dont on douterait bien volontiers, même en dehors du cadre d'une chronologie *raccourcie* !

Pour l'historien et philosophe français Robert Caratini, tout s'est finalement résumé à de simples escarmouches et 'querelles familiales', puisque les souverains anglais et français étaient de proches parents !

Robert Caratini, dont le nom est surtout attaché à la *Bordas Encyclopédie* publiée entre 1967 et 1975, se montre toujours soucieux de démasquer les impostures, quitte, bien sûr, à prendre à rebrousse-poil les lieux communs de la pensée unique. Il est aussi l'auteur d'une « Jeanne d'Arc » [L'Archipel, 1999].

Ainsi celle que l'on appellera « la Pucelle », sans doute la plus vénérée des héroïnes française, objet d'un véritable culte en Lorraine autour de Domrémy, n'a-t-elle jamais assiégé Orléans.

Son rôle historique, si l'on se réfère aux seules sources scientifiquement fiables, se résument aux minutes latines du... *procès en nullité* de 1452-1456.

L'examen de ces documents a permis à Roger Caratini de retracer la courte « existence historique » de Jeanne d'Arc, capturée devant Compiègne le 23 mai 1430, puis portée au bûcher à Rouen. Ce ne sont pas les Anglais qui ont voulu brûler Jeanne, mais l'Université de Paris et... l'*Inquisition* pour cause d'hérésie !

Quant à la légende de l'héroïne, elle a été fabriquée de toutes pièces sous la Restauration et, paradoxalement, sous la 3^{ème} République, pourtant réputée anticléricale... Mais sans doute la préparation du conflit mondial qui allait suivre, n'y était pas totalement étrangère.

Jeanne occupe toujours une place prépondérante dans notre imaginaire « patriotique ».

Elle serait plutôt l'illustration même de la barbarie religieuse - et des exactions en tous genres - de son siècle, à son corps défendant, faut-il préciser.

Que s'est-il passé, au juste, durant ces périodes troublées des 14^{ème} et 15^{ème} siècles ?

Comme souligné plus haut, l'Europe venait de connaître des calamités terrifiantes (inondations, famines, épidémies de peste) liées à un phénomène cataclysmique d'envergure (passage rapproché de comète), et se trouvait en pleine effervescence religieuse, du fait de la « montée en force » du Christianisme, malgré les îlots de résistance des 'gentils' ou *païens*, et des autres religions monothéistes *concurrentes* (« gens du livre »).

En Avignon, notamment, les papes et autres roitelets locaux doivent faire face à un fléau *sans foi ni loi* qui frappe l'Occident, les *routiers*, autrement dit des bandes de soldats (ex-romains ?) qui errent à travers les campagnes, vivant de pillages et de rançons. Ou plus précisément de ce que nous appellerions à notre époque, le *racket*, c'est à dire qu'ils demandent de l'argent, en échange de leur « protection ».

On sait que Clément V leur avait versé 40.000 écus, mais les prix montèrent et Urbain V dut payer 100.000 écus... Cela conduira les papes, de 1352 à 1370, à faire ériger des remparts pour protéger la ville.

Malgré les malheurs de ce temps (peste et routiers), Avignon prospéra du fait des activités de la cour papale. Les *princes temporels et spirituels* de l'Église chrétienne naissante savaient recevoir... L'argent ne manquait pas, non plus. Le système féodal convenait parfaitement. Et la religion associée au pouvoir permettait d'exploiter durablement le peuple, sous couvert du message pacifique et égalitaire des Évangiles !

Après les terribles tribulations qu'avait connues l'Europe, la « sainte » Inquisition allait écraser sous un gant de fer toute velléité de révolte, chasser les infidèles et hérétiques, jusqu'à ce que ces derniers trouvassent un appui politique, notamment auprès de princes allemands. Le grand mouvement de la réforme protestante était lancé. Ce qui équivalait à une refonte du christianisme occidental, un peu avant le siècle des Lumières, et inaugurerait l'entrée en scène de la pensée moderne *tolérante, républicaine et laïque*.

Nous reviendrons, dans le prochain chapitre, sur la naissance du christianisme. Nous allons voir qu'il s'intègre parfaitement dans cette « tranche » temporelle d'**un siècle à peine** qui constitue le Moyen-Âge dans son acception 'récentiste'. Bien sûr, la nouvelle foi n'était pas apparue *ex nihilo*...

Chapitre 8

L'histoire des « trois églises »

ou

*Les grandes religions monothéistes
sont-elles apparues en même temps ?*

Il fut un temps où trois grandes religions cohabitaient en paix en Europe occidentale, dans certaines régions d'Eurasie et sur le pourtour méditerranéen. Ce n'étaient *pas encore* les trois religions monothéistes actuelles, mais leurs « prémisses » pourrait-on dire.

Un bon exemple qui nous a été retransmis est celui de l'*Espagne*, ou encore celui de la *Septimanie*, région du Languedoc-Roussillon.

Un peu partout en Europe, trois grands cultes (et d'autres plus minoritaires), issus des courants religieux de l'Empire romain et du Moyen-Orient, se partageaient la faveur des fidèles.

Quand il y eut les grands bouleversements que l'on sait, les épidémies et les inondations consécutives au passage rapproché d'une comète, voici à peine 7 siècles, les rescapés, au bout de quelques années de souffrance, avaient perdu tout souvenir - ou presque - des croyances religieuses de leurs parents et grands-parents.

Quelle que fût leur obédience directe, tous ces gens avaient cependant connu un paganisme *mystique*, une religion à *transformations*.

C'était un culte bon enfant, qui ne se privait pas de reproductions "paillardes" sur les frontispices des temples et sur les colonnades. Nos églises romanes en ont conservé quelques-unes. C'était avant, bien sûr, qu'on n'y redessine les scènes inspirées des Évangiles, ou de la Bible hébraïque.

Car les temps n'étaient malheureusement plus aux réjouissances champêtres, mais plutôt aux stratégies de survie.

Après l'établissement de la Papauté en Avignon - en plein chaos post-cataclysmique, et le début de l'extension du Christianisme originel à travers la vallée du Rhône, puis dans le restant de l'Europe, les grandes traditions religieuses locales d'antan se fondirent dans un culte mixte, où les saintes et les saints avaient pris le relais des déesses et des dieux campagnards.

Mais alors que les liturgies « païennes », orales ou écrites, ne sont pas parvenues jusqu'à nous - pour raison de cataclysme et ses suites - certains signes de cette religion primaire ont néanmoins été conservés dans la pierre des monuments et édifices religieux, car contrairement aux hommes, ceux-là avaient échappé quasi intégralement aux dégradations causées par les intempéries, pluies diluviennes et marées de boue.

Finalement, il n'y a guère que quelques siècles entre eux et nous...

Bien sûr, si les gens d'alors (nous sommes à l'époque gallo-romaine, même si *moins de sept siècles* nous en séparent) revenaient, ils ne reconnaîtraient plus *leurs* cathédrales, *leurs* basiliques, *leurs* sanctuaires... !

Tout avait été jadis si beau à l'intérieur : d'immenses draperies colorées et des tableaux étaient

accrochés au mur, les figurations de pierre étaient peintes et paraissaient vivantes...

Alors que maintenant, tout était devenu si morne : les statues sont d'une blancheur de craie, des chaises alignées permettent aux gens de s'asseoir, parfois de s'agenouiller, des grandes croix sont dressées un peu partout.

Quelle est donc cette religion nouvelle ?

Nous le disions au début du chapitre : *trois* grands courants mystiques cohabitaient, non seulement en Gaule, mais ailleurs aussi, et particulièrement en Espagne où l'on peut aisément remonter le cours de l'Histoire - et tenter d'esquisser un scénario historique qui cadre parfaitement avec les thèses professées dans ce livre.

On peut même aller jusqu'à dire qu'il n'y a pas vraiment eu de *reconquista* catholique, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas eu auparavant de " conquête " musulmane... ! *Les trois grandes religions étaient toutes présentes* sur la péninsule, issues respectivement de cultes pré-chrétiens, pré-judaïques et pré-islamiques !

Retrouvons donc ici Uwe Topper (*ZeitFälschungen*, p. 65), chercheur de terrain infatigable, qui nous ouvre la route vers une vision nouvelle de l'Histoire, à travers ses nombreux voyages en Espagne, au Maroc et au Proche-Orient.

Il y a un endroit près de Barcelone qui s'appelle Terrassa, non loin de la mer. Il n'y aurait pas grand chose à dire sur ce village, sinon qu'on y trouve trois églises : San Pedro, San Miguel et Santa Maria, à peu de distance l'une de l'autre, toutes orientées vers le *nord-est*. C'est le signe qu'elles sont relativement anciennes, car plus tard on a privilégié l'*est* (direction du Soleil levant).

Les trois églises sont de la même époque (10^{ème} au 12^{ème} siècle, selon les indications du guide). Santa Maria a un carrelage qualifié de " romain tardif " (5^{ème} siècle). En fait, cette église donne une impression de basilique, voire de *synagogue*. A côté se dresse San Miguel, quadrangulaire, avec une crypte, typique d'un baptistère. Quant à la troisième, San Pedro, elle est constituée d'une longue halle avec abside. C'était peut-être une *mosquée* : l'entrée actuelle serait alors située où se trouvait le "mihrab", ou *niche de prière*.

Bien sûr, cette analyse demeure incomplète (41). On garde néanmoins l'impression très nette qu'à une certaine époque les trois édifices culturels *ont servi à trois cultes distincts*...

Ce n'est qu'ensuite qu'ils ont été dédiés aux trois religions monothéistes que nous connaissons : Christianisme (romain), Judaïsme (de la Thora) et Islam (mahoméтан). Mais pour cela, il fallait encore que ces courants religieux « modernes » existassent... Ce ne fut guère le cas avant 6 siècles [dans notre perspective 'récentiste'].

A l'époque des Étrusques, puis des Romains, lors de l'édification d'une ville nouvelle, la loi précisait que *trois temples* devaient être bâtis, chacun étant dédié à une déesse différente. C'était l'usage.

Un autre exemple de ce type se trouve à San Mateo, près de Morella, à un confluent de rivières. On y découvre trois églises, ce qui assez inhabituel pour un village.

Dans d'autres cas, plus fréquemment, deux églises se font face. En Espagne, on peut penser qu'il y a longtemps eu cohabitation avec un ancien culte "arianiste", ou mozarabe. Actuellement, ce dernier est assimilé au rite catholique latin, mais il s'en distinguait encore, voici quelques dizaines d'années, par certains détails de sa liturgie.

Peut-on penser qu'il y a eu la lente assimilation par le catholicisme romain, d'un culte *autrefois distinct* ? Cela paraît étonnant quand on connaît la férocité de l'*Inquisition*, et son zèle pour pourchasser - ou détruire - toute déviance... Mais c'était sans doute, *localement*, l'exception qui confirmait la règle !

En tout cas, on peut penser qu'en bien des régions de l'Europe occidentale - mais également dans l'ensemble des Balkans et de l'Asie mineure - *trois grandes communautés religieuses omniprésentes* se partageaient autrefois la faveur des fidèles.

Tout cela, rappelons-le, se passait *avant le grand cataclysme*. Autrement dit, avant la naissance du Christianisme dans la vallée du Rhône, vers 1350.

On peut postuler la cohabitation ancienne des trois courants religieux, que nous appellerons, par simple convention :

- les trinitaires dont l'emblème était la croix celtique
- les unitariens dont l'emblème était le croissant de lune
- les unitariens davidiens dont l'emblème était l'étoile de David

Les « bases fondatrices » de ces trois courants étaient les mêmes, tout comme les traditions s'y rattachant. On parle d'ailleurs toujours des trois religions du « Livre ».

Le système trinitaire, prônant l'incarnation du « Fils », était resté plus proche des traditions celto-germaniques.

Mais la grande innovation du « courant avignonnais » fut de promouvoir le *péché originel* en tant que dogme, et d'asseoir son pouvoir sur la notion de *culpabilisation*, et sur son antithèse, la *rédemption*.

Sans oublier la promotion du *paradis*, et de son antithèse *l'enfer éternel*.

Les deux autres systèmes religieux étaient plus strictement monothéistes. Ils étaient également plus axés sur des rituels, et sur l'obligation du respect des prières quotidiennes... Le courant *davidien* ou *sémitique* était sans conteste intrinsèquement lié à la notion de « peuple élu » [les juifs à l'origine formaient-ils une corporation ?] ou d'*ethnie* [Juda], d'expression araméenne ou hébraïque. Notamment dans le sud de la France, beaucoup de temples gallo-romains ont été transformés en synagogues, avant de devenir des églises... Comme à Narbonne (chapelle des pénitents, ornée d'une étoile de David), les synagogues construites *après* le grand cataclysme du 14^{ème} siècle ont été tardivement récupérées par le catholicisme romain.

Comme l'ont déjà proposé divers auteurs, les *bogomiles* venus de Bulgarie, ou les *arianistes* venus du Moyen-Orient ont sans doute joué un rôle déterminant dans l'implantation de l'Islam mahométan, tant dans les Balkans qu'en Espagne, ou dans le sud de la France.

La pensée bogomile est fondée sur un système *manichéen*, qui oppose la lumière et les ténèbres (le Bien et le Mal). Les adeptes pratiquaient un *ascétisme* très strict, *refusant les images* et rejetant les sacrements. Le monde céleste et l'âme représentent *le principe du bien*, le monde extérieur et le corps humain, *celui du mal* : les corps physiques sont une *prison* pour l'âme divine, il est nécessaire de les *faire périr par le travail et le jeûne*, pour la délivrance de l'âme.

Au 15^{ème} siècle, les bogomiles *basculèrent vers l'Islam*, car leur religion avait en effet de nombreux points communs avec l'Islam : dualisme marqué (bien-mal), mépris des icônes, répudiation de la Trinité, refus d'une hiérarchie culturelle organisée.

On pense que les cathares, dans la France du sud et en Italie, s'inspiraient du même fonds commun que les bogomiles. Ils professaient une forme de *gnosticisme manichéen*. Ils furent exterminés par

Inquisition et par une croisade lancée contre eux par le pape Innocent III, officiellement en 1209. Mais cet événement a dû être « *antidaté* ».

Dans le contexte qui nous intéresse, l'*arianisme* importé par les Wisigoths en Espagne, et dans le sud de la France actuelle, pourrait avoir été une religion de transition *vers l'Islam*, avant que la « reconquista » catholique ne regagne des territoires qui n'avaient, en fait, *jamais été "perdus"*...

L'arianisme, tout comme les témoins de Jéhovah aujourd'hui, part de la constatation simple que « *Dieu ne saurait être un et trois à la fois* », d'où le rejet de la Trinité, et l'acceptation du Christ comme simple *messenger*.

Comme au lendemain des événements tragiques du 14^{ème} siècle, la religion chrétienne *naissante* n'avait pas encore adopté de credo définitif, la *foi trinitaire*, inspirée des religions gnostiques celto-germaniques, *n'était pas fixée*.

Jusqu'au concile de Nicée (qu'il faut bien entendu re-dater en conséquence...), où l'on déclara que « le Fils était de même nature que le Père », il régnait un certain *flou* dans les professions de foi. Or même si l'Égyptien Arius fut vite écarté et banni, l'*Arianisme* se répandit dans l'Orient byzantin, mais également en Occident grâce aux Goths, et précisément jusqu'en Espagne.

Arius plaidait pour une religion *rigoureusement monothéiste*, ce qui lui apporta spontanément beaucoup d'adeptes, d'autant que le personnage lui-même était populaire, féru de lettres et d'art musical (42).

On dit parfois que lors de la dissolution de l'empire romain, l'Arianisme manqua de peu de l'emporter sur le Christianisme, car ce dernier était « pris en tenailles », un peu comme cela fut le cas lors de l'extension maximale de l'Islam en Europe, au 15^{ème} siècle. N'est-ce pas là une bizarre coïncidence, qui s'éclaire d'un jour nouveau si l'on prend en considération les thèses de ce livre ?

Quelle religion en Europe avant le christianisme ?

Nos ancêtres les Gaulois ou les Francs, puis les Gallo-Romains, ont pratiqué plusieurs types de religion ; nous mettrons bien sûr l'accent sur la religion susceptible d'avoir précédé *directement* le christianisme, voire de l'avoir *pratiquement engendré*, avant que des personnages inspirés en Avignon n'eussent la bonne idée d'y ajouter des éléments de contes provençaux, ainsi qu'un soupçon de légendes *moyen-orientales*.

Pour faire connaissance avec cette religion (ancienne, mais pas tant que cela : 7 siècles nous en séparent !), le mieux est encore d'en "lire" les images... telles qu'on les retrouvent sur les porches ou les chapiteaux d'églises romanes... tout comme nous "lisons" les scènes du Chemin de Croix, pour peu que nous ayons une connaissance de la Passion du Christ rapportée dans les Évangiles.

Le pouvoir des images est fort. C'est bien pour cela que toutes les enseignes commerciales ont désormais leur « logo ».

Prenons, par exemple, trois personnages couronnés qui s'approchent d'une mère et de son petit enfant ; ils tiennent des cadeaux dans leurs mains... Oui, vous l'avez deviné, ce sont les Rois mages. Et nous pensons tout de suite à l'Épiphanie et à la traditionnelle galette !

Idem pour les représentations du chemin de croix que nous évoquions plus haut. Ou alors quand

nous voyons la sculpture d'un homme barbu tenant une grande clé dans la main... nous le reconnaissons vite en tant que Pierre l'apôtre, "portier" du Paradis !

C'était la même chose dans la religion "*pré-chrétienne*" qui avait fait sculpter de nombreuses scènes sur les murs des églises romanes.

Ce « legs » était gênant au début du christianisme (que nous resituerons au 14^{ème} siècle). Il fut à l'origine de nombreux débats, comme nous l'apprend Jean-Philippe Camus (43). On ne s'étonnera pas que *l'esprit de pauvreté et de simplicité fût recommandé*. Saint Bernard écrivait, quant à lui : « *Que signifient dans nos cloîtres... ces monstres ridicules, ces horribles beautés et ces belles horreurs ?* ». L'église n'a nullement besoin d'être ornée ! Disposition qui changea radicalement avec l'avènement du style baroque ou 'jésuite' rococo, au 18^{ème} siècle, on comprend aisément pourquoi. Les statuettes dorées et les tableaux hauts en couleur, aux cadres richement ciselés, plaisent généralement beaucoup au peuple !

Quelques siècles auparavant, les fresques romanes évoquaient les récits légendaires des Celtes, ou représentaient des symboles courants de leur tradition religieuse, comme dans les monumentaux temples égyptiens : Louxor, Karnak, Philae... Sur les murs, les motifs sculptés racontent des histoires que tout le monde pouvait alors déchiffrer, avec ou sans l'aide des hiéroglyphes.

Dans les églises romanes, autour des motifs symboliques les plus importants, comme le soleil et l'arbre, on retrouve de nombreux symboles, répartis en divers thèmes : cosmique, moral, sacré, fabuleux, animal et végétal. On voit aussi le Zodiaque, la rosace, la roue, la croix... la colonnade *pour l'arbre*, et le *glaive pour le soleil*.

Dans son livre *ZeitFälschungen*, Uwe Topper décrit les statuettes du portail sud de l'église d'Aulnay en Saintonge (datée du 12^{ème} siècle).

C'est un excellent exemple du symbolique roman.

Disposés en demi-cercle, on a d'abord 31 rois, tous pareils, puis en dessous, 24 "Anciens", aux traits différents, et encore en dessous, toute une série d'êtres et de figurations bizarres :

- un lion luttant avec un dragon ;
- un loup assis, se caressant la queue avec ses pattes antérieures ;
- une sirène, mi-poisson mi-femme, tenant un couteau dans la main ;
- un animal bizarre à tête humaine, en état visible d'érection ;
- une sorte d'oiseau à long cou et à tête d'homme barbu ;
- un homme monté sur un lion et lui ouvrant la gueule ;
- un gros animal qui engloutit un homme ;
- un âne qui joue de la harpe ;
- un bouquetin ;
- un cerf ;
- un centaure qui tire à l'arc sur le cerf ;
- une petite chouette ;
- une sorte de sphinx avec les lettres CHIM... (pour *chimère* ?) ;
- un griffon ;
- un cyclope avec un seul œil sur le front, couvert d'écailles, ailé, qui tient en sa main une pomme, et la tend vers le griffon qui le menace ;
- quatre oiseaux par paires, chaque paire buvant dans un calice ;
- des oiseaux sur des quadrupèdes, par paires ;
- un bélier vêtu d'habits, lisant ou récitant dans un livre que lui tend un loup ;
- à nouveau un animal mixte, à la fois oiseau et homme barbu ;
- un homme sur une colonne, exhibant ses attributs sexuels énormes ;

- o une sirène-oiseau ;
- o à nouveau une sirène-oiseau, dans la bouche de laquelle une fleur pousse ;
- o la lutte entre un homme-grenouille écailleux et un lion qui a le dessous ;
- o une sirène-oiseau à tête de femme (*harpie*) ;
- o un monstre-poisson qui soulève la queue ;
- o un dragon à queue de serpent avec des flammes entre ses pattes antérieures ;
- o un sphinx féminin doté d'un membre viril ;
- o un nain à massue qui combat une bête dont la tête s'orne de trois touffes de cheveux ;
- o la lutte entre un homme et un monstre...

En tout, il y aurait 35 de ces scènes sur le chapiteau, et d'autres sont à l'intérieur. De telles figurations sont communes, sur ou dans les églises romanes, de la Pologne au Portugal, et de l'Allemagne à la Toscane.

Que représentent donc ces fresques ?

Bien sûr, on a divers points de comparaison.

Ainsi, l'âne qui joue de la harpe (!) rappelle une fable de Phèdre ; le sphinx est connu de l'Égypte ancienne ; le cyclope appartient à Homère et à l'Odyssée ; le bélier fait partie des 12 signes du zodiaque.

En tout cas, nous ne savons pas quel sens exact donner à ces figurations dans un contexte chrétien. Ou alors, l'explication paraît spécieuse, voire très spéculative...

Ainsi, sur l'un des chapiteaux de l'église d'Autun, on voit un homme tirer sur un autre avec un arc... Le prêtre interrogé par Topper lui a répondu qu'il s'agissait de Caïn tuant son frère Abel... Ce n'est pas vraiment plausible, car Caïn était agriculteur, et il se serait plutôt servi d'une hache !

Sur le même motif, on voit d'ailleurs un jeune garçon qui semble guider la main du tireur à l'arc... Ce dernier serait-il donc aveugle ?

Quelle est la correspondance biblique ou néo-testamentaire ?

Mais on peut penser à un épisode de l'épopée de l'*Edda*, ou au récit similaire de la mythologie germanique, quand Hödr tue son frère Baldr, aidé en cela par le perfide Loki.

Cette interprétation est infiniment plus crédible que l'histoire rapportée d'Abel et de Caïn... Quant à la réaction du prêtre, elle est bien normale, car ce dernier essaye d'expliquer ce qu'il voit au moyen de ce qu'il connaît de l'Histoire Sainte.

Sur une fresque voisine, trois personnages royaux sont représentés. Les Rois mages ? A un détail près, qui a toute son importance... l'un des trois est une femme !

Alors que penser ?

Simplement que l'église romane d'Aulnay a d'abord servi à célébrer un culte non-chrétien...

Et ce n'est pas un cas isolé, loin de là !

Toujours au dessus des porches d'églises, on découvre des figures qui correspondent au douze mois, comme sur la cathédrale de Strasbourg, où le mois de janvier est représenté par une divinité à deux têtes : on aura reconnu le *janus* des Romains. Quant au zodiaque, peuplé souvent de créatures équivoques, il semble devoir appartenir à une tradition plus nordique que méditerranéenne, surtout si l'on songe que les saisons étaient " plus contrastées " sous ces hautes latitudes. Le peuple entretenait avec les douze mois de l'année une relation plus physique que dans des contrées où le climat variait moins, d'un mois sur l'autre, ou d'une saison à l'autre.

Dans la cathédrale d'Autun, en Bourgogne, les 12 signes du zodiaque sont représentés, avec des particularités qui font penser à des formes plus anciennes que les symboles auxquels nous sommes habitués.

Le capricorne a non seulement une queue de poisson, mais il est aussi ailé ; le verseau est suivi non pas par les poissons mais par un homme qui taille un arbre (ce qui est plus représentatif d'un mois de mars), bélier et taureau sont comme actuellement, mais les "gémeaux" forment un couple : femme nue et homme habillé ; le lion rugissant a une queue en flèche ; puis il y a un ange (à la place de la vierge) ; la balance est portée par une femme, le scorpion est un monstre étrange, quant au sagittaire c'est un centaure scythe avec le soleil comme chevelure...

On n'a pas l'impression qu'il s'agit là d'improvisations artistiques, mais que le tout forme un ensemble cohérent, en tout cas différent de celui de la Renaissance, ou de nos almanachs.

Dans les églises romanes, on voit souvent des griffons. Ils ont l'aspect de lions ailés, mais possèdent une tête d'aigle et des griffes. A Autun, on les voit, par paires, boire dans un calice (le Graal ?), tandis qu'un personnage chevauche un dauphin : il a été identifié à Jonas, qui ne se trouverait plus dans le ventre, mais "sur" l'animal marin ? Bizarre !

Tout comme l'agneau ou le poisson ont été *christianisés*, devenant les symboles du Christ... alors qu'à l'origine leur sens était sans doute bien différent. Il en va de même de la vigne, représentée dans les églises romanes, qui n'a reçu sa connotation chrétienne qu'*a posteriori*... L'allusion est pourtant claire, elle va aux dieux *qui aiment le bon vin*, Odin ou Dionysos !

Quant à *l'homme qui vole*, il serait sans doute vain d'aller le chercher dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, en revanche tout le monde connaît... la légende d'Icare !

Quelque part sur un relief de la cathédrale d'Autun, on voit un homme nu que deux diables sont en train de pendre à un arbre. On peut penser que c'est l'illustration de Judas, après sa trahison... Explication par défaut !

Dans la cathédrale de Tréguier (Bretagne), on peut voir dans les stalles du chœur un personnage assimilé au saint local Tugdual qui terrasse un dragon... en lui passant une étole au cou ! Le dragon est en train d'avaler un homme.

Dans la même église, il y a un panneau sculpté qui est censé représenter l'apôtre Jean rédigeant l'apocalypse. On voit aussi une femme qu'enveloppe le soleil, avec la lune sous ses pieds, et 12 étoiles qui lui couronnent la tête. Vous pensez à la Sainte Vierge ? Seul problème, elle est représentée enceinte et sur le point d'enfanter. *Un énorme dragon s'apprête d'ailleurs à dévorer son enfant sitôt né...*

Pour citer un autre exemple, à la cathédrale d'Autun, il y a une scène sur un chapiteau où l'on distingue un homme *au regard de supplicié* : Jésus avant sa mise en croix ? Le seul problème, c'est que ce même personnage est en train de jouer de la musique sur une sorte de carillon...

Nous avons l'image, mais pas le texte qui l'accompagne...

Et si l'on découvre une scène qui semble vraiment chrétienne, c'est soit qu'elle a été *rajoutée*, comme les évocations du purgatoire, soit qu'elle a été *intégrée* dans la conscience populaire chrétienne par le biais d'historiettes.

Ainsi, dans la cathédrale Saint Just et Saint Pasteur de Narbonne, un retable gothique sculpté et peint, datant de la fin du 14^{ème} ou du début du 15^{ème} siècle, représente le cheminement des mortels dans le purgatoire, comme sur une bande dessinée. Selon le magazine *Science & Vie* (février 2005),

il s'agit de l'une des premières représentations, *sinon la toute première*, du purgatoire, qui est une spécificité du catholicisme romain. Et comme on l'aura remarqué, l'œuvre est tardive (44).

Mais qu'en est-il des âmes qu'un ange pèse sur une balance, afin de déterminer qui est juste et qui ne l'est pas ? En fait, même si la scène est représentée à Autun, le passage correspondant ne se trouve pas dans le Nouveau Testament. Dans le Coran, oui, l'épisode est décrit. Et l'on pense bien sûr à un apport oriental.

Dans l'église romane de Mailhat, à 30 km au nord de Clermont-Ferrand, il y a la représentation d'une déesse-mère qui allaite deux serpents. On peut voir le même motif sur une colonnade du cloître de l'abbaye de Lavaudieu, dans la Haute-Loire à quelques kilomètres de Brioude, sauf que la femme aux serpents allaite ici deux salamandres. A côté, on peut voir aussi une *sirène* à deux queues. C'est une représentation assez courante, surtout en Bretagne.

Quant aux seins de la déesse-mère, ils étaient invoqués pour la fécondité (et le lait des nourrices). On connaît la *mater lactans*, donnant le sein à son enfant, qui rappelle les figurations de la déesse égyptienne Isis, allaitant Horus qu'elle a mis au monde, comme on peut le voir au temple de Philae, près d'Assouan.

Ces images ont été reprises par les chrétiens coptes pour représenter la Vierge avec l'enfant Jésus. Et en Occident, les *madones à enfant*. Quant aux *vierges noires*, elles paraissent bien sûr être antérieures au christianisme. Nous en reparlerons un peu plus loin.

Bien curieuse aussi, à Andlau (Alsace), une femme aux pattes d'oie (pédauque) : nue, elle chevauche un dauphin dont elle tient en main la queue, qui a la forme d'*Irmisul*, l'arbre sacré des peuples germaniques, ou *Yggdrasil* de l'*Edda* scandinave.

Chez les Nordiques, l'oie est vouée à Berchta (ou *Frau Hole*), qui est figurée avec des pattes d'oie. Plus tard, l'Église aurait utilisé cette " patte d'oie " comme marque infamante : elle sera apposée au fer rouge sur les hérétiques !

L'image de l'arbre sacré est très fréquente dans l'art roman. On le retrouve sur les chapiteaux de la Charité sur Loire, de Moissac, de Paray le Monial... Il y est décrit comme l'arbre de Jessé du texte d'Isaïe (XI, 1, 3) : « un rameau sortira de la tige de Jessé, et de sa racine montera une fleur et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui ».

Récupération habile, comme celle du symbole solaire, organisateur de la lumière du jour et ordonnateur du cosmos. Jésus-Christ est comparé au Soleil, à la fois source de salut (*sol salutis*) et invaincu (*sol invictis*). On connaît le culte du dieu soleil à Rome. Certains animaux ou végétaux, d'essence solaire, deviennent l'emblème du Christ, tels l'aigle, le taureau, le cerf, le pélican, le bélier, l'agneau, le coq. Pour les plantes, c'est l'héliotrope. Le rapport entre le métal *or* et le soleil remonte, quant à lui, aux civilisations antiques, notamment égyptiennes. Dans la liturgie chrétienne, l'emploi de l'*or* concerne le Divin et désigne la perfection.

Le Mont Saint-Michel, dans la Manche, est un îlot rocheux avec, accrochée à son fond nord, une abbaye bénédictine très ancienne, reconstruite au 13^{ème} siècle, selon les chroniques. Au sud de la galerie, on reconnaît sur un panneau trois personnages, l'un assis sur un trône, entouré de deux autres... ils ont vite été assimilés aux déités de la Trinité, alors que sur le côté gauche, il y a un petit oiseau dans un cep arborescent qui symbolise, dans la tradition des moines chrétiens, le Saint-Esprit et la lignée royale de Jésus (45). Visiblement, on est assez loin du sens *originel* de ces représentations.

Le gnosticisme, une pensée religieuse pré-chrétienne

Mais quelle était donc cette religion *gnostique* qui fut récupérée par le Christianisme, en même temps que ses temples ou églises ?

Pourquoi nous apparaît-elle aujourd'hui si étrangère, si inconnue ?

Ceux qui savaient - ou qui détenaient une partie du savoir - ont été poursuivis par l'Inquisition ; on les a torturés, portés au bûcher, comme tant d'autres...

Cela fait qu'au bout de quelques dizaines d'années seulement, plus personne ne pouvait témoigner d'une religion *anté-chrétienne*. Les seuls témoins restaient de pierre... Ce sont les fresques et les statuettes dans les églises romanes !

Autrefois régnait une religion de la *lumière* : *Gnosis*, la connaissance, *Sophia*, la sagesse. Le grand temple de Constantinople était dédié à la Sagesse, *Hagia Sophia*, et non pas à "Sainte-Sophie" comme on le traduit souvent - mal - en français !

Le gnostique considère qu'il est un être purement spirituel injustement précipité dans un monde matériel dominé par le mal (*dualisme*). Dieu lui-même n'aurait rien à voir avec cette création mauvaise : il aurait été lui-même affaibli en entrant en contact avec le monde mauvais. C'est la *connaissance* du Divin (mystérieuse et accessible par initiations successives) qui permet de se libérer de l'empire terrestre du Mal.

Connaître, c'est être donc sauvé.

La réforme protestante proposera plus tard la formule : « *Seule la Foi sauve* » !

Car si les papes en Avignon reprirent les fondements théologiques du *gnosticisme* en y intégrant Jésus le Christ, *incarnation divine* venue nous libérer du *péché originel*, leur pouvoir temporel - qui sous-entendait des rentrées régulières d'argent - a nécessité la mise en œuvre de l'autre facette du catholicisme, à savoir que « *ce sont les actes* (sous-entendu, les dons des fidèles) *qui sauvent* », d'où l'aspect mercantile qui a prévalu au temps des *indulgences*, et qui perdure actuellement, car l'Église se considère toujours comme la seule dispensatrice du Salut. Les papes, successeurs de Saint Pierre « portier du paradis », ont fait abusivement courir le bruit que c'était par eux seuls que passait l'ouverture des portes du Salut ! Alors que les pontifes antiques ne détenaient que les clés d'un pont permettant de se rendre de l'autre côté du Tibre, les nouveaux pontifes se sont adjugés celles du Paradis, ouvrant de véritables '*stargates*' à travers lesquelles les âmes quittaient la Terre. Ainsi les papes pensaient-ils avoir le contrôle sur *tout ce qui allait au Ciel* !

Quant au trafic des *indulgences*, en échange de la rémission des péchés, c'était bien entendu le « jackpot » pour le Vatican, qui finançait ainsi allègrement la construction d'édifices religieux, comme la Basilique de Saint-Pierre, ou celle des palais papaux.

Que de chemin parcouru depuis les cultes gallo-romains originels !

La religion première, celle que l'on célébrait, voici moins de sept siècles encore, dans nos églises romanes et gothiques, était une religion « à transformations », un culte plutôt bon enfant, resté proche du peuple et de ses préoccupations « magiques » immédiates. Au 14^{ème} siècle, il allait par la force des choses céder la place au Christianisme, dont seul le Sauveur, émanation divine, était « à transformation »... alors qu'auparavant c'était encore le cas *de l'ensemble* des acteurs célestes (46).

C'est pour cela que les mages et les sorciers, réputés « transformer » ou « se transformer », comme Merlin l'Enchanteur, ont longtemps été poursuivis et exterminés, tout comme les femmes accusées de « sorcellerie ».

Dans l'*Edda* (chant 22, Fafnismol), on raconte comment Sigurd/Siegfried se rendit à la Gnitahéide (en Basse-Saxe) pour attaquer Fafnir, le géant, qui *sous la forme d'un dragon*, veillait sur de l'or. Le héros avait découvert l'endroit grâce aux traces laissées par Fafnir revenant de se baigner.

En effet, les dragons, tout comme les *vouivres* leurs parentes, n'étaient pas les êtres « à forme fixe » qu'adoptent nos esprits *dégagés de la magie*.

Sous le christianisme, *ils se sont figés*... Le dragon est terrassé par Saint Georges, un rude agriculteur de Cappadoce - et soldat romain au temps de Dioclétien.

Malgré tous les efforts du clergé pour l'anéantir, le « gargantua/gargouille » persistera cependant sous son double aspect *humain et animal*.

Avant de devenir l'arbre de Jessé dans les figurations romanes, le frêne *Yggdrasil/Irminsul*, dont les trois racines plongeaient au plus profond de la Terre, avait eu son pied rongé par un dragon, ce qui provoqua le « crépuscule des dieux » et la fin du monde...

En fait, ce qui survint fut la grande catastrophe céleste et climatique qui occasionna les changements de religion du 14^{ème} siècle !

Qui sait encore lire ces livres de pierre ? Sur les frontons de pierre de nos cathédrales: la plupart des symboles cachés nous échappent aujourd'hui... Cela montre l'importance des mythes anciens, la place de la nature et des monstres dans l'imaginaire occidental... Actuellement seul le cinéma (surtout hollywoodien) se fait le relais de ce fonds mystique qui perdura si longtemps en Occident.

Les Gaulois ne figuraient pas leurs dieux, les Gallo-Romains les représentaient joliment dans les cathédrales et cloîtres. C'était sans doute l'expression d'une « mode » intellectuelle et religieuse.

La civilisation gallo-romaine a mêlé de façon heureuse, le celte et le romain. Ce fut la période architecturale *romane*, puis *gothique*. Les concepts évoluaient avec l'audace des architectes. Tous les cultes étaient représentés, mais un édifice comme la cathédrale de Spire pouvait aussi remplir des fonctions civiles ou administratives, de la même façon que les beffrois actuels des villes du nord ou de l'est de la France, et en Belgique.

Anciennes tours de guet, comme beaucoup d'églises et de cathédrales, les beffrois, forment souvent un *deuxième* (ou *troisième*) clocher dans le paysage de ces régions, avec les édifices du culte catholique et protestant.

On en revient ainsi à l'évocation de l'en-tête de ce chapitre : « les trois églises » !

Chapitre 9

Qui a bien pu avancer l'heure ?

C'est en ces termes, effectivement, que l'on peut poser la question, car *faire débiter une ère en la « vieillissant »* (de près de 1500 ans !), cela revient bien sûr à manipuler le temps.

Ceux qui ont falsifié l'Histoire étaient des opportunistes.

En fait, si l'on reprend le fil des événements, après le cataclysme dévastateur provoqué (dans l'hypothèse de ce livre) par le passage rapproché d'une comète - et l'éclatement de débris en altitude, voici un peu moins de 7 siècles, ce serait *l'élite survivante dans la vallée du Rhône* qui aurait imaginé le scénario historico-religieux qui « tient » toujours !

Difficile de donner ici des noms, car ces *illustres inconnus* n'avaient d'autres prétentions, *au début* d'autres prétentions que de sauver leur propre peau, d'échapper à la peste, *tout comme le petit peuple...* Survivre était leur seule obsession !

Bien sûr personne ne connaissait l'*origine* exacte - ni même approximative - du fléau qui venait de s'abattre sur l'humanité, le « Ciel » étant tout naturellement montré du doigt...

Réfugiées dans leurs palais et châteaux, *les élites* pouvaient néanmoins se concerter et étudier ensemble les perspectives d'avenir. Sans doute la vallée du Rhône avait-elle été relativement épargnée par la grande catastrophe, et tout particulièrement Avignon, à la différence de grandes capitales voisines, Rome notamment, ensevelie sous plusieurs mètres de sédiments, et désertée par ses habitants.

Survivre allait de soi, mais il fallait aussi *préparer un futur*, dans son intérêt et celui des familles. Il fallait aussi *reconstruire*, d'autant qu'on ne savait pas si le cataclysme n'allait pas se répéter.

Dans cette *stratégie*, il était urgent pour l'élite de faire appliquer à la lettre les *principes féodaux*. En priorité, il fallait remettre le peuple au travail... et "remodeler" les consciences, en imposant un monothéisme rigoureux - sous le *leadership* d'un chef spirituel investi d'une mission divine !

Dans un tel contexte messianique, caractérisé à la fois le désir d'un monde stable et par la croyance en un retour du Messie, les suites du grand cataclysme de 1347 ont favorisé le développement du Christianisme, instauré en Avignon par une élite dominante, autour d'un pape et des ordres *pré-existants* de moines-soldats (Templiers), de moines-ouvriers et de moines-copistes.

Les lieux de culte disponibles restaient pour la plupart encore intacts. On comprendra qu'ils aient mieux résisté aux cataclysmes que les populations humaines !

Dans les manuels d'Histoire, il ne nous étonne guère de lire que la grande mosquée de Damas fut tour à tour : temple romain, église byzantine, puis mosquée dédiée au culte musulman. Ainsi, il ne faut pas être trop surpris par la proposition que "nos" fières cathédrales ont jadis résonné de liturgies bien différentes (47). Une autre possibilité est qu'elles aient servi à des usages laïcs, avant d'être récupérées par le nouveau dogme.

Vers le même moment, l'Inquisition se met en place. On brûle les livres "païens" sur la place publique, d'autres sont mis à l'*index*.

Parallèlement les moines-copistes entreprennent de réécrire l'histoire, en supprimant, modifiant et arrangeant les textes, de leur propre chef ou en obéissant à des directives précises. Les originaux *historiques* sont soigneusement détruits, ou alors on laisse au temps le soin de faire son œuvre... La "chaîne de montage" des copistes fonctionnait de telle sorte que la nouvelle manière de lire l'histoire ne trouvait plus contradiction... Par manque d'éléments de comparaison, les chroniqueurs qui suivirent, *même laïques ou protestants*, n'eurent matière à contester. Ainsi Joseph Scaliger avait-il embrassé les idéaux de la Réforme, mais oeuvra dans le sens des papistes !

Ajoutons à cela que beaucoup de chroniques 'historiques' étaient, par essence, les épopées de héros inventés... des personnages de pure fiction !

De nos jours, on montre aux touristes la *bakerstreet* à Londres où est censé avoir habité Sherlock Holmes ; ou bien dans le château d'If, près de Marseille, on fait visiter la cellule d'Edmond Dantès, un personnage créé par Alexandre Dumas !

Ainsi, le travail des falsificateurs en fut-il grandement facilité. C'était un rôle qui fut surtout dévolu aux chronologistes du 15^{ème} siècle. Il leur était facile de puiser dans un important stock de légendes. En revanche, certaines histoires « vraies », celles-là, comme l'épopée du roi Arthur, ou l'épisode de Siegfried, le chef francique qui gardait les bords du Rhin, chanté dans le *Nibelungenlied*, « passèrent à la trappe », car leur souvenir était trop omniprésent - ou trop "païen" - dans les mémoires !

S'il paraissait facile de détruire les documents compromettants, il était sans doute moins aisé de prendre pleinement possession des esprits, car la nouvelle religion « avignonnaise » se heurtait à la résistance des anciens cultes.

Mais les survivants étaient à ce point traumatisés, harassés, déstabilisés, que la moindre idée d'un *Sauveur*, les promesses d'une *vie meilleure dans l'au-delà*, du *rachat de toutes les fautes*, les faisaient ardemment adhérer à la foi nouvelle.

La structure sociale était disloquée, les familles décimées. Chacun était persuadé que la catastrophe allait bientôt se répéter - encore plus grave.

Comme lors du tsunami du 26 décembre 2004 en Asie, les rescapés - qui préféraient camper à proximité de leurs habitations, plutôt que de les réintégrer, car ils craignaient le retour de la *vague tueuse* et des *inondations*.

Quant à l'autorité temporelle et spirituelle *qui allait devenir la papauté*, elle sut s'appuyer sur un vaste système de hiérarchie **pyramidale**, tant dans le domaine spirituel que temporel.

Sous la tutelle du *papas* (terme grec, on ne parlait pas encore de *pontife*) se tenaient les cardinaux et évêques qui reprirent en main les mêmes subdivisions territoriales (« paroisses ») que celles qui avaient été édictées par l'administration civile romaine. Pour éviter le morcellement des parcelles paroissiales, on imposa bien vite le célibat aux prêtres catholiques de rite *latin*. Cela eut pour effet annexe de sublimer le culte rendu à la Vierge Marie, chez un clergé obligé de rester chaste, alors que le peuple vivait, quant à lui, ce même culte dans la continuité de celui d'Isis ou de Bélisama.

Les monastères, déjà constitués à l'époque historique précédente, devinrent les lieux d'une réelle vie culturelle, associée à la reconstruction des villages et au travail des champs.

Somme toute, le passage vers le Christianisme (et les autres religions monothéistes) se fit plutôt *en douceur*. Mais, répétons-le, il n'a pu être initié que par un événement *catastrophique*... C'est le grand paradoxe d'une situation événementielle vraiment peu courante !

En tout cas, le *gnosticisme* et les manichéens, introduisant dans la société gauloise une forme de monothéisme déjà professée par Zoroastre (*Zarathoustra*) en Perse, ou par Amenophis IV (*Akhenaton*) en Égypte, avaient préparé le terrain.

Quant au substrat trinitaire celto-germanique, il fut repris *tel quel* par le christianisme.

La religion zoroastrienne apporta l'élément de dogme selon lequel *l'homme était responsable de ses choix*. Ce point fut particulièrement développé par le réformateur Martin Luther.

Luther pensait que l'homme avait le droit de défier la " vérité absolue ". En tant qu'êtres pensants - et responsables, nous sommes nous-mêmes capables de remplir le devoir du juge : « *Je vous admetts que cette conversation continue parce que vous êtes justement Jésus le "gnostique" »* .

Notons que cette formulation fait référence à Jésus le " gnostique ", pas seulement à Jésus dit " de Nazareth " .

Mais dans l'immédiat, au 15^{ème} siècle, la poigne ecclésiastique était forte, la réprimande sévère, et le moins de liberté possible était laissée à l'appréciation des « fidèles » .

La conquête spirituelle - et territoriale - de l'Occident par le développement des ordres religieux, engagés aussi dans la lutte contre les noyaux de résistance « païens » ou « hérétiques », concrétisa la suprématie de la nouvelle religion.

Ce fut acquis dans le courant du 16^{ème} siècle.

Bien entendu, parmi les élites, on chuchotait que certaines choses ne s'étaient pas vraiment passées comme on le rapportait...

On connaît l'épisode rapporté à la Renaissance par Jean-François Pic de la Mirandole, neveu du grand érudit : le pape Léon X confiant à son secrétaire le cardinal Bembo " *Depuis les temps les plus anciens, on sait combien cette fable du Christ nous a été utile* " .

Mais le pape se trompait au moins sur la question de l'ancienneté...

D'un autre côté, il est écrit dans Matthieu 10, 26 : « *Il n'y a rien de caché qui ne doive un jour être dévoilé* ». Dont acte !

Un peu plus tard, la consécration de l'autorité *catholique* romaine, en réponse aux dérives régionalistes, devait faire du système temporel ex-avignonnais une véritable *théocratie impériale*, dirigée depuis Rome, la ville rebaptisée « éternelle » .

Du religieusement au « politiquement correct »

On comprend que la puissance politico-religieuse « montante » du 14^{ème} et du 15^{ème} siècle ait eu tout intérêt à se fabriquer un faux passé historique... dans le but d'asseoir et de légitimer son pouvoir.

Je me replace bien sûr dans un contexte de chronologie « courte » en évoquant l'*émergence* d'une puissance religieuse *nouvelle* - le Christianisme, voici à peine plus de six siècles !

En ce temps-là, en raison du traumatisme *post-cataclysmique* et du délabrement général des sociétés occidentales, une multiplicité de mythes et de légendes couraient à travers l'Europe. L'identité nationale était devenue floue et le brassage des langues, général. Les points de repère

manquaient, et les quelques chroniqueurs - même s'ils faisaient correctement leur travail - s'exposaient à des télescopages chronologiques, à des erreurs géographiques, par approximation ou par insuffisance de la documentation écrite.

Imaginons ce qui surviendrait à notre époque s'il n'y avait plus les journalistes de la presse nationale et mondiale, si les ressources documentaires venaient subitement à faire défaut, si l'Internet ne fonctionnait plus, et si la majorité des livres venaient à disparaître ! Ce n'est pas dans la *pauvre* mémoire humaine que l'on pourra utilement puiser... les souvenirs exacts des événements passés, même peu de temps après. Preuve s'il en faut, que les civilisations humaines sont périssables.

Et qu'on peut vite effacer la mémoire d'un peuple des tablettes de l'Histoire !

A notre époque du "tout-savoir", nous avons pris l'habitude d'interpréter le monde dans un cadre conforme à ce que nous avons appris à l'école, dans les cours d'Histoire - ou vu à la télévision. Et je ne parle même pas d'Hollywood, ou de *Cinecitta* et ses péplums...

Ainsi, la basilique ou cathédrale du " 12^{ème} siècle " nous semble bien évidemment avoir été consacrée - *depuis la date même de sa construction* - au culte chrétien. La seule pensée que les bâtisseurs n'aient pas été chrétiens nous paraît tout à fait saugrenue - voire totalement déplacée... Et pourtant !

Tous les édifices culturels, *après le déferlement de la catastrophe*, ont mieux résisté que " les hommes et leurs mémoires ".

Car si l'Inquisition peut "effacer" les souvenirs - ou pratiquer un lavage de cerveau, si l'on peut massacrer ceux qui se révoltent, les bâtiments bien construits, eux, restent en place malgré les déchaînements de la Nature et des hommes.

C'est très vraisemblablement en ces époques de grandes catastrophes, de disettes et de perte des consciences nationales préexistantes, que les *langues européennes actuelles sont nées*. Les langues « latines » proviendraient plutôt d'une forme ancienne de roumain ; les langues germaniques, celtes et slaves, quant à elles, tirent leurs origines de parlars régionaux. Le *latin*, avant de devenir la langue de l'Église, était celle de l'administration romaine, même si l'élite parlait plutôt grec.

Il y a des indices pour évoquer, juste avant la catastrophe du 14^{ème} siècle, une extension du judaïsme "pré-chrétien" en Europe (48). A côté du grec, et dans une moindre mesure, du latin, l'hébreu - issu du phénicien - était peut-être parmi les langues véhiculaires les plus employées en Europe occidentale !

Dans le chapitre précédent, nous évoquions les pages du livre d'Uwe Topper, *ZeitFälschungen*, où l'auteur supposait l'existence de trois courants religieux distincts en Europe, *lesquels ont pu se développer* vers les trois grandes religions monothéistes actuelles.

Les circonstances *post-cataclysmiques* désastreuses, au 14^{ème} siècle, ont contribué à ce que nous n'ayons pratiquement plus aucun renseignement sur ces cultes - hormis les figurations restées en place dans les édifices religieux, *et les lieux de culte eux-mêmes* (christianisés par la suite)...

La puissance politico-religieuse « montante » du 14^{ème} Siècle a bien sûr fait tout ce qui était en son pouvoir pour que nous n'ayons plus accès à ces connaissances !

S'ajoutait à la confusion générale le problème récurrent de la multiplication des calendriers et des « ères ».

En tout cas, et ce sont les historiens eux-mêmes qui l'affirment, les dates en *anno domini* ne sont devenues courantes - et officielles - qu'à partir de 1431.

Ce qui fait que nous ne sommes même pas sûrs que l'époque, qui va de 1350 à la guerre de Trente ans, s'est vraiment déroulée de la façon que nous croyons, car c'est seulement entre le milieu et la fin du 15^{ème} siècle que l'on a officiellement basculé des systèmes antérieurs de numérotation des années vers le système chrétien, *anno domini*.

Et ce n'est qu'en 1582, *après* la réforme calendaire du pape Grégoire XIII, *voici moins de 5 siècles*, que la trame chronologique chrétienne a pris la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

Apparemment, l'autorité religieuse « catholique romaine » avait récupéré l'une des « ères » préexistantes, celle de « Dionysos », avec les arrangements que l'on sait.

Ce fut en tout cas bien pratique... car cela permettait de *tablir sur près de 1500 ans d'histoire antérieure...* Un moyen fort simple de donner une *légitimation ancienne* à une religion *toute neuve* !

C'est une recette qui marche fort bien aussi avec l'eau minérale, comme la marque dont le slogan publicitaire commence ainsi : « *Depuis des temps immémoriaux...* ».

Religions et catastrophes cosmiques

Nous développons un peu plus haut l'argument que sans une grande catastrophe d'envergure **cosmique** vers le milieu du 14^{ème} siècle, il n'y aurait jamais eu d'Église chrétienne.

Ce cataclysme dévastateur commence, étape par étape, à sortir de l'oubliette dans laquelle il avait été plongé. Les cratères d'impact de Bavière, retrouvés et identifiés comme tels en 2004, constituent un premier élément de preuve.

Bien sûr, comme toutes les époques, celle qui correspond au Moyen-Âge des historiens a été sujette à des *catastrophes naturelles diverses* (49). L'Histoire a retenu surtout les « petits âges glaciaires ». On pense que le climat a été frais et humide, puis s'est lentement réchauffé à l'époque féodale ; ensuite il y a eu un nouveau refroidissement durant le 14^{ème} siècle, suivi d'une nette amélioration pendant la seconde moitié du 15^{ème} siècle. Le froid et l'humidité reviennent aux temps des rois Louis XIII et XIV. En tout cas, ce qui nous intéressera le plus ici, c'est l'évocation du « petit âge glaciaire » sous le règne de Philippe le Bel, sous celui de ses fils et des premiers Valois. Dans son livre cité plus haut, Jean-Pierre Leguay parle d'inondations dans la vallée du Rhône, d'*irruptions* de la mer... ces catastrophes viennent s'ajouter à la « trilogie funeste que connaissait la France » : *famines, guerre et peste noire*.

Des comètes ou 'torches ardentes' ont été signalées. Celle de Halley, dont les passages ont lieu tous les 76 ans, a beaucoup intrigué, et il n'est pas étonnant que ces apparitions, pour beaucoup de gens, présageaient l'approche d'une calamité. On pense que la comète de Halley était visible au moment de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, car l'année 1066 correspond à l'un de ses passages ; en tout cas, elle revint en 1147, 1225, 1301, 1378, 1456, ..., 1910, 1986...

Dans le livre de Jean-Pierre Leguay, on peut découvrir un texte écrit par Raoul Glaber, le chroniqueur de l'an Mil : « ... [en 1014] on vit dans le ciel, vers l'Occident, une étoile qu'on appelle

*comète. Elle apparut dans le mois de septembre, au commencement de la nuit, et resta visible près de trois mois. Elle brillait d'un tel éclat qu'elle semblait remplir de sa lumière la plus grande partie du ciel puis elle disparaissait au chant du coq. Mais décider si c'est là une étoile nouvelle que Dieu lance dans l'espace ou s'il augmente seulement l'éclat ordinaire d'un autre astre pour annoncer quelque présage à la Terre, c'est ce qui appartient à celui-là seul qui sait tout préparer dans les secrets mystères de la sagesse. Ce paraît le plus prouvé, que ce phénomène ne se manifeste jamais aux hommes, dans l'univers, sans annoncer sûrement quelque événement merveilleux et terrible » [Raoul Glaber : *Chroniques de l'an Mil*, trad. De Fr. Guizot, éd. Paléo, Clermont-Ferrand 2002, p. 59].*

Un autre texte relate : « *Vers la fin de janvier [1299] une comète apparut pendant plusieurs jours au crépuscule de la nuit... Une comète apparue dans le mois de septembre précédent (1301) et une éclipse de lune arrivée dans le mois de janvier [1302] présageaient avec véracité, selon l'opinion de quelques uns, l'approche de cette calamité (= l'échec de l'armée royale en Flandre) » [Guillaume de Nangis : *Chroniques Capétiennes*, éd. Paléo, Clermont-Ferrand, 2002].*

Les passages de comètes dans le ciel nocturne au Moyen-Âge n'étaient certes pas plus nombreux qu'à notre époque. Ce qui est bien sûr intéressant dans notre perspective, c'est le caractère *maléfique* et *destructeur* qui leur était assigné. Beaucoup de gens - et non seulement les astronomes ou astrologues - les mettaient en relation avec les épisodes catastrophiques qui avaient dévasté l'Europe et le Monde antique.

On pense également à la « lutte séculaire entre le feu et la glace », à la fameuse *Glazialkosmogonie* du savant autrichien Hanns Hörbiger, évoquée dans *Le Matin des Magiciens* de Bergier et Pauwels.

Des auteurs plus récents, Christoph Marx et Gunnar Heinsohn, ainsi que Christian Blöss, se posent en continuateurs de la *Glazialkosmogonie* des années 1913-1925, en ce sens qu'ils ont continué à travailler sur les thèses d'Immanuel Vélikovsky, pour en tirer diverses généralités. En particulier le professeur Heinsohn publia dès 1979 une étude dans laquelle il écrivait sa conviction que notre histoire récente n'était compréhensible que si l'on admettait un scénario de grande catastrophe, dont les conséquences sont toujours actuelles.

On peut aller jusqu'à évoquer que *les grandes catastrophes sont les véritables déclencheurs des religions des religions monothéistes*. C'est la thèse formulée, notamment, par Uwe Topper, et je pense qu'il a parfaitement raison. On pourrait d'ailleurs résumer dans cette simple phrase tout ce qui a trait à la révision de la chronologie !

La croyance en un seul Dieu - le monothéisme - résulterait directement de ces cataclysmes à dimension cosmique, car ce type d'événement brutal et imprévisible **impose** à l'Humanité - aux survivants - une *stratégie de survie*.

Et cela a bien pu se répéter plusieurs fois dans le cours de l'Histoire...

Choquée par le désastre qui vient de s'abattre sur elle, l'Humanité se console dans l'attente du *Messie*, à travers une quête spirituelle intense axée sur la croyance en un seul Dieu, à la fois vengeur et salvateur.

Le monothéisme est une religion de survie !

Ainsi, le christianisme ne pouvait-il émerger qu'à la suite d'un événement tragique, d'une catastrophe de dimension "apocalyptique".

Comme tout le monde pensait, vers 1350, que les calamités allaient se reproduire, la seule façon d'éviter une nouvelle tragédie, était de sacrifier *ce que l'on avait de plus cher* afin de calmer la colère du Créateur, offensé par les hommes et leurs 'mauvaises actions'.

Dans les religions dites "primaires", cela consistait à *sacrifier* des animaux ou des êtres humains. On pouvait aussi exhorter le ciel en emmurant son premier-né dans sa maison, comme le fit Abraham, ou en sacrifiant son fils, comme s'apprêtait à le faire Isaac. Ensuite la coutume voulut que l'on sacrifiât un mouton *en substitution*.

Les sacrifices humains aux dieux étaient également pratiqués en Amérique Centrale et du Sud. Également dans le but d'apaiser le courroux divin en leur sacrifiant un être cher, ou une victime expiatoire.

Dans les religions dites "évoluées", c'est *soi-même* que l'on offrait : en se remettant à Dieu, on lui faisait "intellectuellement" don de sa propre vie...

Le résultat, apparemment, justifiait l'acte sacrificiel, même absurde... Mais on pouvait toujours espérer que la prochaine catastrophe fût moins destructrice !

Dans la religion chrétienne, les péchés des hommes ont été rachetés *par le sang du fils de Dieu*. Déjà le dieu Odin ou Wotan, le " *Soleil créateur de toutes choses* ", s'était pendu à un arbre afin de solliciter le rachat des péchés des hommes. Il est étonnant ici de comparer le sacrifice du Christ Jésus pendu au bois de la croix, le flanc percé par la lance du centurion, *avec le sacrifice du dieu scandinave Odin, suspendu dans l'arbre de la Connaissance*. Dans la tradition scandinave, Odin se suspend dans l'arbre sacré, neuf jours et neuf nuits, le flanc percé par sa propre lance.

Comme dans certains rites antiques, le caractère du *sang* et des sacrifices rituels acquiert un sens encore plus fort avec la participation du prêtre-sacrificateur à la prise de la nourriture magique, dans le Christianisme avec la dégustation en commun de la *victime expiatoire*, le repas de la Cène, l'Eucharistie.

C'est un repas commémoratif pour les uns, du cannibalisme rituel pour les autres.

Dans la religion *post-cataclysmique* qui prit corps au 14^{ème} siècle dans la vallée du Rhône, l'accomplissement de la prophétie est garantie par *Iésu* ou Jésus, qui est le messie promis. *Son retour inaugurer une ère de paix* où l'ordre naturel ne sera plus troublé.

Ce sera enfin la paix « cosmologique ».

Car à cette époque, que nous situerons vers le milieu du 14^{ème} siècle, l'attente d'une *nouvelle et imminente* catastrophe a dû être vive. Les premiers chrétiens vivaient dans cette peur constante : ils redoutaient le retour des cataclysmes *au cours de leur propre existence* !

C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui encore dans certaines communautés "millénaristes". Leur fond de commerce est finalement la peur irraisonnée des gens devant la "fin du monde", non seulement très proche, mais carrément " pour demain ". Le problème qui se pose aux prédicateurs n'est pas tellement de recruter des adeptes, comme c'est le cas des Témoins de Jéhovah, mais de les faire patienter d'une fin du monde annoncée à l'autre...

Nous parlions de cette attente imminente " au jour le jour " des tout premiers chrétiens et de leurs chefs spirituels. En fait, c'est tout à fait typique du "traumatisme" des survivants d'une catastrophe naturelle d'envergure. Et cela a été confirmé au cours de la rédaction de ce livre, par divers reportages, consécutivement au violent tsunami qui a frappé l'Asie du Sud-Est en décembre 2004. Les survivants ont vécu pendant des mois dans l'angoisse du *retour de la vague* : le soir, ils ne

dormaient pas, se regroupaient autour d'un feu, veillaient ensemble, leurs affaires prêtes pour partir, au cas où... la vague tueuse reviendrait.

Dans l'Europe des années 1350, tout le monde avait peur *d'une répétition du processus*, en beaucoup plus fort.

Peur - et aussi espoir pour certains - que cela se reproduise bientôt !

Et comme - toutes proportions gardées - la catastrophe précédente avait été plutôt "faible" [car on y avait survécu...], la prochaine risquait fort d'être infiniment plus violente : ce sera la "vraie" catastrophe, *la Fin des Temps annoncée* !

Si notre restitution de l'Histoire est bonne, et si les derniers cataclysmes majeurs en Europe remontent bien à moins de 700 ans, c'est-à-dire vers l'an 1350 en chronologie traditionnelle, on peut penser que les survivants et leurs enfants ont commencé, à partir de 1380 (une génération, ou 30 ans après le drame) à évoquer le *retour imminent* du désastre - et celui du *Messie*. Puis vers 1410, cinquante ans après, les souvenirs ont commencé à s'estomper.

Uwe Topper pense que c'est de cette époque que date la structuration du Christianisme *néotestamentaire*. On peut supposer que la nouvelle religion fut codifiée au cours des deux conciles helvétiques : Constance (1414-1418) et Bâle (à partir de 1431). Dans le même temps, la papauté s'installait définitivement à Rome, malgré quelques anti-papes à Pise et Avignon.

En tout cas, l'arrivée prochaine du Messie, du Rédempteur, avait dû être ressentie par le peuple comme un événement intense, *que l'on vivait au quotidien*, car les gens étaient persuadés que *cela pouvait survenir à chaque instant...*

C'était une foi intense qu'on a un peu de peine à se représenter aujourd'hui.

Actuellement la foi des gens est plus mystique, plus personnalisée, alors qu'autrefois, elle était extériorisée, *extravertie*, ressentie physiquement par tous !

D'où aussi les longs pèlerinages où l'on souffrait dans sa chair, ou encore, la recherche du martyr pendant les épisodes de croisades.

En tout cas, cette "épidémie spirituelle", comme l'appelle Topper, s'est répandue *telle une traînée de poudre* à travers l'Europe et l'Eurasie, et au-delà. On peut penser qu'elle « induisit » non seulement le Christianisme, mais aussi le Judaïsme de la Thora, et l'Islam mahométan. Ainsi les trois grandes religions monothéistes contemporaines seraient elles "nées" pratiquement en même temps, unies non seulement par le même Dieu, mais aussi par une même *étiologie*.

Ainsi l'Islam prêchait-il au tout début *une fin des temps proche* et le retour du *Mahdi*, chez les Chiites. Le thème du *Messiah* est également présent chez les Israélites.

Les religions du Livre partagent cette attente de la Fin des Temps, et le retour du Messie.

Uwe Topper (*Die große Aktion*, 1998) pense d'ailleurs que l'Apocalypse de Jean, qui conclut traditionnellement la Bible, loin d'être le dernier "chapitre", serait en fait le premier véritable livre du Nouveau Testament. C'est le message à l'Humanité de l'un des rescapés de la grande catastrophe, rédigé *avant* l'adjonction des autres récits sur la vie de Jésus et des apôtres.

Dans une perspective « récentiste », sa rédaction peut être intervenue relativement tard...

Fomenko parle de l'an 1486, eu égard aux descriptions des constellations... Topper pense qu'il a été rédigé dans le sud-ouest de la France, alors sous domination wisigothe.

C'est là, en effet, que Juifs, Chrétiens et Musulmans ont longtemps vécu ensemble.

En revanche, Byzance n'a jamais été très encline à admettre l'Apocalypse dans son *corpus*. Aujourd'hui encore, il n'appartient pas au canon liturgique de l'Église orthodoxe.

Ce qui fait également très "goth" dans l'Apocalypse, c'est la description des chevaliers montés sur leurs destriers. On peut d'ailleurs penser que c'était tout à fait dans l'air des temps "médiévaux".

Quant à la notion même d'apocalypse, ajoute Topper, il se pourrait même qu'elle vienne directement d'un emprunt "atlantidique" (en référence à l'*Atlantide*, continent présumé englouti par les flots).

On situe aujourd'hui l'Atlantide sur la façade ouest « *atlantique* » de l'Europe, depuis l'Irlande au nord jusqu'au Maroc au sud. Si cet empire a existé, il a pu connaître diverses *catastrophes venues du ciel*, et c'est peut-être lors d'un méga-tsunami qu'a été engloutie la capitale Poséidon !

A l'origine des églises telles que nous les connaissons, avec leur clocher ou leurs tours, il y avait sans doute eu dans le temps [« gallo-romain »] une *station de signal*, ce que l'on appelait une *specula*. Ces stations surélevées servaient à faire le guet, et à envoyer des messages de fumée, également par le moyen d'un jeu de miroirs.

Un peu plus tard, on construisit la partie attenante, la « nef », pour accueillir les fidèles. L'église abbatiale de Murbach, près de Guebwiller en Alsace, se compose toujours, aujourd'hui, des deux clochers seuls et du chœur.

Sur le parvis des églises, on pouvait aussi donner des représentations théâtrales. Ce qui bien sûr allait reprendre toute sa signification au début du Christianisme originel.

A proximité du mont sacré de Ste Odile et de son " mur des païens ", on trouve des petites églises, à Rosheim et à Andlau, qui nous rappellent l'époque antérieure au christianisme : des griffons tiennent des hommes entre leurs serres, il y a aussi des figurations assez équivoques... Sur une corniche, l'on voit des femmes nues qui chevauchent des dauphins, ou bien qui attrapent des serpents par le cou...

Si on cherche bien, on trouve des représentations assez "osées", dans les églises de style roman en Bretagne, par exemple, et des figurations d'hommes sauvages... peut-être l'expression d'une certaine lubricité ? Ou une simple mode (50).

Comme ces figurations paillardes ont été apparemment gravées sur les édifices publics et religieux *avant* la grande catastrophe de 1348, il fut sans doute facile pour le clergé et le pouvoir en place, eux-mêmes traumatisés par les événements, de « mettre sur le dos » de cette religion "éhontée" les problèmes auxquels ils étaient confrontés...

Cela expliquerait aussi la misogynie actuelle et passée des grandes religions monothéistes. En effet, sciemment ou non, la *faute* du cataclysme a sans doute été reportée, non seulement sur les « péchés » des hommes, mais aussi sur leur mode de vie réputé « déluré » [*Sodome et Gomorrhe*], alors que cela n'exprimait que leur joie de vivre... !

Les sentiments qu'éprouvaient les hommes qui ont jadis bâti - ou contribué à l'édification de ces scènes "profanes" dans les églises, montrent de toute façon qu'ils étaient à des années-lumière des préoccupations dogmatiques de l'Église catholique romaine !

Tout était fortement axé autour de la *réincarnation*, sur le cycle du destin " en circuit fermé ", qui caractérise la destinée de tous les vivants. Ces motifs signifient la communion des êtres, qui s'interpénètrent et forment une *chaîne de destinée*... Nous sommes loin des préceptes chrétiens.

Comme nous le soulignons déjà, les églises romanes (et gothiques, pour la plupart) étaient, à l'origine, dédiées à un culte « païen ».

Ce n'est que bien plus tard, au 15^{ème} siècle, qu'elles ont été "christianisées". Les figures et fresques sont parfois restées en place, par oubli - ou peut-être par superstition, quand elles n'ont pas été déplacées ou détruites.

Y a-t-il d'autres indices d'un comportement post-cataclysmique ?

La croyance dans un *au-delà* meilleur, « paradisiaque », alors que les Antiques n'y voyaient que le lieu où l'âme allait se reposer après la mort.

Le problème du *paradis*, c'est qu'il introduit aussi son contraire, l'*enfer*... ce qui permet aux chefs religieux de broder sur le sujet de la damnation des âmes. Dans l'Église catholique, on se souvient du lucratif « marché » des indulgences !

D'autres indices d'un comportement post-cataclysmique se retrouvent aussi sans doute dans la pratique des *ablutions* et purifications du corps, dans les religions monothéistes, plus généralement dans l'Islam et le Judaïsme. Dans les églises catholiques, il reste le bénitier et le traditionnel signe de croix à l'entrée !

Quand la Peste Noire avait sévi, et ravagé l'Europe et l'Eurasie (rappelons qu'un tiers de la population succomba), les *religions naissantes* eurent tôt fait d'édicter des consignes strictes afin d'éviter tout risque de contamination. Ces règles d'hygiène, essentielles à l'époque, dont la fonction première a été oubliée, subsistent maintenant sous ces formes de purification rituelle.

Dans le rite copte, on prie le Seigneur de bénir l'huile *afin que tous ceux qui en seront oints puissent obtenir la santé de l'Esprit et du corps*.

Ce qu'on appelle maintenant le *Saint-Viatique* dans l'Église catholique, et qui consiste à oindre d'huile, consacrée au préalable, le corps du mourant, pourrait également refléter une règle d'hygiène, telle qu'elle fut jadis édictée - *juste après la grande catastrophe*.

De même, comme le fait aussi remarquer le professeur Gunnar Heinsohn, les *chasses aux sorcières* des 15^{ème} et 16^{ème} siècles pourraient fort bien s'expliquer *dans un contexte post-cataclysmique*. Car si ces femmes ne désiraient finalement qu'aider leur prochain en pratiquant l'avortement, ou en préconisant des aides à la contraception, elles étaient très mal vues des autorités - et pas seulement religieuses - à un moment où il fallait repeupler l'Europe, car plusieurs générations avaient été décimées.

On peut aussi y voir une sorte de résistance *féminine* à la nouvelle religion... Il y a pas si longtemps que cela, prévalait en terre allemande, la « règle des 3 K », *Kirche, Küche, Kinder* [*église, cuisine, enfants*] pour les femmes !

Alors que le culte précédent préconisait peut-être une sorte de matriarcat... et conférait beaucoup d'avantages aux femmes... d'où la résistance farouche de ces dernières face à la puissance religieuse montante qui voulait les asservir.

Tout cela peut expliquer la haine envers les femmes qui s'exprime toujours à travers l'Église romaine ! En tout cas, Benoît XVI s'est dépêché au lendemain de son élection de réitérer son opposition totale à l'ordination des femmes.

En résumé, rien ne rappelait plus, malheureusement, le monde occidental *d'avant 1347*, quand la société était encore enjouée et sereine, ainsi que le témoignent les scènes présentes sur les façades des églises, conservées en l'état, comme elles étaient, *avant la grande catastrophe planétaire* qui ravagea toute l'Europe, et au-delà !

Quand les Espagnols et les Portugais (pensons à Christophe Colomb) s'élançèrent sur les mers, juste après la catastrophe, ils partirent véritablement en découverte, *ils étaient les nouveaux explorateurs* ; car après les grands bouleversements, il fallut bien tout redécouvrir ! Sur les côtes, notamment bretonnes et britanniques, les îlots avaient changé de place, les estuaires n'étaient plus tout à fait aux mêmes endroits, même le contour des côtes était susceptible d'avoir changé...

On connaît l'épisode des cartes de Piri Reis, cet amiral ottoman, qui a utilisé ou recopié une carte ancienne (trouvée en 1929 à Istanbul et datant de 1513) qui reproduisait des parties de la planète encore inconnues, souvent mal "remontées", comme les contours de l'Amérique ou de l'Antarctique. On constate que certaines de ces régions, comme le Groenland, n'étaient pas entièrement recouvertes de glace. Peut-être était-ce le cas, *avant la grande catastrophe* (ou avant un épisode cataclysmique antérieur) ?

En tout cas, la reprise des grands axes de navigation ne se fit que lentement. Cela permit également d'en faire profiter le commerce - et les missionnaires zélés.

Mais il fallut pratiquement tout **redécouvrir** !

Car la connaissance des autres continents (Amérique !) s'était perdue... Et l'on ne savait plus au juste quelles routes maritimes les Antiques avaient empruntées pour naviguer tout *autour du globe*.

Chapitre 10

En quel siècle sommes-nous donc ?

Bonne question... Cela dépend bien sûr du point de départ choisi !

Si l'on garde la trame chronologique *habituelle*, en enlevant 'seulement' trois siècles d'Histoire médiévale, comme le font Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz, cela nous mène à proximité de l'an 1700...

Si l'on se situe par rapport à l'hypothétique **an 1**, postulé par le moine Denys le Petit, le chroniqueur Bède le Vénérable... ou les chronologistes tardifs qui ont " mit en action " ces personnages, on n'est pas très loin de l'an Mil !

Comme Fomenko date la naissance du Christ de 1053, le calcul donne un peu plus de 950 ans. Nous ne serions donc pas encore arrivés à l'an 1000...

Si les thèses professées dans ce livre sont justes, l'ère chrétienne *stricto sensu* n'a pas débuté à l'époque des empereurs romains Auguste et Tibère, mais quelque temps après.

Dans une perspective « récentiste », avec un Christianisme qui naît dans les années 1350 - c'est-à-dire, *après* la dernière grande catastrophe planétaire - cela ne ferait même pas 7 siècles...

Autrement dit, nous n'avons pas encore atteint l'an 700 !

Bien sûr, tout cela n'a guère de sens... Mais si nous redéfinissons l'année 1347 comme l'an "zéro" (ne refaisons pas la même erreur que Denys le Petit !), nous pouvons dire qu'en 2006 nous nous approchons de... l'an 657 !

Oui, j'avais aussi remarqué l'autre date fatidique (666), mais gageons qu'il n'arrivera rien de bien fâcheux en... 2013 !

On peut bien sûr s'étonner d'un début du christianisme, voici à peine 7 siècles. Mais finalement rien, *sinon l'habitude*, ne vient réellement témoigner en faveur d'une aussi longue durée de notre ère religieuse occidentale, *l'anno domini*...

Nous évoquons aussi que cette ère avait déjà pu servir au décompte des années, « à partir de l'incarnation » de...Dionysos !

En tout cas, à l'époque antique, des jeux de scènes ont pu préfigurer les récits des Évangiles. Le substrat chrétien était *préexistant*, un processus de *déification* était en route. C'est aussi ce qui a favorisé l'expansion et la diffusion de la religion nouvelle. Le retour *annoncé* du Messie, puis son retour *imminent*, ont entretenu le 'moteur' de la foi.

Et le fait que ce *retour* ne soit finalement pas arrivé, a paradoxalement contribué à renforcer la ferveur du peuple, à consolider le pouvoir religieux de l'Église. Et aussi à '*déifier*' le personnage.

Nous sommes en présence d'une « trilogie », dont les éléments sont :

1. l'acteur divin ou *divinisé*,
2. le facteur déclencheur : un cataclysme venu du Ciel,
3. la volonté d'une puissance politico-religieuse 'montante'

Reprenons ces trois points :

1) **l'acteur Jésus**, dont le nom se prononce *Iésus* ou *Iésu* en latin.

Chez les celtes, cela correspond à Esu (prononcé *Yésou*), chez les babyloniens à Adonis, en Égypte c'est Osiris [tandis que *l'enfant Jésus* est Horus], et chez les germains, Baldur ou bien Odin.

Chez les Allemands contemporains - ou en Alsace - le souvenir d'un *Yésou* ou *Yesses*, ainsi que de sa parèdre *Yéra*, est omniprésent. Que n'ai-je entendu cette expression : « Ô Yesses ! », souvent réduit à un « o yé ! » ('*O je*', en allemand) ? Il n'y a pas de confusion possible avec le nom de Jésus, prononcé *yézouss*, à l'allemande, même si prêtres et pasteurs tentent de le faire admettre par leurs ouailles...

Cette petite anecdote montre en tout cas à quel point les anciennes divinités du panthéon celte sont restées proches de nous - et dans nos mémoires - *malgré la christianisation de l'Europe*.

C'est fort probant, et cela permet - sans entrer dans le débat religieux - de "réduire" la personne messianique à un grand maître humain, proche de nous intellectuellement, *un Sauveur historiquement plausible* - crédible pour les rescapés du cataclysme, voici six siècles.

Esu, chez les celtes, faisait partie de la *trinité druidique* (Esu, Toutatis, Belenos), qui pouvait être adorée sous diverses appellations.

Ainsi les celtes concevaient-ils leur divinité suprême comme une *Trinité*. Contrairement aux dieux gréco-romains, les dieux celtiques ne sont pas des personnages distincts, ayant leur individualité et leurs attributs propres : ce sont plutôt des aspects différents de la même *Transcendance* infinie.

Dans ce contexte, il est intéressant de remarquer qu'en grec le mot *iasis* veut dire " guérison ", Jaso [ou Iaso] était la déesse de la guérison, l'une des filles d'Asclépios et d'Épioné.

Quant à Asclépios/Esculape, dieu de la médecine, ses attributs étaient le *serpent, le coq, le bâton et la coupe*... ce qui nous renvoie à certaines représentations observées dans les églises romanes.

D'autres éléments constitutifs du personnage divin de Jésus proviendraient d'une sorte de culte parallèle rendu à César (ce sont les mêmes initiales !). Le philosophe - et ancien séminariste - italien Francesco Carotta a écrit tout un livre sur l'équivalence historique entre les *dieux vivants*, Jésus-Christ et Jules-César (51).

Bien sûr, il y a également l'apport « Dionysos », lui aussi issu d'une conception miraculeuse, - et qui *descendit aux enfers*. La même chose est rapportée pour Jésus dans le *credo* de Nicée (profession de foi chrétienne).

La crucifixion - et le *coup de lance* du centurion romain, relèvent plutôt de la mythologie germano-celte, et sont à mettre en rapport avec le culte d'Odin/Wotan.

Dans le récit rapporté de la passion du Christ, seul l'Évangile de Jean fait allusion à une plaie sur le côté, causée par un légionnaire romain qui voulait achever le crucifié : « ... *et l'un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau...* » (Jean, 19, 34).

En tout cas, *l'incarnation de Dieu en son fils Jésus* est vraiment très particulière : c'est la trouvaille par excellence du Christianisme !

Comme nous le disions, les 'scénarios' transmis des quatre Évangiles canoniques se rapportent vraisemblablement à des jeux scéniques, joués dans les théâtres romains, puis sur les parvis des

cathédrales. L'action qui se déroulait originellement en Provence a été transplantée en Palestine, peut-être pour y ajouter une touche orientale et mystique ?

En tout cas, comme l'ont suggéré Jean Hardouin, Robert Baldauf et Uwe Topper, la rédaction des Évangiles s'est faite originellement en *latin* et, pour ce qui est des versions qui ont actuellement cours, *après* le dernier grand cataclysme de 1347.

Il existe d'ailleurs des éléments de type "catastrophique" dans les textes synoptiques. Les deux évangiles de Luc (23, 44-45) et de Marc (15, 33, 38) rapportent : « *Et c'était vers la sixième heure, et une obscurité se fit sur toute la Terre, jusqu'à la neuvième heure, et le soleil perdit son éclat ; et le rideau du Temple fut déchiré par le milieu en deux* ». Chez Mathieu (27, 45, 51-54), il y a en plus un tremblement de terre, et des tombes qui s'ouvrent, des morts qui apparaissent... « *A partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la Terre, jusqu'à la neuvième heure. Et voici que le voile du Sanctuaire se déchira en deux, de haut en bas ; la Terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de saints trépassés ressuscitèrent. Ils sortirent des tombeaux après sa résurrection, entrèrent dans la Ville Sainte et se firent voir de bien des gens. Quant au centurion et aux hommes qui avec lui gardèrent Jésus, à la vue du séisme et de ce qui se passait, ils furent saisis d'une grande frayeur et dirent : Vraiment celui-ci était fils de Dieu !* ».

On a essayé (vainement) de dater cet événement à l'aide de références astronomiques, par rapport à une éclipse totale de soleil. Mais comme cela arriva juste avant la fête de Pâques juive, qui se déroule à la pleine lune, ce n'est pas la phase lunaire appropriée, car une éclipse de soleil ne peut avoir lieu que pendant la *nouvelle* lune !

Si l'on pense à un contexte catastrophique, ce serait plutôt celui de l'obscurcissement du ciel qui, *pour les narrateurs*, venait juste de se produire... et qui était resté gravé dans la mémoire des gens ! Trois heures d'obscurité... On songe effectivement à une grande catastrophe « cosmique », soudaine, brutale et imprévisible !

Et en termes à peine voilés, les Évangiles parlent d'un autre cataclysme, celui de la « Fin des Temps », plus violent et *définitif*, celui-là ! Car tout le monde croyait à une *catastrophe imminente*...

C'est, répétons-le, dans la logique du grave traumatisme *induit chez les survivants*. Tout comme chez les victimes d'un violent tremblement de terre ou d'un tsunami.

Chez les rescapés et les générations qui suivirent, le retour annoncé de la catastrophe (« Fin des Temps ») devint le ciment unitaire de la foi des chrétiens de cette époque (fin du 14^{ème} siècle, début du 15^{ème} siècle, en chronologie traditionnelle).

On peut même dire que sans son caractère *catastrophique*, le Christianisme n'est pas concevable ! *C'est la raison profonde de la foi* : le point final du monde, puis le retour du Messie, Satan enchaîné et le jugement dernier.

L'apocalypse est rempli des souvenirs de catastrophes passées, mais porte en lui les peurs de la grande catastrophe à venir ! En ce sens, ce récit est bien du 15^{ème} ou du 16^{ème} siècle.

Alors que penser du personnage de Jésus-Christ ?

Foi contre Raison ? C'est sans nul doute un faux débat, car ce n'est pas l'historicité de Jésus, alias *Yésu*, qui compte, ni la croyance en des événements précis, documentés... Pour le peuple chrétien, *c'est la Foi qui sauve*, et non l'attachement aux dogmes ! Le médecin et théologien protestant Albert Schweitzer (1875-1965) n'avait guère offusqué son entourage en exprimant que Jésus-Christ n'était pas un personnage historique, mais une figure créée par la Foi (« *Eine vom Glauben geschaffene Gestalt* », 1906).

2) Le facteur déclencheur, nous n'y reviendrons pas, car nous en avons déjà beaucoup parlé.

Représentons-nous plutôt le contexte *social*. Comment se comportaient les gens sous le coup du traumatisme post-cataclysmique ?

Nous laissons entendre qu'ils vivaient dans l'angoisse permanente du *retour* de la catastrophe. Leurs esprits étaient facilement influençables, dès qu'on leur parlait d'un héros *sauveur*. Certains rescapés, *culpabilisaient* même après la perte de leurs proches : « Pourquoi *eux* sont-ils morts, et pas *moi* ? ».

Bref, tous les ingrédients pour la création et l'essor d'une nouvelle religion *messianique* étaient réunis.

Le délabrement de la société était général. Des bandes de brigands, les « routiers » écumaient les routes et les campagnes. A la peur irraisonnée des citadins et paysans confrontés à la misère répondait la débrouillardise d'individus sans foi ni scrupules. Les valeurs morales n'étaient plus vraiment respectées dans cette société en déliquescence.

La perte de la mémoire collective est une conséquence directe des catastrophes. Par ailleurs, l'identité nationale était devenue floue. A partir du stock de langues présentes, des créoles apparaissent spontanément. On peut penser que c'est de cette époque-là que datent nos grandes langues européennes !

Dans l'ensemble de la population, les points de repères vinrent à manquer. Le souvenir du passé historique s'estompa vite avec la perte définitive des archives. Quant aux chroniqueurs indépendants du pouvoir politico-religieux, ils s'exposaient inévitablement dans leurs comptes-rendus à des télescopages chronologiques et à des erreurs géographiques, par approximation, par confusion, ou par manque de toute documentation véritable.

3) La puissance politico-religieuse, qui se forma au lendemain de la catastrophe planétaire du 14^{ème} siècle, échappa elle-même au grand désastre, puis à ses conséquences immédiates, les épidémies de peste.

Sans la catastrophe, le Seigneur qui régnait sur cette partie du sud de la Gaule, plus précisément sur la vallée du Rhône autour d'Avignon, ne serait pas devenu un souverain d'envergure, ni un chef religieux. L'Histoire n'a pas retenu son nom, en partie pour des raisons liées au « secret », mais aussi parce que les quelques chroniques écrites à l'époque de cet épisode provençal ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

La Papauté - qui n'est pas encore *romaine* - venait de naître. Un système *pyramidal* parfait (de nos jours, encore...) s'est rapidement mis en place. Le dogme fut vite « conçu », quant au récit des Évangiles il fut calqué sur des représentations théâtrales en vogue. Beaucoup d'éléments du culte chrétien présentent toujours des aspects scéniques : *pastorales* et *crèches* en Provence, *passions* et *processions* en Bavière et en Espagne. Tout comme au cours de l'office religieux en Orient, quand le prêtre semble se retirer derrière les décors [l'*iconostase*, cloison couverte d'icônes] d'une scène théâtrale. Une partie de l'office se déroule en coulisses... Était-ce à l'origine pour changer de costume, comme dans le théâtre antique quand plusieurs rôles étaient joués par le même acteur ?

Au milieu de la scène, trône l'autel ; les échanges entre "acteur" et "public" rappellent le théâtre antique, également les chœurs, la division en prologue, *corpus*, les épisodes séparés par des chants, et l'acte final (*ite missa est*). Pour Uwe Topper, le sacrifice rituel et même le repas de la Cène pris en commun, trouvent leur origine dans les fêtes des morts publiques de l'Antiquité, *que l'on jouait justement dans les théâtres*.

En tout cas, le secret des origines du christianisme a été bien gardé. Ceux qui savaient quelque chose ou qui avaient des doutes, n'ont pas eu beaucoup de possibilités de s'exprimer...

Actuellement, ce sont les discordances temporelles qui nous révèlent peu à peu la vérité cachée. Ainsi qu'un peu de logique et nos connaissances astronomiques du 21^{ème} siècle.

Et la conviction qui est maintenant la nôtre que seul un événement 'cataclysmique' a pu servir de "déclencheur" au Christianisme.

Ce qui est arrivé vers l'an 1350 était très grave.

La dernière grande catastrophe fut terrible pour l'humanité toute entière, d'après ce que l'on en sait. La peste a décimé un bon tiers des populations, depuis les cités de Chine jusqu'à la péninsule ibérique. Les villes de la côte nord de l'Europe ont été englouties par la mer. Les Vikings ont été forcés de quitter leurs colonies du Groenland, car l'été s'était brusquement transformé en un long hiver... En Méditerranée, les villes ont été détruites par des tremblements de terre, balayées par les raz-de-marée ou ensevelies sous des fleuves de boue.

Dans l'enceinte protégée de ce qui allait devenir, au fil des ans, le Palais des Papes, le renouveau religieux commença, d'abord par une rupture d'avec la civilisation antérieure (gallo-romaine), mais néanmoins *dans sa continuité*.

Ainsi, le *symbole de la croix*, devenue la « croix du Christ », fut conservé, car bien connu des populations celtes, qui l'honoraient. Cela hâta manifestement la conversion des Gallo-Romains vers le Christianisme.

Dans l'art copte (égyptien) traditionnel, la croix est *nue*. Plutôt qu'outil de supplice, c'est un signe cosmique de réunification et de *régénération créative*. On le trouve déjà sous son aspect « croix de Malte » dans les séries d'hiéroglyphes du temple de Philae, près d'Assouan (52).

La croix celtique ou *druidique*, aussi, se prêtait bien à une ré-interprétation dans le cadre du Christianisme. A l'origine, elle associe le temps et l'espace : il y a une juxtaposition d'une croix (*croisée des chemins*), et le cercle du Soleil.

La croix permet de préciser l'espace devant soi et les quatre points cardinaux. On s'oriente en se tournant vers l'est, *où le soleil se lève*. Puis on fractionne en deux : on a ainsi du côté gauche (*sinistre*) le monde sombre, et du côté droit, le monde *lumineux* !

Mais la croix est aussi le symbole le plus simple, celui qu'on utilise spontanément pour *cocher une case*, ou pour apposer sa *signature*, si l'on ne sait pas écrire. Le symbole est fort : **par la croix, j'existe !**

Le christianisme pouvait maintenant poursuivre son extension, et recouvrir de sa chape les religions pré-existantes.

La Papauté allait s'établir à Rome au 15^{ème} siècle (*quattrocento*), sur les vestiges de la ville *antique* que le cataclysme avait noyée et ensevelie.

L'Antiquité ne se trouve séparée de la Renaissance que par... une catastrophe et ses conséquences, et non pas par une dizaine de siècles !

La liste des papes... jusqu'au 15^{ème} siècle a été *créée de toutes pièces*, tout comme beaucoup de lignées monarchiques. Certains noms correspondent peut-être à *d'authentiques pontifes romains* de l'époque de Jules-César, ou un peu plus tard, mais pour la plupart, il y a bien fallu créer des noms et remplir un « vide chronologique ». Le procédé apparemment le plus simple a consisté à dédoubler, quintupler, multiplier... les porteurs d'un même nom. Ils apparaissent dans nos listes actuelles sous des *numéros* différents : Clément (de I à VII), Innocent (de I à VIII), Urbain (de I à VII), Benoît (de I à XIII), Grégoire (de I à XIII)... jusqu'au 16^{ème} siècle où l'on reprendra certains noms (Grégoire XIV, Innocent IX). Un exemple récent « pour brouiller les pistes » est celui du pape

Jean XXIII qui a repris pour la première fois ce prénom en 1958, depuis les « événements » liés à Avignon, Pise et Rome (divers anti-papes) !

Les historiens « récentistes » désignent unanimement le jésuite Jean Hardouin (1646-1729), comme *celui qui a sciemment coopéré* à la rédaction du «Grand Roman des Temps». Avec l'aide du roi de France (Louis XIV), il crée son œuvre pendant une vingtaine d'années. En priorité, ce sont les *textes de tous les conciles (Acta conciliorum)*, des origines supposées lointaines du christianisme... jusqu'en 1600.

A la différence de bien d'autres, Jean Hardouin n'a jamais caché « comment l'Histoire a été fabriquée ». Ainsi dans sa conception actuelle, l'Église catholique romaine ne date-t-elle que du concile de Trente (1545-1563). « Jean Hardouin était bien placé pour le savoir, car il avait travaillé sur tous ces textes », écrit Uwe Topper en 1998.

Comme finalement, son œuvre ne fut publiée qu'en 1723, d'autres ont encore eu tout leur temps pour peaufiner l'« Histoire de l'Église ».

Le présent se charge désormais de rattraper le passé !

C'est aux fouilles archéologiques d'en faire la démonstration rigoureuse, en vérifiant les dates, les stratigraphies, la chronologie établie et la véracité de certains épisodes historiques, quand ils paraissent entachés d'un doute !

Ce qui est intéressant, c'est de constater - tout au long de cette étude - que finalement la « vieille » Europe ne doit pas grand chose à l'Orient.

L'adage *ex oriente lux* serait-il devenu obsolète ?

En tout cas, c'est en se posant des questions sur la réforme grégorienne et sur les dérives de la date de Pâques *après les grandes catastrophes du 14^{ème} siècle* que les « récentistes » modernes ont été mis sur la voie...

On comprend maintenant pourquoi le pape Grégoire XIII tenait tant à sa réforme du calendrier !

En guise d'exemple pour un amalgame : les *Dionysius* ou *Dionysos*

Historiquement, on connaît plusieurs Dionysius ou Dionysos... Les façons différentes d'écrire le nom (en français, cela deviendra *Denis*) viennent du contexte historique et linguistique (*grec* ou *latin*).

1. Faisons tout d'abord la connaissance de Dionysos, *filis de Zeus* et d'une princesse thébaine, *Sémélé*. Dans la mythologie gréco-romaine, c'est lui qui est " sorti de la cuisse de Jupiter " ... Élevé dans un pays lointain ("Nysa"), pour échapper à la colère d'Héra, femme de Zeus, cet enfant subit moult tribulations (Égypte, Syrie...). Sur son passage, il transmet aux hommes l'usage de la vigne. Il épouse Ariane abandonnée à Naxos par Thésée à son retour de Crète, *et obtient du dieu des Enfers de relâcher sa mère qu'il emmène avec lui sur l'Olympe*... Bien sûr son nom reste associé aux orgies (Ovide, *les Métamorphoses*). C'est le dieu *Bacchus* des Latins. Néanmoins, son "cursus" nous rappelle fortement une autre histoire... qui a été reprise dans les Évangiles. Autre détail intéressant : les *Dionysies*, fêtes en l'honneur de

Dionysos, étaient marquées par des processions et des déclamations de *dithyrambes* (hymnes en l'honneur du dieu). Ces processions furent à l'origine du théâtre grec, puis latin (Virgile, *Géorgiques*). Sous le nom de Bacchus, il fut rapidement identifié à un ancien dieu italique, *Liber pater*... Son culte resta très vivant, bien qu'interdit par le sénat *en raison de débordements à caractère orgiaque*... mais l'on sait que le culte "modéré" se maintint *sous forme d'une religion à mystères*, associée à l'orphisme (Dionysos-Zagreus) *qui promet à ses initiés une nouvelle vie après la mort*. En somme, le prototype même du Christianisme... Et, nous l'évoquions dans un chapitre précédent, le *premier Évangile en latin* a pu être à l'origine un jeu scénique, une pièce de théâtre.

Mais poursuivons notre revue des *Dionysius* :

2. Dionysius l'Ancien (430-367 av. J.-C.) était un tyran qui vivait à Syracuse, en Sicile. Il est décrit comme l'archétype du monarque cruel et despote. Il contribua à chasser les Carthaginois de Sicile. C'est sous le règne de ce tyran qu'eut lieu l'épisode fameux de l'épée de Damoclès... Invité à prendre place pendant une journée sur le trône de Dionysius, Damoclès vit alors l'épée suspendue par un fil au dessus de sa tête...
3. Dionysius (vers 300 avant J.-C.). Sa vie est inconnue. Néanmoins il fut l'auteur d'une ère nouvelle. Les noms des mois étaient empruntés aux *signes du zodiaque*. Ptolémée rapporte plusieurs observations *qu'il détermine d'après l'ère de Dionysius*.
4. Dionysius l'Aéropagite, appelé aussi « *Pseudo-Denys* », contemporain de Saint Paul (1^{er} siècle).
5. Dionysius, saint et martyr, oncle de Saint Pancrace, arrêté à Rome à cause de sa foi, il fut martyrisé en 304.
6. Dionysius d'Alexandrie, disciple d'Origène (autour de 250), 14^{ème} pape d'Alexandrie.
7. Dionysius, ou Saint-Denis, premier évêque de Lutèce-Paris (3^{ème} siècle), il a d'abord été le chef de la communauté chrétienne d'Athènes, puis part en Gaule et arrive à Paris. Arrêté sur l'ordre de l'empereur, il subit les supplices des premiers chrétiens, est livré aux bêtes féroces, puis décapité, mais ô miracle, St Denis se relève, prend sa tête coupée dans ses mains et marche jusqu'au sépulcre. Une chapelle fut construite sur sa tombe, qui devint plus tard l'abbaye bénédictine de Saint-Denis. Le transport de ses reliques en la basilique Saint-Denis est attribué au Roi Dagobert en 639. Depuis sa mort les rois de France ont fait de ce saint évêque le patron du royaume *et de leurs dynasties successives*.
Saint-Denis est resté le tombeau des rois jusqu'à Louis XVIII. En 1793, les tombes royales ont été violées, les ossements dispersés. La fureur du peuple contre la dynastie n'a eu d'égalé que celle qui se déchaîna en 1916-1917, dans la Russie des Tsars !
8. Dionysius ou Denys, évêque de Rome, entre 260 et 268. (le titre de Pape n'apparaît officiellement à Rome qu'en 325).
9. Dionysius, chronologiste, mort en 265, cité dans Fomenko, p. 359.
10. Dionysius Exiguus, en français Denys le Petit, supposé avoir vécu au 6^{ème} siècle. Mort autour de 540 ou de 556. C'est lui qui aurait inventé l'an « 1 » de notre ère.
11. Le dernier des Dionysius est le chronologiste Dionysius Petavius (1583-1652) ou Denys Pétau, un jésuite français, théologien et philologue, qui s'inscrivit dans la tradition *exégétique*... Il a réformé la Chronologie. On possède de lui 70 ouvrages. Il écrivit un abrégé historique de chronologie chrétienne, des commencements du Monde au premier tiers du 17^{ème} siècle. La deuxième partie du traité contient un traité sur la mesure du temps et sur la constitution des calendriers. L'ouvrage (1652) fut plusieurs fois réimprimé au 17 et 18^{ème} siècle. « *Rationarum temporum in partes duas, libros tredecim distributam* ». Également, l'*Uranologion*, publié en 1630, ou Denys Pétau commente les astronomes grecs, Hipparque, Ptolémée. Il fut sacré Cardinal par le pape Urbain VIII en 1639. Puis il consacra

le reste de sa vie à la rédaction de la « *Dogmata Theologica* ». Il a écrit sur l'histoire, la chronologie, la philosophie, et l'histoire du dogme. Il a écrit « *Tabulae chronologicae* » (1628, 1629, 1633, 1637). Il surpassa le « *De Emendatione temporum* » de Scaliger [Paris, 1583], et prépara le terrain pour les écrits des Bénédictins. Un résumé de « *De Emendatione temporum* » fut publié en 1633 et dans les années qui suivirent sous le titre de « *Rationarium temporum* », traduit en anglais, français et italien. Dionysius Petavius était bien connu en son temps en tant que chronologiste. On le considère comme le « père de l'histoire du Dogme ». A l'époque du Concile de Trente, les esprits se tournaient vers les premières périodes du christianisme et vers l'église primitive ; on avait découvert des documents à ce sujet. Un certain engouement, sans doute encouragé en haut lieu, existait pour ce type de recherche. C'est dans son « *De doctrina temporum* » (1627) que Dionysius Petavius a introduit et rendu populaire l'usage régulier de la terminologie « avant Jésus-Christ ». Il permit que des dates historiques passent de « 1 an avant », directement à « 1 an après » Jésus-Christ. Et pourtant, il vivait à une époque où l'on connaissait déjà le « zéro ». Il ne l'a cependant pas employé... Dionysius Petavius écrivit dans ce même ouvrage que Romulus avait fondé Rome en l'an « 753 ans avant le Christ ». Pour des récentistes comme Uwe Topper, Denys Pétau serait en réalité la même personne que Denys le Petit...

Les vierges noires

Diffusé hors de la vallée du Nil, dans le monde gréco-romain, le culte d'Isis n'a pas été touché par l'édit de Théodose qui interdisait le paganisme à la fin du 4^{ème} siècle [cf. Florence Quentin : « Philae, l'île sacrée d'Isis la grande magicienne », *Le Monde des Religions* n° 9 : 44-46, janvier-février 2005].

Lorsque Isis porte l'*enfant divin* Horus sur ses genoux, on pense irrésistiblement aux Vierges Noires de certaines églises romanes, souvent ramenées d'Orient, et dont la légende dit qu'elles ont été des représentations d'Isis. Mais au-delà, les Vierges Noires semblent parfois appartenir à une tradition plus ancienne d'idoles à la carnation foncée, qui remontent aux sociétés matriarcales d'Afrique et d'Orient, à l'époque où le Sahara était encore une région verdoyante et fertile. On retrouve notamment la même figuration d'une déesse (Isis) donnant le sein à un enfant (Horus), en Égypte comme en Gaule, où l'on a découvert des statues de déesses de fécondité celtique, assises sur un trône simple et donnant le sein à un enfant. Sur certaines sculptures de porches d'églises romanes, comme à Moissac ou à Beaulieu, on peut même voir des femmes nues dont les seins sont dévorés par des serpents.

Les Vierges Noires sont à l'image de Kali la Noire (Inde), d'Astarté la Syrienne, de la Sarah des Gitans, ou de Cybèle, déesse phrygienne de la Fertilité.

Dans la religion chrétienne, Marie est une survivance du « paganisme », c'est en quelque sorte la fille spirituelle d'Isis. Elle n'avait pas vraiment été retenue dans les projets initiaux des Pères de l'Église, mais une religion sans femme(s) paraît difficilement concevable à long terme... Il arriva ainsi que la Vierge devint peu à peu le *personnage central* de la ferveur populaire dans l'Europe catholique, au point qu'un pape récent comme Jean-Paul II lui dédia même son pontificat.

Au début du christianisme, les statuettes d'Isis ou de Bélisama devaient déranger, car il fallait donner des explications sur l'origine de la peau noire. Pour le père jésuite van Steen, vers le début du 17^{ème} siècle, si les statues de la Vierge sont noires, c'est que les femmes de Palestine avaient, elles-mêmes, le teint foncé [Sophie Cassagnes-Brouquet : « *Vierges Noires* », éd. du Rouergue, Rodez, 2000]. Cela permettait ainsi de faire d'une pierre deux coups : expliquer la couleur de la peau et « déplacer » l'attention du peuple vers la Palestine, où l'histoire de Marie était censée s'être déroulée.

Mais en dehors de ces allégations, de nombreux auteurs ont toujours considéré les Vierges Noires comme les formes d'un culte *antique*, celtique ou gallo-romain. L'hypothèse la plus séduisante est bien sûr celle de la persistance d'une religion remontant à l'Antiquité dans certaines régions françaises, comme le Massif Central, mais également en Espagne ou en Bavière, *jusqu'au Moyen-Âge*, ce qui dans une perspective « récentiste » paraît d'ailleurs aller de soi.

En tout cas, le culte des *déeses-mères* correspond, nous le disions, à une symbolique universelle. Ce n'est pas par hasard que les Romains possédaient autant de divinités féminines dans leur panthéon : Junon, Minerve, Artémis (Diane) ou Perséphone (Proserpine). Les Gaulois avaient assimilé Bélisama (la très brillante) à Minerve, et Epona (divinité de la Lune) à Artémis. Dans la Marseille antique (Massalia), la « bonne mère » vers laquelle convergeaient les pèlerinages, était proposée à la dévotion populaire sous les traits de la déesse Artémis, dont le culte venait d'Éphèse, dans la continuité de celui voué à Cybèle.

Les Vierges Noires « blanchissent » au fur et à mesure qu'elles furent remplacées par des statuettes plus récentes, mais leur culte était néanmoins si bien enraciné qu'il perdura en beaucoup d'endroits, comme au Puy-en-Velay, à Chartres ou au Montserrat.

La chronique de Chosroes

Pour certains d'entre nous, le nom de Chosroes évoque d'abord un morceau de musique pour violon et piano, composé par Martin Feldman en 1977 : « *Spring of Chosroes* ».

C'est également un célèbre tableau de Piero della Francesca, peint vers 1466, qui représente la bataille entre le Perse Chosroes et l'empereur byzantin Heraclius. Bizarrement (pour une scène censée se dérouler en l'an de grâce 628), les protagonistes portent des armures et des vêtements du Moyen-Âge tardif... Piero della Francesca était-il si mal renseigné ?

Il y a aussi le « *Roman de Chosroes et Chirin* », de l'auteur perse Nizami, traduit en français par Henri Masse (Paris, 1970).

Finalement, c'est en tant que personnage historique que Chosroes, deuxième du nom, est le moins connu. Il fut roi de Perse entre 591 et 628 de notre ère.

Autour de 622-627, l'Empire romain était réduit... aux murailles de Constantinople, à quelques territoires en Grèce, Italie et Afrique du Nord, ainsi qu'aux villes de Tyr et de Trébizonde, sur la côte asiatique.

L'auteur de ce désastre se trouve être Chosroes. Déferlant depuis la Perse, ses armées avaient envahi la Cappadoce, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Jérusalem était tombée en juin 614. Puis Constantinople se trouva directement menacée...

Heraclius tenta alors une manœuvre désespérée pour libérer son Empire. Il passa par l'Arménie et frappa au cœur de la Perse. La bataille de Ninive fut décisive. C'est celle dépeinte par Piero della

Francesca. Chosroes fut fait prisonnier et mourut durant les premiers jours de sa captivité.

En 629, Heraclius rentra en vainqueur à Constantinople. Et par la même occasion, il y ramena en triomphe la *Sainte Croix*, car celle-ci avait été subtilisée à Jérusalem, en 614, lors de la prise de la ville !

Quelles perspectives dans le cadre d'un réajustement de la chronologie ?

Chosroes 1^{er}, et son petit-fils Chosroes II, ont livré bataille à l'Empire romain (d'orient). D'abord sous Justinien, puis sous Tiberius, Pholas et Heraclius. Des paix successives furent conclues entre Perses (adeptes du zoroastrisme) et Romains, *sous la réserve expresse de la protection des chrétiens d'Asie Mineure*.

Saisissant le prétexte du meurtre de l'empereur Mauritius par l'usurpateur Pholas à Constantinople, en 602, Chosroes II envahit l'Asie Mineure et la Syrie. A la tête d'une coalition rassemblant les Perses, les Arabes et les juifs, il prit Jérusalem en 614. Des dizaines de milliers de chrétiens auraient été massacrés. Les lieux de culte et monastères auraient été détruits dans toute la Palestine. Puis comme l'entente n'était pas parfaite entre juifs et occupants perses (beaucoup de juifs ayant été déportés vers la Perse), ceux-ci basculèrent du côté de l'empereur romain Heraclius qui avait succédé à Pholas, quand l'Empire fut menacé jusqu'aux portes de Constantinople.

Certains épisodes de ces années troubles ont pu « resservir » dans l'élaboration des Croisades.

Tous ces événements sont à replacer dans le contexte des 14^{ème} et 15^{ème} siècles.

L'épisode de la *Sainte Croix*, quant à lui, semble avoir été purement inventé, *a posteriori*, par l'empereur Constantin VII qui l'utilisa pour réécrire sa *propre* histoire.

Quant aux dizaines de milliers de chrétiens massacrés, il s'agit probablement d'une exagération. De toute façon, il ne devait pas s'agir « encore » de *véritables* chrétiens, mais plutôt de Francs ou de Celtes, adeptes de leur culte « païen » et de leur religion solaire ; ils ont été « christianisés » par la suite, afin de les faire « rentrer dans le contexte historique » voulu !

La présence de Celtes et de Francs en Asie Mineure peut nous paraître étrange, car nous sommes conditionnés par notre perception judéo-chrétienne de l'Histoire. La terre de Judée-Galilée, ou Canaan, promise à Abraham et à sa descendance, était également soumise à loi des migrations et du déplacement des peuples, voici une dizaine de siècles (de temps réel, non pas « historique »), tout comme les autres provinces romaines sur le pourtour méditerranéen !

Dans mon hypothèse, les royaumes Francs [et peut-être également des royaumes celtes ou gaulois ?] dont on parle dans la tradition des Croisades, étaient « sur place » avant la christianisation du Proche-Orient, en d'autres termes *avant* que l'on ne parle de christianisme dans la région... pour la bonne raison que la religion *trinitaire* nouvelle n'avait pas encore été « conçue » dans la lointaine vallée du Rhône !

Il ne pouvait donc pas y avoir eu de « heurts » entre pèlerins chrétiens et habitants musulmans ou juifs, mais à la limite plutôt, entre les partisans des religions pré-existantes, notamment entre les *trinitaires* celto-francs et les *monothéistes* [de type « oriental-iconoclaste »].

Et l'on peut penser que les conflits n'étaient pas liés à un pèlerinage vers Jérusalem. Sinon seulement, lors de litiges beaucoup plus tardifs, ou qui ont été *surajoutés* par les « chronologistes » du 16^{ème} et du 17^{ème} siècle.

On le voit, l'éclairage nouveau des Croisades, fait intervenir :

- un substrat ancien (pré-chrétien) des Gaulois et des Francs en Asie Mineure
- des amalgames avec l'épisode perse de Chosroes
- des ajouts postérieurs, inventés ou surajoutés, sur des échauffourées lors des pèlerinages des chrétiens vers les « lieux saints » *nouvellement créés* de Jérusalem
- le transfert d'épisodes réels des « croisades intérieures » contre les hérétiques ou les partisans d'Arius, prêchées par les religieux catholiques, vers les « croisades extérieures »

Les Croisades vers la *Terre Sainte*, si elles ont eu lieu, doivent être redatées du 15^{ème} siècle, c'est-à-dire au moment où un véritable « mobile » existait : venger la profanation des lieux saints qui avaient vu se dérouler la Passion du Christ.

Dans la perspective de ce livre où le personnage fictif de Jésus doit être resitué... à l'époque de son « invention », c'est-à-dire en Avignon vers l'an 1350, il paraît logique que les Croisades *chrétiennes* en Palestine n'ont pu intervenir qu'*après cette date*, sans doute dans un contexte relativement restreint d'esprits exacerbés par l'occupation des lieux saints (qui venaient juste d'être « inaugurés »). Mais ces escarmouches étaient sans doute mineures par rapport aux véritables guerres intestines menées en Europe contre les hérétiques et incroyants... ou les restes de religion celto-germanique, ou gallo-romaine.

Quant à l'épisode de Saint-Louis, voire tout le personnage, ils ont vraisemblablement été inventés par les clercs du 15^{ème} siècle, repris par les chronologistes laïcs, puis intégrés dans l'Histoire de France, telle que nous la connaissons.

A quelle époque vivait effectivement Dante ?

Durante (diminutif : *Dante*), fils aîné d'Allighiero di Bellincione, et de Bella sa femme, est né à Florence en 1265, et mort à Ravenne en 1321, si l'on en croit l'Encyclopédie.

Cacciaguida, trisaïeul du poète, serait mort durant la deuxième croisade. Dante parle de lui dans le *Paradis*.

La *Comédie* (qui ne sera appelée *Divine* qu'à partir de l'édition de 1555) est l'œuvre fondamentale de la tradition littéraire italienne, par sa renommée, sa popularité, la nouveauté de sa langue. Dans la *Divine Comédie*, Dante raconte en vers : en toscan, *la madre lingua*, qui va devenir l'italien, grâce à lui - le voyage imaginaire qu'il effectue, guidé par Virgile, de l'enfer au paradis en passant par le purgatoire.

Mais Dante vivait-il bien à l'époque où les historiens l'on placé ?

Au 14^{ème} siècle, il aurait utilisé ses écrits pour illustrer *une loi fondamentale de la cinématique* qui ne fut énoncée par Galilée qu'au début du 17^{ème} siècle !

C'est ce qu'on peut lire dans le mensuel *Science & Vie* (n° 1053, juin 2005, p. 16). Pour le physicien Leonardo Ricci, de l'Université de Tarente (Italie), la *Divine Comédie* renferme des passages significatifs. *Ce que Galilée a démontré par l'observation et l'expérimentation, Dante l'avait exprimé à partir de simples sensations.*

Ainsi, quand le poète décrit sa chute aux Enfers, juché sur le dos du monstre volant *Geryon*, il écrit : « *Elle (la Bête) s'en va en nageant lentement, lentement ; elle tourne et descend, mais je ne m'en aperçois point si ce n'est au souffle qui d'en bas me frappe le visage* ».

Pour Leonardo Ricci, Dante souligne ici que, hormis l'effet du vent, sa sensation de voler ne

diffère pas de celle de rester immobile...

C'est une vision qui illustre le *principe de relativité* explicité trois siècles plus tard par Galilée. De ce fondement, Newton, puis Einstein, construiront eux-mêmes leurs propres théories.

Dante n'appartiendrait-il pas plutôt au 16^{ème} siècle ? C'est la question que s'étaient également posé les chercheurs russes Davidenco et Kessler, dans le « Livre de Civilisation » que nous avons déjà présenté.

L'historiographie traditionnelle offre, en effet, de bizarres anecdotes concernant l'histoire des langues. Le grand Dante est considéré comme le créateur de la langue italienne littéraire, mais *après lui*, Pétrarque et Boccace, tous les autres auteurs italiens ont continué à écrire en *latin* pendant 200 ans encore...

On ne sait pas pourquoi.

La langue littéraire italienne ne se forme qu'au début du 17^{ème} siècle sur la base du dialecte toscan (*toscano volgare*), si l'on en croit le dictionnaire de l'Académie Crusca (1612).

Prenons Francesco Pétrarque (années de vie traditionnelles : 1304-1374) comme exemple. Les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane n° 3195-3196, écrits par Pétrarque lui-même sont justement pleins de dates. Remarquons déjà que Pétrarque se sert beaucoup des chiffres arabes qui n'ont été véritablement utilisés en Italie qu'après le 15^{ème} siècle...

Mais surtout les vers de Pétrarque contiennent des indications sur une époque bien différente, quant à la rédaction de son œuvre !

*L'Avara Babilonia ha colmo il sacco
d'Ira di Dio, e di vizii empîi e rei,
tanto que schoppia, ed ha fatti suoi die,
non Giove e Palla, ma Venere e Bacco.*

*Aspettando ragioni mi struggo e fiacco ;
ma pur novo soldan veggio per lei,
lo qual fara, non gia quand'io vorrei,
sol una sede ; e quella fia in Baldaccio.*

*Gl'idoli suoi saranno in terra sparsi,
e le turre superbe, al ciel nemiche,
e i suoi torrer di for come dentro arsi.*

*Anime belle, e di virtute amiche,
terranno il mondo ; e poi vedrem lui farsi
aureo tutto, e pien de l'opre antiche.*

Selon les explications habituelles, dans ce sonnet composé en 1342, Pétrarque nomme « Sultan » le pape d'Avignon, et sous-entend Rome par « Bagdad ». Cela semble couler de source, *si la date de 1342 est exacte*.

Or, ce qui est étonnant, c'est que le poème décrit précisément les événements de la seconde moitié du 16^{ème} siècle... En 1517, Selim 1^{er} Yavouz (« le terrible ») de Turquie a conquis Bagdad et toute la Palestine, en se proclamant le chef de tous les musulmans et le gardien des saintes reliques de la Kaaba et de Jérusalem. Son successeur, Soliman le Magnifique (qui règne de 1520 à 1566) a fait construire à Istanbul [« Babylone »] les *turre superbe* mentionnées par Pétrarque - les minarets autour de Sainte-Sophie ! Mais ce n'est pas par hasard que le sultan Sélim II (qui régna de 1566 à 1574) a été surnommé *l'ivrogne*, car il buvait en dépit de la loi coranique, et s'adonnait à la

débauche, ce que décrit Pétrarque dans le premier quatrain. Pétrarque continue à dénoncer ce « temple de l'hérésie » dans le sonnet suivant, 138. Ce faisant, il décrit l'époque de l'an 1570, ce qui fait 228 ans plus tard que la date traditionnelle de l'oeuvre.

*Dicemi spesso il mio fidato specchio,
l'animo stanco, et la cangiata scorza,
e la scemata mia destrezza e forza :
- Non ti nasconder più ; tu se' pur veglio.*

Ici il s'agit évidemment du miroir en verre qui apparaît pour la première fois à la limite du 15^{ème} et du 16^{ème} siècle. Ce fut Léonard de Vinci (mort en 1519) qui a réalisé le premier autoportrait en se servant d'un miroir en verre.

Le contemporain de Pétrarque, Boccace (années de vie traditionnelles 1313-1375) décrit dans le « Décaméron » une épidémie de peste en 1348.
Serait-ce celle qui marqua la fin de l'Empire romain ? Nous l'évoquons déjà dans ce livre.
Si c'est exact, les anachronismes sont légion.

Dante Alighieri, que Pétrarque et Boccace considéraient comme leur maître, était né 50 ans avant eux (années traditionnelles de vie : 1265-1321). Mais les grands civilisateurs de la première moitié du 15^{ème} siècle en Italie - le cardinal Nicolas Cusanus (1401-1464) et Lorenzo Valla (1407-1457) *ne mentionnent pas Dante...*

C'est Nicolas Machiavel (1469-1527) qui *pour la première fois* cite Dante en tant que son contemporain.

Pour Davidenco et Kesler, la date probable de la mort de Dante est 1520.

C'est Boccace qui a été le premier commentateur de la *Divina comedia*. Il écrit, soi-disant en 1360, que Dante appréciait Homère plus que tout autre poète, bien qu'il ne l'ait pas lu... car il ne savait pas le grec, et il n'y avait pas encore de traductions d'Homère en latin (!). De telles traductions (ou, ce qui est plus probable, *les œuvres qui venaient d'être écrites par Homère*) n'allaient apparaître qu'après la date traditionnelle de la mort de Dante, *pas avant la fin du 15^{ème} siècle.*

Dans la *Divina comedia*, Dante mentionne le chapeau rouge du cardinal, *mais ces chapeaux ne sont entrés en usage qu'après la date traditionnelle de sa mort !* Il fait également mention de l'Espagne et de l'Autriche dont les noms n'apparaissent, en tant que tels dans l'Histoire, qu'à la fin du 15^{ème} siècle !

Entre les époques de Dante, Pétrarque et Shakespeare, il existe, dans l'historiographie traditionnelle, un intervalle artificiel de 300 ans. Mais si Dante écrivait en réalité à la fin du 15^{ème} - ou au début du 16^{ème} - et son élève Pétrarque, au 16^{ème} siècle, il n'existe alors aucune distance stylistique dans la poésie de l'Europe occidentale. Le chef de la « Pléiade », le Français Pierre Ronsard (1524-1585), et l'Italien Torquato Tasso (1544-1595) sont considérés comme des disciples de Pétrarque. Et dans les années 1590, les sonnets de Shakespeare avaient déjà été publiés. Il est caractéristique que dans cette optique le seul prédécesseur de Dante lui-même, en Italie, est Lorenzo de Medicis (1449-1492), dont la poésie était bien inférieure en qualité.

Cet exemple d'erreur chronologique est typique pour tout l'art de l'époque de la « Renaissance » qui, en vérité, était l'époque des « faux » géniaux : c'est-à-dire de la création effective de l'art de la « Rome antique » et de la « Grèce ancienne », aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles...

Quand plus tard, au 18^{ème} siècle, la poésie française a fleuri, on a trouvé... tout à fait par hasard dans une abbaye bénédictine, les œuvres des trouvères du Moyen-Âge, datés du 13^{ème} siècle.

On peut citer beaucoup d'exemples du « vieillissement » délibéré des œuvres littéraires... Davidenco et Kesler concluent : « *Les chefs d'œuvre de la littérature mondiale ne perdent rien à être resitués dans le temps par rapport à nous. Mais pour restituer l'histoire réelle de la Civilisation, il est indispensable de rendre les auteurs géniaux à leurs vraies époques !* ».

De quand date le suaire de Turin ?

Le Saint-Suaire, réputé avoir enveloppé le corps de Jésus après sa crucifixion, est une pièce de lin de 4,36 m de long sur 1,10 de large, conservée dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, de Turin.

On y voit la silhouette, grandeur nature, d'un homme barbu aux cheveux longs, visible de face et de dos, pour peu que l'on se déplace à quelques mètres. Des traces brunâtres évoquent les blessures décrites dans les Évangiles.

La médiatisation du suaire de Turin a commencé en 1898 quand furent réalisés les premiers clichés photographiques.

Car si le culte rendu à la relique avait connu ses grandes heures au 15^{ème} et au 16^{ème}, il avait par la suite nettement décliné. En tout cas, lors d'une exposition d'art sacré à Turin en 1898, Secondo Pia, un photographe amateur, en prit des clichés. Au développement, à sa grande stupéfaction, il voit apparaître sur les plaques de verre, au lieu d'une banale image en négatif et d'une vague silhouette, celle, bien contrastée, d'un homme qui semblait avoir été supplicié et crucifié.

On se demande alors quel faussaire du Moyen-Âge a pu fabriquer une relique aussi élaborée, et dans quel but ? Car à cette époque, et dans les siècles qui suivirent, personne n'était réellement en mesure de voir les détails de la silhouette... sinon sur un négatif photographique, comme le fit bien plus tard Secondo Pia.

Ainsi, l'artiste aurait pu, à la limite, se contenter d'une simple peinture, juste assez bonne pour donner l'illusion au peuple, lors des quelques ostentations de la relique.

Résumons en quelques lignes les faits historiques. C'est en 1357 qu'apparaît le suaire, dans le trésor de la collégiale fondée à Lirey (Aube) par Geoffroy de Charny, mort quelques mois plus tôt durant la guerre de Cent ans.

Son origine paraît proche-orientale, mais déjà certains mettent déjà en doute son authenticité. A commencer d'ailleurs par l'évêque de Troyes qui interdit de le montrer, *considérant qu'il s'agit d'une peinture*.

A cette époque, beaucoup de faux circulent, et l'évêque était bien placé pour le savoir... En fait, tous les sanctuaires et diocèses rivalisaient dans la course - ou dans le commerce - des reliques. En effet, cela permettait de faire affluer un maximum de pèlerins. Le linceul était donc une aubaine.

Si nous nous replaçons dans le contexte historique de ce livre, c'est effectivement vers cette époque, correspondant à la seconde moitié du 14^{ème} siècle - et à la diffusion accélérée du christianisme depuis la vallée du Rhône - que les conditions étaient les mieux réunies pour la « fabrication » d'une telle relique. On peut d'ailleurs penser qu'il y eut *beaucoup de faux linceuls*, celui de Lirey n'étant que l'un d'eux.

En cette sombre période, marquée par les grandes épidémies de peste, d'interminables guerres, et par l'insécurité au quotidien, ce type de relique semblait tout à fait être ce que la piété populaire attendait, car les gens souffraient *dans leur chair*, tout comme l'homme du linceul, matérialisé sur la pièce de lin.

Les polémiques autour du suaire n'ont pas vraiment cessé en 6 siècles et demi. Souvenons-nous que l'évêque de Troyes doutait déjà de son authenticité.

En fait, ce qui nous paraît maintenant le plus troublant, c'est qu'il ne s'agit pas d'une peinture banale... et qu'il a fallu attendre l'invention de la photographie pour comprendre que le faussaire s'était donné un mal fou ! Il a disposé les plaies avec précision, en se conformant au récit de la Passion. Même le coup de lance du soldat romain est visible : « ...*un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau...* » (Jean, 19, 34).

Mais poursuivons notre rétrospective historique. En 1453, le suaire a été vendu à la famille de Savoie. Il devient alors une sorte de « relique privée » dans la chapelle du château à Chambéry. En 1532, celle-ci fut ravagée par un incendie. C'est depuis ce sinistre que le linceul présente des traces symétriques de brûlures.

Puis en 1578, le duc de Savoie transféra solennellement la relique de Chambéry à Turin, sa nouvelle capitale, où le suaire se trouve toujours.

Dans le mensuel *Science & Vie* de juillet 2005, on décrit la fabrication d'un « vrai-faux » linceul de Turin en disposant une pièce de lin humide disposée sur un bas-relief.

A l'initiative d'Henri Broch, professeur de physique et de zététique à l'Université de Nice - Sophia Antipolis, des essais en ce sens avaient déjà été faits. Ce qui se dégagait de tout ceci, c'est que la *réalisation de la relique était à la portée des faussaires du Moyen-Âge*.

Cela n'explique néanmoins pas pourquoi l'image du suaire est un *négatif photographique*. Nous verrons plus loin une possible solution.

En tout cas, pour l'historien Paul-Eric Blanrue, la recette de fabrication du suaire est à la portée d'une « ménagère de moins de 50 ans »... *Prenez un bas-relief en plâtre, que vous recouvrez d'une étoffe de lin humide pour épouser les contours du visage. Tamponnez le tout avec un mélange d'oxyde ferrique et de gélatine, des produits connus des peintres médiévaux et dont la trace a été retrouvée sur le suaire. Ajoutez quelques coulures de vermillon pour figurer le sang. Laissez sécher. Déployer. Faites adorer...* (Le Monde du 23 juin 2005).

« On ne dit pas que c'est la méthode qui a été utilisée au Moyen-Âge pour fabriquer le linceul, mais on constate que l'image ainsi laissée est en 3 dimensions et qu'elle résiste au lavage », s'empresse de préciser Paul-Eric Blanrue, lors de la démonstration devant la presse.

« L'étoffe elle-même trahit son origine médiévale », indique également Jean-Théo Flamme, ancien expert de l'Institut belge de recherche scientifique pour l'industrie et l'agriculture. « Ce tissage en chevron impliquant l'usage d'un métier horizontal à quatre marches, inventé par les Chinois, *n'est apparu au Moyen-Orient qu'à partir du 6^{ème} siècle* ».

Dans un cadre scientifique rigoureux, de nombreuses analyses de la pièce de lin et investigations ont été faites, ces dernières décennies. En 1973, le Suisse Max Frei avait entrepris des recherches sur les pollens trouvés sur le suaire. Il aurait identifié 58 espèces de plantes, dont 44 poussant, selon lui, en Palestine. Mais des études ultérieures ont montré que l'identification de sous-espèces végétales du Moyen-Orient, était loin d'être évidente, et que les grains de pollen pouvaient très bien être italiens.

En 1978, plusieurs chercheurs américains fondèrent le STURP (*Shroud of Turin Research Project*). Mais c'est en 1988 que fut effectuée l'analyse au carbone 14 tant attendue... On allait enfin pouvoir dater le suaire avec précision !

Sous la tutelle du *British Museum*, trois prestigieux laboratoires, l'un appartenant au Polytechnicum de Zurich, l'autre à l'Université d'Oxford (Grande-Bretagne), et le troisième à l'Université de Tucson (Arizona, USA), étudient *simultanément* la datation d'un échantillon du linge funéraire, selon la technique du radiocarbone.

Les résultats, concordants, furent rendus publics en octobre 1988, et publiés quelques mois plus tard dans la revue scientifique *Nature*.

Il va sans dire que tout le monde s'attendait à une datation autour du 1^{er} siècle de notre ère... Or la cause fut vite entendue : le linceul était beaucoup plus jeune. La fourchette proposée allait de 1260 à 1390 après Jésus-Christ, avec la marge d'erreur habituelle.

Il n'y avait pas photo !

Le suaire de Turin n'aurait que six siècles, voire un peu moins...

Bien sûr, les réactions ne tardèrent pas. Certains esprits contrariés en vinrent même jusqu'à supposer une sorte de complot, car les analyses avaient été faites dans des régions *protestantes* (Zurich, Oxford, Tucson) !

On oublie généralement que, dès le départ, l'Église avait eu conscience qu'il ne s'agissait que d'un artefact, à une époque où la fabrication de reliques - source de revenus considérable - tenait véritablement de l'industrie...

Pourtant, des scientifiques - ou des gens qui se prétendent tels - cherchent encore à démontrer que le linceul a véritablement enveloppé le corps du Christ, voici 2000 ans ! C'est le sujet de l'excellent article d'Isabelle Bourdial, paru dans *Science & Vie* : « *Saint-Suaire : la science aveuglée par la passion* » (n° 1054, 110-125, juillet 2005).

Dernier en date, Raymond Rogers, qui fut chimiste au Laboratoire National de Los Alamos, au Nouveau-Mexique, et ex-membre du STURP. En janvier 2005, il a publié une étude dans la revue scientifique *Thermochimica Acta*, sur la comparaison du taux de *vanilline*, un composé chimique présent dans la lignine des fibres de lin. Celui-ci disparaît lentement avec le temps. Selon les calculs de Rogers, 63 % de la vanilline présente dans un vêtement du Moyen-Âge devrait avoir disparu, mais il n'y avait plus du tout de vanilline dans un échantillon de tissu du Saint-Suaire qu'il a personnellement analysé.

Déjà, on se demande comment Rogers a pu avoir accès à l'échantillon en question, des fils de lin remontant aux premières investigations du STURP. Seul l'évêque de Turin était censé détenir la moitié du morceau de tissu utilisé pour les tests du radiocarbone, en 1988.

« *Cette concentration chimique varie avec la température* », lui répond Jacques Evin, chercheur au CNRS, qui a élaboré le protocole des datations de 1988. « *Ce n'est donc absolument pas une preuve, d'autant que le suaire a survécu à plusieurs incendies* ».

Mais Rogers soutient aussi que les échantillons prélevés par le *British Museum* provenaient d'un raccommodage tardif. Ce morceau d'étoffe aurait été cousu après l'incendie de 1532. Selon Rogers, c'est ce bout de tissu qui est responsable de la datation 'erronée' du suaire par les laboratoires de Zurich, d'Oxford et de Tucson.

Ce dernier point vient s'ajouter au débat contradictoire. Comme on le voit, quelques scientifiques s'obstinent à proclamer l'authenticité du suaire, malgré les résultats du radiocarbone. En fait, si on le trouve « trop jeune », ça pourrait être aussi dû à une pollution carbonée par des moisissures qui ont, en quelque sorte, « injecté » du carbone 14 supplémentaire dans les fibres, mais encore faudrait-il le prouver !

En tout cas, il est surprenant de constater que des hommes de science tiennent l'authenticité de la relique pour acquise. C'est contraire à toute déontologie.

C'est ce qu'indique bien l'article du mensuel *Science & Vie* (juillet 2005) : « *Nous avons voulu démontrer que la science pouvait être aveuglée par la passion* », indique Matthieu Villiers, directeur de la rédaction.

Pour Jacques Evin, l'Église a en tout cas bien raison de réfuter de nouvelles expérimentations : « *La pièce se dégrade. Ce qui est fondamental, c'est désormais sa préservation. Il s'agit d'une œuvre d'art* ». (Le Monde du 24 juin 2005).

Une œuvre d'art, certes. Peut-être encore plus troublante, si l'on se réfère aux conclusions du livre « *Turin Shroud. In Whose Image ?* », par Lynn Picknett et Clive Prince (Harpercollins, 1994). Ces auteurs évoquent une participation de Léonard de Vinci à la réalisation du linceul, en utilisant une technique dite de la *camera obscura*.

Bien sûr, Léonard naquit en 1452 près de Florence, dans le petit bourg de Vinci. Il mourut en 1519, au Clos Lucé près d'Amboise. S'il a réalisé le suaire, disons vers 1480, celui-ci serait donc encore plus jeune (un peu plus de 5 siècles) qu'on ne le pense. Mais la datation au carbone 14 reflète l'âge de la *pièce de lin*, et non celle de l'œuvre... Nous pouvons raisonnablement penser que l'étoffe avait autour de six siècles, ce qui est dans la fourchette des datations au radiocarbone.

Le principe de la *camera obscura* est facile à expérimenter. Qui n'a pas remarqué, dans une chambre sombre où un très fin faisceau de lumière pénètre à travers les volets, que des images *inversées* faisaient leur apparition sur le mur opposé ? Les détails sont d'autant plus précis que le trou laissant passer la lumière est petit. On peut encore améliorer sensiblement le dispositif en utilisant une lentille de verre. Rien ne permet d'exclure que Léonard de Vinci ne disposait pas d'un tel matériel, un siècle avant Galilée. Certains grands tableaux ont pu être dessinés ainsi. Les images étaient inversées, mais c'était suffisant pour qu'on puisse en quelque sorte « les décalquer sur une toile ». Lynn Picknett et Clive Prince pensent que le visage du suaire est celui de Léonard lui-même, clin d'œil du peintre, à la fois à son maître d'œuvre, le Duc de Savoie, et aussi à la postérité, quand il devait penser que des millions de gens allaient adorer son portrait, et se prosterner devant lui, Leonardo da Vinci, l'anticonformiste !

Dans cette hypothèse, on peut également supposer que le suaire actuel n'est pas celui de Lirey, sans doute déjà trop dégradé à la fin du 15^{ème} siècle, mais une nouvelle copie commanditée à Léonard par la Maison de Savoie. En fait, un *négatif photographique* obtenu sur toile de lin par un procédé photochimique que le peintre florentin n'allait, bien sûr, pas dévoiler... mais qui suscite l'étonnement des scientifiques, au moins depuis un siècle !

Alors, le linceul de Turin serait-il une œuvre cachée de Léonard de Vinci ? Les archéologues viennent bien plus ou moins explicitement d'admettre que la fameuse sculpture de marbre, de *Lacoon et ses deux fils*, attribuée traditionnellement à trois maîtres de l'école de Rhodes (50 av. J.-C.), était en réalité un chef d'œuvre de... Michel-Ange !

Pompéi a-t-il été « antidaté » ?

Pour clore ce chapitre, parlons un peu de Pompéi. Tout le monde a entendu parler de cette antique ville romaine, ensevelie sous les cendres et les projections du Vésuve, lors d'une éruption datée de l'an 79 après Jésus-Christ.

Si l'on prend en compte la chronologie classiquement admise, le site serait resté dix-sept siècles (!) à l'abandon, et ce n'est qu'au 18^{ème} siècle que des fouilles systématiques débutèrent, après qu'en 1592 l'architecte Domenico Fontana était tombé par hasard sur des inscriptions latines et sur quelques peintures murales. Il les trouva alors qu'il était chargé de faire creuser une galerie, pour apporter de l'eau vers les villas cossues qu'on commençait à édifier dans la vallée du Sarno, à quelques centaines de mètres de la mer.

Mais les véritables fouilles archéologiques ne commencèrent que cent cinquante ans plus tard, en 1748, à l'instigation de l'abbé Mortorelli qui pensait exhumer l'antique port de Stabiae, sur la Méditerranée. En effet, si l'on fait abstraction de la fameuse lettre de Pline le Jeune à Tacite, l'informant de l'éruption du Vésuve et de la mort de Pline l'Ancien, les historiens et poètes de la Rome antique n'ont jamais parlé de « Pompéi ».

Était-ce parce que cette ville était petite, loin de la capitale, trop peu connue ? Cela paraît vraiment surprenant quand on sait que, lors de l'éruption, Pompéi ne comptait pas moins de 25.000 résidents ! Pour les divertissements, il y avait le grand théâtre et le petit *odéon* ; l'amphithéâtre était conçu pour accueillir 20.000 personnes ; quant aux palestres, elles étaient destinées aux concours de gymnastique et aux exercices athlétiques, et il y avait aussi une piscine.

A Pompéi, des temples étaient dédiés à Jupiter, Junon, Minerve, Apollon, mais aussi à Isis, divinité originaire d'Égypte ; d'autres lieux de culte plutôt helléniques, étaient consacrés à *Zeus Meilichios*, qui tendait à remplacer le *Jupiter Capitolin*, d'inspiration romaine, sans oublier un sanctuaire en l'honneur d'Hercule/Héraclès.

Ce tour d'horizon ne serait pas complet si nous ne citons pas les lupanars. En se promenant dans les rues et les maisons, ouvertes au public, de Pompéi, on ne peut qu'être frappé par le nombre de fresques et peintures érotiques, ainsi que par la multiplicité des maisons réservées au commerce charnel, au moins 34 établissements, sans compter les tavernes.

Comme le font remarquer Davidenco et Kesler (53), ce qui distingue essentiellement Pompéi de Rome, c'est le grand nombre de fresques sur les murs de Pompéi, tandis qu'à Rome, il n'y a de fresques guère que dans les palais des empereurs. On peut penser que les riches propriétaires des villas de Pompéi avaient voulu faire ressembler leurs maisons aux palais impériaux, voire qu'ils avaient même voulu les surpasser.

Il faut donc imaginer une multitude d'artistes, non seulement de talent, car les proportions des corps dessinés sont parfaites, mais employant aussi une technique élaborée (mosaïques murales fixées sur ciment). Toutes ces prouesses techniques, notamment les proportions parfaites des corps, font inévitablement penser à Léonard de Vinci et à la Renaissance italienne...

Une des vocations principales de Pompéi semble avoir été... le tourisme, sans oublier les spécialités locales, les galettes de froment cuites dans les quarante *pistrina* (fours et moulins) retrouvés, associées à la production de *garum*, une sorte de pâte de poisson d'origine orientale, acquise par la macération de poissons bleus (maquereaux, sardines, bonites) et de leurs entrailles dans une saumure aromatisée... Sans oublier le travail de la laine, la production de vin, les orfèvres et bijoutiers, les commerces et les productions saisonnières souvent liées à des foires et marchés

(nombreuses boutiques), la production de boissons chaudes et de plats cuisinés (*thermopolia*) pour les chalands de passage...

Bref, tout cela évoque en nous des images de vacances sur la *Riviera* ! Un Monte-Carlo à l'époque romaine !

Mais revenons à l'éruption du Vésuve qui mit fin à l'existence de ce petit paradis sur Terre.

Les dépliants touristiques disent que : « Le 24 août 79 après J.-C., vers dix heures, le Vésuve se réveilla après plus de mille ans de sommeil... L'éruption allait détruire les villes de Pompéi et de Herculaneum, tout près de l'actuelle Naples.

Le phénomène volcanique fut si parfaitement décrit par Pline le Jeune que ce genre d'éruption est appelé désormais *plinien* par les vulcanologues. Le phénomène débute par une explosion du cratère, avec le jet du bouchon de lave durcie qui s'y était déposé. Ensuite se forme la colonne éruptive ; haute de plusieurs dizaines de kilomètres, elle a la forme d'un champignon, et est constituée de cendres, de pierres ponceuses et de gaz. Puis les matériaux éruptifs jaillissent du cratère. Pompéi sera ainsi bombardée par une pluie de lapilli et de fragments de roche, cela pratiquement sans interruption jusqu'au lendemain matin. Puis c'est une énorme pluie de gaz et de cendres incandescentes, appelée *nuée ardente*, qui s'abat sur Pompéi. C'est l'ensevelissement - et la préservation du site. Quelques jours après l'éruption, Pompéi, Herculaneum et toute la région, paraissent métamorphosés : une énorme couche blanche de matériaux volcaniques recouvre les lieux sur près de 6 mètres d'épaisseur.

Si nous savons tout cela, c'est bien entendu grâce au récit qu'en fait Pline le Jeune, alors âgé de 17 ans lors de la catastrophe, dans sa correspondance avec Tacite, qui demandait des détails sur la mort de son ami Pline l'Ancien, probablement asphyxié ou frappé par un malaise cardiaque, alors qu'il se trouvait sur une plage à proximité de l'éruption.

Le jeune Pline, neveu et fils adoptif du premier, n'était pas aux premières lignes, mais put observer les phénomènes depuis le cap Misène, à l'extrémité nord de la Baie de Naples.

Anatoly T. Fomenko, dans son ouvrage fondamental " *Les méthodes de l'analyse statistique des textes historiques. Annexe à la chronologie* ", (vol. I, II, 1999) trouvent quelques éléments peu conventionnels, notamment sur les fresques. En voici l'énumération :

- la ressemblance des objets trouvés à Pompéi avec ceux d'époques plus tardives ;
- les mosaïques de Pompéi *ressemblent étonnamment aux fresques de Raphaël* (1483-1520) ou de Giulio Romano (1492-1546)... autrement dit, des peintres et peintures de la Renaissance ;
- la mosaïque « Alexandre le Grand de Macédoine » ressemble au tableau de Raphaël sur le « Combat de Constantin 1^{er} contre Maxence » ;
- des dessins trouvés à Pompéi représentent un *bourreau médiéval*, ainsi qu'un *chevalier médiéval*, avec casque à visière ;
- les habitants de Pompéi se servaient de casseroles qui ressemblent beaucoup à celles d'aujourd'hui.

Fomenko émet l'hypothèse que Pompéi était *une ville médiévale de la Renaissance*, et qu'elle a été détruite par une éruption du Vésuve somme toute assez récente.

Mais, nous le disions, les auteurs antiques n'ont pratiquement rien écrit sur cette « petite » station balnéaire, sinon que son origine était *osque*, qu'elle fut occupée par les Samnites, puis par les

Romains à l'époque de Sylla (89 avant J.-C.). En fait, c'est le nom du port de *Stabies* qui est mentionné dans les chroniques.

Fomenko est d'avis qu'il faut songer à une destruction de Pompéi par le Vésuve *plutôt* en 1538. Des peintres de l'école de Raphaël et des artisans de mosaïques ont décoré les maisons et édifices publics. A l'époque, ceux qui en avaient les moyens se reposaient dans ces villes promues au tourisme de haute classe.

Que penser de cette hypothèse ?

Bien sûr, le Vésuve a connu plusieurs explosions importantes au cours des deux derniers millénaires. Le récit circonstancié de Pline le Jeune (62-114) a été daté *par rapport à Tacite* (55-120). On connaît Pline le Jeune par ses *Lettres* et par le discours qu'il prononça lors de sa nomination au Consulat, le *Panégyrique de Trajan*, éloge de l'empereur Trajan.

Les lettres qui sont les plus intéressantes pour nous sont celles qu'il écrivit à son ami Tacite, à propos de l'éruption du Vésuve, puis celles qu'il a adressées à Trajan sur le traitement réservé aux chrétiens.

Ce qui est instructif, dans le cadre d'une *relecture* de l'Antiquité, et sur la question de l'*authenticité* des personnages de Pline le Jeune, Pline l'Ancien et Tacite, ce sont bien sûr ces lettres (vol. VI) qui racontent les circonstances de la mort de Pline l'Ancien, ainsi que les observations personnelles de Pline le Jeune qui rapporte la fuite et la terreur des habitants. Le *neuvième jour avant les calendes de septembre* [soit le 24 août], il vit « un nuage d'une grandeur et d'un aspect inhabituels ». C'était le début de l'éruption. Nous ne reviendrons pas sur les détails. Dans le texte original latin, il n'y a pas d'autre précision temporelle, à part : « *Nonum kal. Septembres* ».

« Parallèlement », en 79, vivaient les empereurs Vespasien et Titus, l'un étant le père du second, dont on connaît les vies grâce à Suétone. Le premier, en dehors des latrines publiques, rentra dans l'histoire en construisant le Colisée, et son fils Titus termina victorieusement la guerre de Judée en prenant Jérusalem, et en détruisant le second Temple. Il monta sur le trône à la mort du père, Vespasien, en 79. Les deux années du règne de Titus furent, selon l'historien Suétone, ponctuées de catastrophes, comme un incendie à Rome, et l'éruption du Vésuve où périrent dans les riches cités de Pompéi et d'Herculanum, des dizaines de milliers de gens, et le naturaliste Pline l'Ancien. On dit aussi qu'une épidémie de peste frappa l'Italie.

Encore une fois, tous ces événements tragiques peuvent être rapportés à la « grande catastrophe » du 15^{ème} siècle, eu égard au *rétrécissement* conséquent du Moyen-Âge que les « récentistes » proposent.

Ainsi, l'an « 79 après notre ère » pourrait-il être resitué, pour ce qui est de l'éruption du Vésuve, à la grande année des catastrophes, c'est-à-dire 1347. Ceci, dans le cadre des hypothèses formulées tout au long de ce livre, bien sûr !

Quelques éléments plaident en faveur de cette façon de voir les choses : si Pline l'Ancien, Tacite et Suétone apparaissent plutôt comme des « inventions » de la Renaissance, le témoin « Pline, dit le Jeune » semble bien réel, en tant qu'*observateur* de l'éruption ; tout comme la ville ensevelie elle-même et ses malheureux occupants !

Dans la « Vie des Césars » de Suétone sur Titus, il y est tout simplement dit (VIII, 7-10) : « Son règne [à Titus] est troublé par de grandes calamités, qui sont pour lui l'occasion de nouveaux bienfaits [...], *une éruption du Vésuve en Campanie, un incendie dans Rome qui dura trois jours et trois nuits, et une peste comme on n'en avait jamais vu*. Dans ces déplorables circonstances, il ne se borna pas à montrer la sollicitude d'un prince, consolant tour à tour les peuples par ses édits, et les secourant par ses bienfaits. Il tira au sort, parmi les consulaires, des curateurs chargés de soulager les maux de la Campanie. Il employa à la reconstruction des villes ruinées les biens de ceux qui avaient péri dans l'éruption du Vésuve sans laisser d'héritiers. Après l'incendie de Rome, il déclara qu'il prenait sur lui toutes les pertes publiques, et consacra les ornements de ses palais à rebâtir et à décorer les temples. Pour accélérer les travaux, il en chargea un grand nombre de chevaliers [...]. *Parmi les fléaux de l'époque, on comptait les délateurs et les suborneurs, reste impur de l'ancienne anarchie* ».

Voici qui ressemble beaucoup à un état anarchique « post-cataclysmique ». En tout cas, le style du narrateur-chronologiste, Suétone, emprunt de compassion, ressemble assez à celui d'un auteur de la Renaissance, plus qu'à celui d'un auteur latin du 1^{er} siècle, contemporain supposé des faits.

Qui se cache derrière « Pline », sinon un rescapé de la catastrophe et témoin direct des faits... peut-être juste en 1347 ou dans les années autour ? On peut assez logiquement supposer que l'éruption du Vésuve qui détruisit Pompéi et Herculanium se déroula à la même époque... que les grands désastres planétaires décrits dans ce livre ! Ainsi, d'un point de vue temporel, il y aurait environ 1300 « années fictives » entre la date historique supposée (époque de l'empereur Titus) et l'événement géologique *réel* de la dernière explosion meurtrière (54) du Vésuve !

Cela paraît énorme, mais compte tenu de l'ensemble des faits que nous évoquons dans cet ouvrage, cela paraît, réflexion faite, très plausible !

Chapitre 11

Essai de reconstruction historique

Homme de science, l'historien se trouve comme délégué
par ses frères les hommes à la conquête de la vérité...

Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*

Voici enfin le moment tant attendu - je n'en doute point - par le lecteur, de découvrir la *reconstruction* que nous proposons de la fresque historique, pour la période allant **de Jules-César à notre présent**.

Bien entendu, le lecteur attentif trouvera *aussi* à la fin de ce livre, une liste chronologique « classique » des grandes dates en *anno domini*, sous une forme que l'on peut voir dans n'importe quelle encyclopédie ou manuel. Ainsi sera-t-il à même de comparer - et de retrouver un univers plus « connu » de lui.

Car il peut être déconcertant de découvrir des dates infiniment **plus jeunes** que celles *auxquelles on est habitué*...

Dans un prochain récapitulatif, les événements marquants de l'Histoire depuis Jules-César seront disposés *en parallèle* sur un tableau, **dans les deux chronologies**.

En attendant, voici un premier schéma que j'avais proposé (55) en marge d'un exposé, publié en 2003 :

C'est un exemple de chronologie *courte*, illustrant les mille dernières années. **On part de l'époque gréco-romaine "recadrée" à 1000 BP** [la date se trouvant à gauche], pour remonter dans le cours du temps.

Rappelons que « 1000 BP » veut dire tout simplement : « mille ans *avant notre présent* ».

Dates en années BP (avant le présent) :	Événements :
Vers 1000	Dynastie égyptienne des Ptolémées, grandes civilisations du Proche-Orient (Perse) et d'Europe orientale (Grèce). Royaume de Judée. L'Empire romain est en pleine expansion : c'est l'époque du " <i>mare nostrum</i> ", la Méditerranée est sous le contrôle de Rome.
Vers 700	Fin de l'Empire romain d'Occident ; événement cataclysmique sur l'ouest de l'Europe ; graves inondations, puis épidémie de peste ; perte d'identité des survivants ; en Avignon, puis à Rome, l'élite politico-religieuse, qui avait en partie gardé la connaissance des événements passés, modèle progressivement une chronologique "longue" en intégrant dans l'Histoire des épisodes fictifs ou dupliqués.
Entre 600 et 400	<i>Quattrocento, cinquecento.</i> Fin du Moyen-Âge et Renaissance, durant laquelle on « réinventa » l'Antiquité... La date 500 BP correspond approximativement à 1454 : <i>redécouverte</i> de l'imprimerie par Gutenberg.
368	En chronologie " <i>Years Before Present</i> ", 368 correspond à l'année 1582 après J.-C., date de la réforme grégorienne.

L'année de la réforme grégorienne du calendrier, 1582 *anno domini*, peut être "traduite", si l'on veut, par 368 BP. Cela permet de préciser que cet événement historique a eu lieu 368 années *avant l'année de référence 1950*. Pourquoi 1950 ? Parce qu'il faut bien une année « pivot », afin d'éviter que certaines dates ne « flottent », ou ne soient ambiguës...

A la date de rédaction de ce livre, en 2006, cela fait donc 56 ans de plus. Ce qui permet de calculer aisément que la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII a eu lieu voici
 $368 + 56 = 424$ années *en amont de nous*.

Du coup, cela rend les dates beaucoup plus « concrètes » ! On peut ainsi bien mieux se représenter la *durée* qui s'est écoulée depuis ce fameux « 1582 *anno domini* ». Et ce ne sont guère qu'un peu plus de quatre siècles...

Si nous considérons qu'il y a 423 ans, on n'était *grosso modo* qu'à deux siècles et demi des événements « fondateurs » des grandes religions monothéistes, eh bien !, nous nous n'en sommes, nous-mêmes, éloignés que de **6 siècles et demi**...

Autrement dit, **nous ne serions qu'à 6 siècles et demi du début de notre ère... !**

Cela ne veut pas dire, empressons-nous de le rappeler, que **tous** les événements historiques (pour peu qu'ils aient réellement eu lieu !), placés **conventionnellement** entre l'an « un » et l'an « 1582 », doivent être recasés dans la "fourchette" constituée par les dates « 1347 » et « 1582 ».

Cela ne représente en effet qu'une durée de 235 années « vraies »...

En fait, bien des événements « du **cycle chrétien** », ou ressentis comme tels, sont en réalité **antérieurs**... au Christianisme !

Des dynasties régnantes, comme celle des Mérovingiens, **ont pu être « christianisées » après coup**, lorsque l'Histoire a été *réécrite* par les clercs, puis *entérinée* par Joseph Scaliger le réformé qui, souvenons-nous, a vécu entre 1540 et 1609. Pour nous situer, c'était l'époque d'Henri IV, né en 1553 à Pau, roi de Navarre en 1572, puis roi de France en 1589, sacré à Chartres en 1594, et mort à Paris, assassiné par Ravaillac en 1610.

La date-pivot « 500 BP » que je donne pour la Renaissance correspond aux années 1453 ou 1454, quand deux événements importants sont venus sceller la fin du « Moyen-Âge » :

- la prise de Constantinople par les Turcs ;
- la *redécouverte* de l'imprimerie par Gutenberg (56).

On le voit, même dans la perspective *hypercritique* qui est celle de ce livre, le Moyen-Âge aura quand même duré près de *deux* siècles !

Maintenant, pour satisfaire la légitime curiosité du lecteur, je vais tenter d'intégrer diverses dates historiques dans une reconstruction chronologique. A mes yeux, bien sûr, ce tableau n'a qu'un statut d'hypothèse. C'est au fil des discussions que l'on jugera du bien-fondé des éléments historiques ainsi (re)mis en place !

Date conventionnelle :	Événements :	Date recalculée en années BP :
- 44 - 27	Mort de Jules-César, puis avènement d'Auguste, empereur romain	- 1000
- 4	Naissance du Christ	<i>événement fictif</i>
79	Éruption du Vésuve et ensevelissement de Pompéi	<i>événement anti-daté</i> - 700
284	Dioclétien, élu empereur romain, début de l' <i>ère de Dioclétien</i>	- 800
337	Baptême et mort de Constantin le Grand	<i>événement fictif</i> mais personnage réel vers - 700
476	Chute du dernier empereur romain d'Occident	- 700
498	Baptême de Clovis à Reims	<i>événement fictif</i> mais personnage réel vers - 750
541-542	Grande Peste dite de Justinien, du nom de l'empereur byzantin qui construisit la basilique de Hagia Sophia entre 532 et 537. [cet événement est synchronisé avec la Grande Peste du 14 ^{ème} siècle]	- 700
620	Hégire	- 650

800	Charlemagne couronné empereur	<i>événement fictif</i>
1000	An Mil	<i>événement recréé vers - 600</i>
1095-1099 1198-1204	Croisades, jusqu'au sac de Constantinople	événements décalés dans le temps ou l'espace entre - 750 et - 600
1165-1223 1214-1270 1268-1314	Philippe II Auguste, Louis IX ou Saint Louis, Philippe IV le Bel	<i>personnage fictif</i> <i>personnage fictif</i> <i>personnage réel</i> vers - 680
1346-1348	Peste Noire ou Grande Peste du Moyen-Âge [rétro-synchronisée avec la Grande Peste de Justinien, 6 ^{ème} siècle]	- 700
1309-1371 1378-1409	Papauté en Avignon	<i>autour de - 680</i>
1453 1454	Prise de Constantinople par les Turcs. Redécouverte de l'imprimerie par Gutenberg	- 500
1582	Réforme grégorienne du calendrier	- 368

Quelle est la thèse principale de ce livre, par rapport aux autres chronologies, déjà proposées par des « récentistes » contemporains, comme Heribert Illig ou Anatoly Fomenko ? Avec Uwe Topper, les convergences sont grandes.

Ce qui est particulier dans cette étude, c'est que tout s'articule autour de la *mise en synchronisation* des deux grandes *épidémies de peste*, celle de Justinien (541-542) et celle du Moyen-Âge tardif (1345-1348).

A la suite de ces deux épisodes, largement décrits et commentés par les historiens, il y a eu en Europe de grandes inondations, des raz-de-marée, et de graves détériorations climatiques... possiblement causés par le passage d'un corps céleste dans l'atmosphère de la Terre ! Ces terribles événements ont été suivis par des épidémies de peste, par des désordres incontrôlés et par l'effondrement des structures sociales.

Le « hiatus » artificiel d'environ 8 siècles n'a pas de raison d'être... Si les deux séries de catastrophes ont bien été confondus - ou sciemment mélangés - par les chronologistes, on devrait passer **sans transition aucune** du 6^{ème} au 14^{ème} siècle !

Ainsi, un épisode comme celui du « *Décameron* » de Giovanni Boccaccio (1313-1373) qui narre la fuite de jeunes gens devant la Grande Peste qui ravage l'Italie, peut avoir dépeint un épisode contemporain de l'écrivain, en l'occurrence la fin de l'Empire romain d'Occident. On connaît aussi l'omniprésente histoire de l'attrapeur de rats de Hamelin, en Allemagne : celle du baladin vengeur et de sa flûte magique qui attire les rats - puis les enfants - hors de la ville (57).

On pense habituellement que la version écrite la plus ancienne de ce récit - qui prend tout son sens dans un contexte de peste - remonte à 1430/50. L'événement, quant à lui, serait antérieur - ce qui le

rattache au premier épisode de peste - voire plutôt à *l'unique grande manifestation de ce fléau*, à la suite des cataclysmes des 6^{ème} / 14^{ème} siècles !

Tous ces événements tragiques ont pu avoir lieu *voici moins de 7 siècles*, il s'agit de la même catastrophe « dédoublée » qui fut occasionnée par un cataclysme majeur : le passage rapproché d'une comète, et également quelques chutes de débris. C'est en tout cas l'explication qui paraît la mieux appropriée...

La différence *temporelle* entre les deux époques : 8 siècles d'histoire (!) ne doit bien sûr pas être complètement oblitérée, ou « déclarée nulle et non avenue » !

Les événements qui s'y sont déroulés... [en gros : de Clovis à Philippe le Bel]... ont, dans une certaine mesure, pu être *décalés dans la trame temporelle*, aussi bien vers le haut que vers le bas...

Certains événements historiques se rapportent à des épopées guerrières (Charlemagne) imaginées, ou constituent des répétitions dynastiques, comme l'a démontré Fomenko.

Tout comme dans la Hofkirche d'Innsbruck, une leçon d'histoire 'révisée' peut être donnée à qui sait bien regarder...

Souvenons-nous. Le fabuleux Arthur, roi des deux Bretagne (2^{ème} moitié du 5^{ème} siècle), y est représenté *en habits du Moyen-Âge*, en compagnie de personnages *réputés historiques*, comme Clovis, roi des Francs (qui régna de 465 à 471) ou Théodoric, roi des Ostrogoths (454-526) [et aussi de personnages moins tardifs ou contemporains de l'empereur Germanique Maximilien 1^{er} (16^{ème} siècle) auquel le monument est dédié].

C'est un peu comme si l'on avait voulu *gommer la période comprise entre le 6^{ème} et le 14^{ème} siècle*. Sachant que l'artiste allemand Dürer avait supervisé l'élaboration des statues... est-ce une sorte de message qu'il a voulu adresser aux générations suivantes ?

Tout comme Clovis, tout comme Théodoric, le roi Arthur était non seulement *roi*, mais remplissait *aussi* des fonctions dans l'armée romaine... S'il est tombé dans les « trappes de l'Histoire », c'est peut-être tout simplement parce qu'il n'a pas été « baptisé » rétro-activement, comme le fut notamment Clovis...

Non reconnu officiellement par l'Église, le roi Arthur a « dérivé » dans la légende... et vers son statut actuel de personnage « fictif » !

C'est ainsi que l'on peut expliquer bien des choses...

Dans un processus inverse, Charlemagne, *le héros de chansons de geste*, a été quant à lui reconnu « historiquement authentique », ainsi que quelques autres...

Nous avons évoqué que *le grand falsificateur* avait été l'Église catholique *romaine*, en la personne de divers *souverains pontifes*, sans oublier le roi de France (Philippe le Bel), ainsi que les empereurs de Byzance et du Saint-Empire *romain germanique*, qui étaient de « mèche »...

Au concile de Trente, qui débuta en 1545, l'histoire de l'Antiquité fut promptement réécrite - ainsi que *'Histoire tout court*. L'invention de la « donation de Constantin » permit à l'Église de s'approprié en toute légitimité les « états pontificaux », mais les empereurs et roitelets européens eurent également droit à leur part du 'butin'.

Restait à consigner tout cela. Après le concile, une réforme calendaire paraissait appropriée pour « normaliser » la trame chronologique. Ce fut celle instaurée par Grégoire XIII en 1582.

Mais, répétons-le, tout ce chambardement n'aurait jamais eu lieu *s'il n'y avait eu une grande catastrophe planétaire*, un siècle et demi auparavant.

Sans elle, nous serions peut-être encore dans l'Empire romain !

La comète a joué le rôle essentiel du « déclencheur ».

Car ce n'est qu'*après* cet événement, un désastre au sens étymologique du terme (= *dés - astre*) impliquant un corps céleste - imprévu - dans le déroulement de l'action, que l'*occasion se présente de « refondre » l'Histoire !*

Dans un monde où les survivants, hébétés, avaient tout perdu... et notamment tout point de repère avec l'extérieur, avec le « reste de la planète », la mémoire du passé vécu et appris se perdit bien vite.

Sauf dans les classes dirigeante, ou, au contraire, on voulait « faire oublier » le passé... faire « table rase », selon l'expression imagée !

Car cela allait permettre de *réécrire l'Histoire !*

L'émergence des grandes religions monothéistes, à *partir d'un substrat* déjà en place, s'explique très bien par le caractère **véritablement cataclysmique** du phénomène. En Europe occidentale, préexistaient les religions celtes ou nordiques, gréco-romaines, mêlées d'influences orientales (cultes d'Isis et de Mithra) et de *gnosticisme*.

On peut penser qu'en Europe trois *courants idéologiques* distincts avaient déjà pris corps, dont les trois grandes religions monothéistes allaient bientôt émerger. **Le Christianisme vit le jour dans le couloir rhodanien, en Avignon**, dans la continuité des cultes locaux voués à Esu, Dionysos et Jules-César.

Après la catastrophe, les églises romanes et gothiques d'Occident furent *recupérées* par le Christianisme naissant. Certains détails picturaux et sculpturaux *indiquent* ce « changement de propriétaire », tout comme l'examen critique des hagiographies ou légendes locales.

Après la catastrophe, il fut facile pour les masses dirigeantes, rois ou papes, de faire adopter partout la nouvelle religion ; les quelques îlots de résistance « païens » ou « hérétiques » étant vite réduits à néant, parfois au prix de sanglantes batailles, ou de « croisades »...

Les Croisades

Levées par les papes, les *Croisades* étaient plus destinées à combattre l'ennemi *intérieur* hérétique ou païen, voire les Byzantins du Proche-Orient, qu'à aller libérer un hypothétique « tombeau du Christ ».

Si ce fut le cas, cela n'a pu l'être que relativement tard, le temps de *construire les infrastructures*.

Le contexte moyenâgeux a été ajouté par des chroniqueurs tardifs, comme le bien-nommé « Anonyme des Croisades ».

Si des combats ont *effectivement* été menés en Terre Sainte, c'était en vue de rétablir l'ordre quand les premiers pèlerinages s'organisèrent. On peut penser que ceux-ci n'étaient pas toujours très bien vus des « locaux »...

Mais le même prétexte a pu être évoqué pour s'en aller guerroyer contre les hérétiques du sud de la France.

On peut penser également que certains récits de croisades sont *antérieurs* au contexte historique

habituellement évoqué (12^{ème} et 13^{ème} siècles). *Ils ont été transposés dans cette période par les chronologistes* du 15^{ème} siècle. En fait, ils pourraient se rattacher à une époque où les Francs (non encore christianisés... car le christianisme n'existait pas encore) - et sans doute quelques peuplades celtes - étaient établis au Proche et au Moyen Orient. Bien sûr, pas question alors d'aller libérer le « tombeau du Christ », le problème ne se posait pas !

On le voit, les croisades ont eu différentes causes ou origines - et différents aboutissants. Dans un contexte de chronologie *courte*, il ne sera pas toujours aisé de démêler ce que les chroniqueurs du 15^{ème} et du 16^{ème} siècle ont « conçu » ou rajouté.

Il est néanmoins possible de distinguer 3 composantes :

- les faits historiques *vrais* mais décalés dans le *temps* ;
- les faits historiques *vrais* mais décalés dans l'*espace* ;
- les histoires totalement *inventées*.

Cet aspect des recherches est relativement nouveau. Nous avons vu que Heribert Illig et Hans-Ulrich Niemitz se concentraient sur la période du haut Moyen-Âge. Quant aux récentistes russes Anatoly Fomenko et Gleb Nosovski, ou bien Eugen Gabowitsch, ils pensent que la première croisade s'est bien déroulée à la date généralement indiquée (1096), car le Christ lui-même serait mort peu de temps auparavant. Ces chercheurs lisent le texte biblique au plus près, et identifient l'étoile de Bethléem avec la supernova apparue dans la constellation du Crabe, puis calculent la date de la crucifixion en 1095. Peut-on véritablement calculer une date *rétro-activement* à partir d'un tel événement ? La super-nova de " 1054 " n'est attestée que par une seule "source" historique, dans une chronique chinoise. Mais on n'est vraiment sûr de rien, car les correspondances historiques entre les diverses trames temporelles sont aléatoires.

Si l'on prend le récit des Évangiles au pied de la lettre, rien n'interdit de penser que la première croisade ait eu lieu *peu de temps* après la crucifixion (post-datée en 1095). La réflexion de Gabowitsch et de Fomenko est de dire : « Pourquoi a-t-il fallu tant de temps pour partir et libérer la tombe du Christ ? ». Il y aurait des chroniques médiévales pour affirmer justement que les croisés se sont mis en route *un an après la crucifixion*...

Pour ma part, je pense que l'allusion au Moyen-Orient est tardive, et que les croisades ont surtout eu pour but d'*éradiquer* les poches de résistance hérétiques et "païennes" qui se constituèrent au début de l'expansion du christianisme, vers la fin du 14^{ème} siècle.

Quoi qu'il en soit, il avait été décidé en haut lieu de « **vieillir** » **l'ère chrétienne**, par divers artifices, comme la constitution d'une ère, *anno domini*, afin d'asseoir la légitimité papale et impériale.

La falsification de l'Histoire fut entreprise par les clercs, réalisée par les moines-copistes, puis relayée par les chronologistes et chroniqueurs du 15^{ème} et 16^{ème} siècle, pas forcément acquis au Vatican !

On les voit, comme Joseph Scaliger, argumenter à partir de pseudo-faits historiques *inventés* et propagés par l'Église.

Il en résulta ce monde « artificiel », véritable *construction intellectuelle*, gérée adroitement par l'Église romaine, qui renvoyait l'Antiquité... aux calendes grecques ! Puis ce *beau passé* fut consacré et « certifié conforme » par les historiens de la 3^{ème} République... anti-cléricale !

Ainsi l'Histoire telle que nous la connaissons fut-elle intégrée dans les manuels scolaires.

Et c'est bien pourquoi nous faisons une 'fixation' sur les longues périodes temporelles !
Alors qu'en réalité, **moins de 7 siècles nous séparent de la fin de l'Empire romain d'Occident**, de l'époque des Clovis, Justinien ou Théodoric... Et moins de mille ans, de Jules-César ou de l'empereur Auguste !

En définitive, notre Histoire occidentale a été plus que *doublée*...

Si l'on se base sur l'acte fondateur du christianisme, la naissance du Christ, en l'an « un » de Dionysus Exiguus, cet événement, *fictif ou réel*, serait à reporter autour de 1347.

Ainsi, nous écrivions en ce moment... *le 7^{ème} siècle de notre ère*.

Epilogue

Vous ne vous trompez pas en supposant que la plupart des problèmes posés dans cet ouvrage ont *déjà* attiré l'attention des historiens et des philologues... mais en fin de compte toutes ces discussions étaient réduites aux tentatives *parfois assez maladroites* d'expliquer les points vagues ou douteux *dans le cadre des versions traditionnelles de l'Histoire...* Même les esprits brillants arrivent à des conclusions fausses *à la suite des errements stériles dans le labyrinthe du « matériel historique fictif ».*

Garri Kasparov , introduction au « *Livre de Civilisation* »

A quoi sert finalement une recherche *alternative* ou *hypercritique* en Histoire ? Non pas à soulever des haines et des passions, comme cela a été de la "révision" de passages beaucoup plus récents de notre histoire occidentale !

Confrontés à un monde du « réel » et à un monde du « connu », nous traitons avec le « connu » pour tenter de reconstituer le « réel ». Même l'approche du « connu » n'est pas toujours des plus faciles.

Nous avons l'habitude d'une vision *linéaire* de l'Histoire, dans le prolongement d'une *proto-histoire* où l'homme n'avait pas encore « inventé » l'écriture, et d'une *pré-histoire* où l'homme venait tout juste d'apprendre à utiliser les outils.

Or ce modèle se révèle être archi-faux !

Rien ne s'est jamais déroulé ainsi. L'évolution, quelque part dans un passé lointain, a forgé un *Homo sapiens* qui possédait *déjà* toutes les qualités requises, sans avoir besoin de longues étapes préliminaires pour progresser. *Car Cro-magnon était un homme comme nous.* S'il s'est retrouvé à peindre les murs de sa caverne, c'est parce qu'il y avait été *obligé*. A l'extérieur, tout avait été détruit par une série de cataclysmes extrêmement violents.

En fait, Cro-Magnon était juste sur le point de prendre un nouveau départ... Nous sommes en Europe occidentale ses descendants directs ! Les Basques parlent peut-être encore la vieille langue *cromagnoïde...*

Quant aux découvertes technologiques, **elles n'ont pas d'âge**, car elles sont essentiellement fonction du *type de société*, et non pas de « l'époque »...

Au cours du temps et des périodes historiques, les sociétés humaines ont peu différé par leurs productions, mais beaucoup par leurs *moyens* de production... D'où l'illusion des grands "Ages" du cuivre, du bronze ou du fer...

On peut raisonnablement penser qu'une recherche objective de la *vérité historique* sur tous ces épisodes qui ont marqué notre civilisation, est de nature à éviter les incompréhensions, à taire les divergences et à éclairer notre savoir. Tout cela, malgré quelques siècles de conditionnement religieux par l'Église romaine, et la découverte de « pieux mensonges » ou de leurs dissimulations !

Malgré les incohérences, les fables et les impostures, nous sommes les héritiers d'une civilisation *gallo-romaine christianisée*, que nous ne pouvons pas renier. Au contraire, la connaissance de la vérité historique ne peut que nous inciter à user de tolérance et de compassion envers nos proches et nos contemporains, souvent issus d'autres cultures.

Il faut envisager sereinement notre entrée dans une ère *post-chrétienne*, porteuse d'espérance et d'éthique fédératrice, dans un esprit œcuménique élargi aux autres communautés religieuses et aux athées.

Nous faisons œuvre de paix, même si nous attaquons un peu la *Weltanschauung* que d'autres ont mis si longtemps - et parfois bien du mal - à « monter ». Bien sûr, le débat doit progressivement s'instaurer, car parmi toutes les thèses proposées dans ce livre, certaines se révéleront *forcément* caduques. C'est un état d'esprit inspiré de la science contemporaine. Il est tout à fait normal de devoir se remettre en cause.

Je ne propose pas de remplacer un dogme par un autre dogme !

Plutôt me placeraï-je dans la ligne d'un Karl Popper, autrement dit : « *La Connaissance sans certitude* », mais la Connaissance quand même !

Je voudrais reprendre ici, en l'appliquant à l'Histoire, la formule inspirée du professeur Yves Coppens, le paléanthropologue bien connu : « La Science est une *approche de la Connaissance* par des méthodes rationnelles et objectives ; elle transforme en quelque sorte la qualité en quantité, puisqu'elle la mesure ; tout le monde est à la recherche de la même *Connaissance*, et s'il y avait une meilleure prise de conscience de ceci, il y aurait probablement moins de difficultés, moins de luttes entre populations, entre races, mais aussi entre générations et sexes ; et la solution à tous ces problèmes, la manière d'aplanir toute ségrégation, est évidemment la *Connaissance* ».

Ce livre qui, je l'espère, sera bientôt suivi d'un second ouvrage sur les Peuples *d'avant* l'Antiquité gréco-romaine, va permettre de jeter un regard nouveau sur la recherche au sein de l'histoire spéculative. C'est une critique raisonnée envers la chronologie *établie*, sans pour autant arrêter des résultats définitifs. Nous sommes dans un débat *constructif*, notre mission, comme celle des journalistes, est avant tout *d'apporter la contradiction* !

Chaque auteur « récentiste », nous l'avons vu, y va un peu de sa chronologie "personnelle", preuve s'il en fallait encore une, que *le travail doit continuer*.

Nous sommes juste en passe de démêler l'écheveau du christianisme originel. Nous voulons simplement comprendre ce qui s'est *réellement passé*... Il est étonnant de découvrir le peu de siècles qui nous séparent du *début de notre ère*... Il faudra un certain temps pour "s'habituer" à l'idée d'une Église Catholique Apostolique Romaine vieille (ou *jeune*...) de moins de 7 siècles !

C'est pratiquement l'âge des murs et édifices majestueux du Vatican, tout autour de la place St Pierre à Rome. Ceci expliquant cela...

C'est en tout cas avec passion que nous vivrons les prochains débats. Nous disposerons bientôt de plus d'éléments probants en provenance de l'archéologie "revisitée" - ou plutôt réinterprétée, car extirpée du canevas des deux millénaires d'Histoire, fabriqué 'sur mesure' par les chronologistes des 15^{ème} et 16^{ème} siècles, et "officialisé" par des générations d'historiens, d'abord cléricaux ou réformés, puis anti-cléricaux... Pensons au rôle joué par Jules Michelet dans certains clichés tenaces, comme les prétendues « Terreurs de l'An Mil ».

Prenant ses sources auprès de chroniqueurs comme Raoul Glaber, Ademar de Chabannes ou l'abbé Abbon de Fleury (ce dernier écrivant « qu'il avait "ouï dire" que la *fin des temps* était pour l'an Mil, *mais qu'il n'y avait personnellement pas cru* »), le grand historien français du 19^{ème} siècle a forgé un

mythe tenace à partir d'une simple phrase : « *C'était une croyance universelle au Moyen-Âge que le monde devait finir en l'An mille de l'Incarnation* » !

Pour rester dans le catastrophisme - étayé scientifiquement celui-là -, l'idée de *cataclysmes planétaires récents* n'effleure d'habitude guère l'esprit de nos concitoyens, repliés dans leur microcosme néo-cartésien, entre l'écran de télévision, d'un côté, et la console de jeux, de l'autre. Nous vivons à une époque apparemment peu encline à se remettre en question. Il a fallu le terrible raz-de-marée du 26 décembre 2004 en Asie pour que beaucoup de gens s'aperçoivent que d'insouciantes vacances sous les cocotiers pouvaient se transformer en vision de cauchemar, *quand la Nature en mouvement se rappelle à notre souvenir*.

Pour en revenir au présent livre, il ne sera sans doute jamais tout à fait possible d'y apposer un point final. Ce n'est pas plus mal. Comme l'affirmait l'épistémologue viennois Karl Popper, une théorie qui se croit à l'abri de tout risque de réfutation n'est pas une théorie scientifique, *mais un dogme* !

Or c'est bien ce que nous voulons éviter.

Dans le domaine de la Connaissance, l'Histoire n'est pas intrinsèquement protégée d'un apport massif d'éléments nouveaux - venant de l'archéologie, notamment - qui pourraient venir invalider certaines 'certitudes'. L'Histoire est réfutable ! Cela doit nous inciter à introduire la notion de *débat contradictoire* autour des thèses controversées, tant celles des historiens « récentistes » que celles des historiens « traditionnels ».

Il subsistera toujours un léger décalage entre les mondes du réel et du connu...

En tout cas, le débat reste grand ouvert, les générations futures trancheront !

Finalement, le but de ce livre n'aura pas été de "supprimer" le Moyen-Âge, mais plutôt d'aider à le "resituer" !

Le Moyen-Âge est une courte période de transition, entre l'Antiquité (les Grecs, les Romains) et la Renaissance suivie des *Temps Modernes* (« nous »)... La perspective, évoquée dans cet ouvrage, d'une époque **troublée par une subite catastrophe céleste** ne fait qu'en "rétrécir" singulièrement la durée...

Dans tous les cas de figure, qu'il ait duré dix ou deux siècles, le Moyen-Âge sera toujours cette époque riche en traditions et en sujets d'émerveillement, *dont nous sommes les héritiers directs*.

Au *Quattrocento italien*, le pouvoir politico-religieux en place a tout fait pour favoriser une *relecture* de l'Histoire, *en faisant produire* par ses moines-copistes une multitude de textes *d'inspiration antique*, car il fallait bien se forger une légitimité qui s'appuyât sur l'*ancienneté* des actes fondateurs : Évangiles, Actes des apôtres, *textes conciliaires*.

Le Moyen-Âge, après les calamités naturelles, la peste et les guerres, a finalement été une *période plutôt dynamique*, marquée par l'essor des grandes religions monothéistes, et par celui de nos cultures et civilisations contemporaines !

On l'aura compris, dans sa *globalité*, temporelle, géographique et spirituelle, le Moyen-Âge est incontestablement une importante époque charnière.

Ce livre ne fait que proposer un scénario *différent* de nos connaissances livresques. Il éclaire d'une lumière nouvelle l'épopée médiévale !

Beaucoup en souriront. Une phrase de Louis Pauwels et Jacques Bergier dans " *Le matin des Magiciens* " me paraît ici appropriée : « *Nous vivons sous un régime d'inquisition où l'arme la plus fréquemment employée contre la réalité non conforme est le mépris accompagné de rires* ».

En tout cas, qu'on ne m'accuse pas d'avoir « rétréci » le Moyen-Âge ! Je lui ai simplement rendu sa dimension *réelle*, car dans une approche académique il était devenu *beaucoup trop long*...

Comme je l'écrivais au début du livre, la durée de 10 siècles généralement attribuée au Moyen-Âge " ne colle pas " avec ce que nous savons maintenant du développement des technologies ! L'*Homo sapiens* des anthropologues, l'*Homo faber* des sociologues ou l'*Homo technicus* des futurologues, n'auraient eu aucune raison de rester pendant près de 1000 ans au même niveau technologique (ou peu s'en faut).

Par ailleurs, on peut imaginer que l'*Age d'Or* des Antiques (que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement) aurait dû déboucher *de façon inéluctable* sur des siècles de « grande technicité », *analogues à nos 19^{ème} et 20^{ème}*, s'il ne s'était pas passé quelque chose de très grave... **voici 7 siècles**. S'il n'y avait pas eu *une grande catastrophe cosmique*... stoppant net la progression *normale* de l'Humanité !

En somme, estimons-nous heureux, malgré les vicissitudes du temps présent, d'être arrivés au stade de civilisation où nous sommes... Cela est dû tout bonnement au fait que, *depuis la fin de l'Empire romain*, **aucune catastrophe majeure** n'est plus venue enrayer notre marche vers le progrès.

Souhaitons - et c'est le vœu que je formulerai pour terminer - que cela reste ainsi *le plus longtemps possible*. Que les hommes de bonne volonté s'accordent enfin pour respecter le Monde dans lequel ils vivent, et qu'ils mettent tout en œuvre pour le léguer *intact* aux générations futures !

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses !

Virgile (*Les Géorgiques*)

REMERCIEMENTS

Mes plus vifs remerciements s'adressent à Uwe Topper pour sa relecture attentive du manuscrit originel, et à Horst Friedrich pour ses conseils et encouragements, tout au long de la rédaction de ce livre.

Je remercie bien cordialement Jean-Philippe Camus, éditions SPH à Nice, pour avoir été à l'initiative du projet, ainsi que Philippe Ilial, pour leur confiance et leur soutien amical.

Des problèmes conjoncturels n'ont pas permis la publication du livre et sa sortie en librairie. Nous espérons que cela pourra se faire tout prochainement.

Je remercie vivement Marc Angee qui s'est chargé de mettre en ligne le texte original sur la page électronique du Cerbi.

Mes remerciements vont aussi à Pascal Cazottes et à Roch Saiüquere, qui ont toujours témoigné de l'intérêt pour mes thèses. Je remercie tous les amis et collègues qui m'ont encouragé au long de cet ouvrage.

Littérature et notes

- (1) **TOPPER**, Uwe : « Isaac Newton verkürzt die griechische Geschichte um 300 Jahre » - *Efodon Synesis*, n° 4, Hohenspeißenberg, 1999.
- (2) **BROWN**, Dan : « Da Vinci Code » - Ed. Lattès, 2004
- (3) Cela peut paraître surprenant, mais les astronomes se servent du jour... *julien* [nommé ainsi par le chronologiste et astronome **Joseph Scaliger** en l'honneur de son père *Jules César Scaliger*, en 1583] pour l'observation des étoiles, car c'est un outil mathématique facile à manipuler ; depuis 1984, l'origine des temps est fixée par convention au premier janvier de l'an 2000 à midi ! C'est un système *sans année bissextile*, où le siècle fait exactement 36.525 jours, comme dans le calendrier julien (celui de Jules César, « l'antique ») !
- (4) <http://www.bluewaterarts.com/calendar/NewInterGravissimas.htm>
- (5) Selon l'encyclopédiste russe Nicolaï Morozov, mais Uwe Topper qui a fait des recherches à Salamanque au Portugal à ce sujet, n'a pas retrouvé les écrits du professeur **de Ancilla** (communication personnelle).
- (6) **TOPPER**, Uwe : « Edwin Johnson, ein radikaler Verfechter der Chronologiekritik » - *Efodon Synesis*, n° 6, 2001.
- (7) **NEWTON**, Isaac : « Abrégé de la chronologie des anciens royaumes » - Trad. de l'Anglais de Mr. [Andrew] Reid, Genève, 1743 [passim].
GABOWITSCH, Eugen : « Newton als geistiger Vater der Chronologiekritik und Geschichtsrekonstruktion (neben Hardouin) » - *Efodon Synesis*, n° 6, 1999.
- (8) **MENCKEN**, Johann Burkhard : " De charlataneria eruditorum ", 1715 [passim].
- (9) A ceux qui pensaient qu'il était absurde qu'un aussi grand nombre de documents anciens ait pu être "fabriqué" par un seul groupe, **Jean Hardouin** répliquait en disant que la somme des écrits de l'Antiquité était moindre que toutes les publications réunies, issues des courants de la Réforme, au seizième siècle, cf. : <http://www.christianism.com/appendixes/III.html>
- (10) **BALDAUF**, Robert : « Historie und Kritik (einige kritische Bemerkungen) - IV : Das Altertum (Römer und Griechen) », C. Metrik und Prosa, Bâle, 1902.
- (11) **KAMMEIER**, Wilhelm : « Die Fälschung der Geschichte des Urchristentums », *Verl. f. ganzheitl. Forsch. u. Kult.*, Roland Bohliger, Wolfenbüttel/Husum, 1982.
- (12) **FOMENKO**, Anatoly T. *et al.* : « History : Fiction or Science ? » - MITHEC, 2004, ISBN : 2913621023 ;
- (13) **GABOWITSCH**, Mischa : « Fomenko et la "nouvelle chronologie" », 2000.
<http://www.jesus1053.com/12-wahl/12-autoren/13-gabowitsch/Fomenko-Misha.html>

- (14) **DAVIDENKO**, Igor *et al.* : « Livre de Civilisation » - Ecopress, Moscou, 2001.
- (15) **ILLIG**, Heribert : « Das erfundene Mittelalter. Die grösste Zeitfälschung der Geschichte » - Econ Verlag, Düsseldorf, 1996.
ILLIG Heribert : « Wer hat an der Uhr gedreht ?, Wie 300 Jahre Geschichte erfunden wurden » - Econ & List, Munich, 1999.
La revue « *Zeitensprünge* » que le Dr Illig édite est disponible aux éditions Mantis, Lenbachstr. 2A, D-82166 Gräfelfing.
Le livre principal (un best-seller !) qu'Heribert Illig a écrit sur Charlemagne est : « *Hat Karl der Grosse je gelebt ?* » [« *Charlemagne a-t-il bien existé ?* »], Mantis, Gräfelfing 1994.
- (16) **KROJER**, Franz : « Die Präzision der Präzession - Illigs mittelalterliche Phantomzeit aus astronomischer Sicht », Differenz-Verlag, Munich, 2003.
- (17) **NIEMITZ**, Hans-Ulrich & Christian **BLÖSS** : « C14-Crash. Das Ende der Illusion, mit Radiokarbonatmethode und Dendrochronologie datieren zu können » - Editions *Mantis*, 1997.
NIEMITZ, Hans-Ulrich & Christian **BLÖSS** : " Der Selbstbetrug von C14-Methode und Dendrochronologie ", *Zeitensprünge* 3, 1996.
- (18) **FRIEDRICH**, Horst : « Erdkatastrophen und Menschheitsentwicklung. Unser katastrophisches Ur-Trauma » - *Efodon Me-17*, Hohenspeißenberg, 1998.
- (19) **ERNSTSON**, Kord *et al.* : « Did the Celts see a comet impact in 200 B.C. ? » - *Astronomy Magazine*, Kalmbach publishing co., October 2004.
<http://www.astronomy.com/default.aspx?c=a&id=2519>
- (20) **BAILLIE**, Mike : " Exodus to Arthur, Catastrophic Encounters with Comets ", London, 1999.
FRIEDRICH Horst, Herbert **HOFER** und Heribert **ILLIG** : " Planetoiden contra Planeten ? " - *Vorzeit-Frühzeit-Gegenwart* 3-4/1993.
TOPPER, Uwe : " Erfundene Geschichte, Unsere Zeitrechnung ist falsch " - Munich, 1999.
Cf. également le dernier livre d'Uwe **Topper** : " Kalender-Sprung - Europas Religionswechsel um 1500 " - Editions Grabert, Tübingen, 2006.
- (21) **SARRE**, François de : " Als das Mittelmeer trocken war " - *Efodon Dokumentation-40*, 127 pages et 13 illustrations, Hohenspeißenberg, 1999.
- Paru sous forme condensée en anglais : " On a landbridge in the Gibraltar area in protohistorical times : a zoological study and its implication for human settlement ", *Migration & Diffusion*, 1 (3), Vienne (2000).
- (22) **VELIKOVSKY**, Immanuel : " Mondes en Collision " (Stock) et " Les grands bouleversements ". Pour Velikovsky, il y a deux dates *récurrentes* dans les récits antiques : 1495 et 687 *avant notre ère*. Ces dates correspondraient à des « apocalypses » provoquées par l'irruption de *Vénus* - sous l'aspect d'un astre à l'aspect cométaire - dans le système solaire. Ce scénario est inscrit dans les mythes et récits légendaires.

- (23) **FRIEDRICH**, Horst (2001): « Did some worldwide great natural calamity befall our planet as late as sometime during the Renaissance » - *Midwestern Epigraphic Journal*, vol. 15, 119-122.
- (24) **LEWIS**, John S. : " Rain of Iron and Ice " - Addison-Wesley, 1997.
ALVAREZ , Luis & Walter, *et al.* : " Extraterrestrial Cause for the Cretaceous-Tertiary Extinction " - *Science* **208**, 1980.
HÖRBIGER, Hanns & Philipp FAUTH : " Glazial-Kosmogonie " - Leipzig, 1913
[*passim*].
SPEDICATO, Emilio : " Apollo Objects, Atlantis and the Deluge : A Catastrophical Scenario for the End of the Last Glaciation ", in : *Quaderni del Dipartimento di Matematica e Informatico*, Istituto Universario di Bergamo, **22**, 1990.
- (25) **FRIEDRICH**, Horst - *ouvrage déjà cité*, cf. (18).
- (26) Dans une étude parue en 2002 dans les *Geophysical Research letters* (29, 7), les géophysiciens français E. Bellanger, D. Gibert et J.L. Le Mouel, étudiant ce mouvement du « Chandler Wobble » sur une longue séquence de temps, ont décelé des phases et des « sauts » qui pourraient être corrélés à des pics d'activité géomagnétique. Sans oublier l'action quotidienne des marées, et le déplacement saisonnier des masses d'air et d'eau. Si les astronomes ont connaissance de tous ces mouvements infimes, ces derniers sont en revanche impossibles à quantifier.
- (27) **NAUDIET**, Armin : « Das Geheimnis der Präzession » - *Efodon Synesis* n° 9 : 17-23, 1995.
- (28) **ZILLMER** Rüdiger : « Irrtümer der Erdgeschichte » - Langen Müller, 2001.
- (29) **TOPPER**, Uwe : " Das Erbe der Giganten " - Öltten-Verl., Freiburg, 1977.
- (30) communication personnelle
- (31) **TUCOO-CHALA**, Pierre : « Quand l'Islam était aux portes des Pyrénées » - Editions J.&D., Biarritz , 1994.
- (32) **CASSAGNES-BROUQUET**, Sophie : « La passion du livre au Moyen-Âge » - Ed. Ouest-France, Rennes, 2003.
- (33) **RICHÉ**, Pierre : « Les Grandeurs de l'an mille » - Bartillat, Paris, 1999.
- (34) **ILLIG** Heribert & Hans-Ulrich **NIEMITZ** : « Was bleibt vom Mittelalter ? Signale für einen Paradigmenwechsel » - *Österreichische Gegenwart*, 3-4, 1996 [Wien] + page web.
- (35) Lire : « La Vie de Charlemagne, à travers les chansons de geste » par Patricia Michon - *Les Temps Médiévaux*, n° 12 : 21-27, 2004.
- (36) Pour plus d'information, lire : « Les papes d'Avignon » par Jérôme Cotte - *Les Temps Médiévaux*, n° 6 : 57-61, 2003.

- (37) Comme si c'était au pape de décider *qui allait au Paradis ou non...* Cette image, popularisée par St Pierre " portier du paradis ", est sans doute une remémoration du temps où les pontifes romains surveillaient l'accès au pont qui menait par delà le Tibre !
- (38) **Cf. l'ouvrage italien** « *Cronologia, Cronografia e Calendario Perpetuo dal principio dell'Era Cristiana al giorni nostri* » par A. Capelli, archiviste-paléographe, directeur émérite de l'*Archivio di Stato di Parma*, éditeur Ulrico Hoepli, Milan, 1930.
- (39) **VOTTERO**, Jean : « Il y a 1000 ans... les Gaulois ? » - *Top Secret*, 15 : 55-61, Eden édition, L'Isle Jourdain, 2004.
- (40) **ONFRAY**, Michel : « *Traité d'Athéologie* », éd. Grasset, Paris, 2005.
- (41) On peut être surpris qu'à l'époque antique ou *post*-antique, 3 religions étaient célébrées dans une même région, là où l'on ne s'attendrait à n'en trouver qu'une... Cette 'répartition' des fidèles semble néanmoins assez logique dans un contexte où la liberté des cultes est garantie. C'est également une application de la « *loi des marchés* », qui conduit les communautés à posséder des circuits parallèles de distribution, par exemple : boucherie *kasher*, boucherie *halal*, boucherie-*charcuterie*...
- (42) **LAFFITE**, Serge : « L'Arianisme et le Concile de Nicée - Naissance de la Sainte Trinité », pp. 48-49 - Extrait de la revue : « *Le Monde des Religions* », n° 9, janv.-févr. 2005.
- (43) **CAMUS**, Jean-Philippe : « Les Maisons de Dieu et leur symbolique à l'époque romane » - *Les Temps Médiévaux*, n° 4, 35-41, nov. oct. 2002.
- (44) **On peut aussi** comparer avec l'*épopée brodée de Guillaume le Conquérant* : La tapisserie de Bayeux, en fait une broderie de fils de laine teintés sur une toile de lin, est un documentaire du 11^{ème} siècle. Réalisée sous l'autorité de l'évêque de Bayeux, elle relate sur 70 m, la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Point d'orgue de ce chef-d'œuvre : la bataille de Hastings (1066). Les artistes ont employé des techniques de représentation du mouvement, ainsi que le procédé quasi cinématographique du *flash-back*.
- (45) **PEGUET**, Jean-Charles : « Mont Saint-Michel, symbolisme et spiritualité d'un cloître » - *Les Temps Médiévaux*, n° 6 : 29-36, février-mars 2003.
- (46) **DONTENVILLE**, Henri : « *Histoire et Géographie Mythiques de la France* », 1973.
- (47) : Au train où vont les choses en Europe occidentale, il ne serait pas étonnant que d'ici quelques décennies un certain nombre d'églises catholiques *actuelles* ne « changent de main » et ne soient récupérées par d'autres cultes ; A Nice par exemple, une sorte de 'prémonition' semble avoir inspiré les constructeurs de l'église Ste Jeanne d'Arc, qui a tout d'une mosquée : coupes et minaret, tout y est... Mais les églises évangéliques 'montantes' pourraient bien prochainement récupérer l'essentiel du 'parc' chrétien traditionnel, guetté par la désaffection des fidèles !
- (48) **HAUG**, Walter : " Ursache für die Fälschung der mittelalterlichen Zeitrechnung gefunden " - *Efodon Synesis*, n° 2, Hohenspeißenberg, 2001.

- (49) **LEGUAY**, Jean-Pierre : « Les Catastrophes du Moyen Age » - Ed. Jean-Paul Gisserot, 2005.
- (50) Voir le site « L'art licencieux breton » : Représentations « bizarres », dites « licencieuses », cf. <http://hortusdeliciarum.free.fr/galerie22/galerie22.html>
Cf. aussi le livre " Bestiaire des cathédrales " de Pierre **RIPERT** (éd. De Vecchi, 2004).
- (51) **CAROTTA**, Francesco : « War Jesus Caesar ? » - Goldmann, Munich, 1999.
- (52) **ZIBAWI**, Mahmoud : « La Croix dans l'art Copte : Hiéroglyphe, signe et icône » - *Quantara* n° 35, p. 51-52, 2000.
- (53) **DAVIDENCO**, Igor *et al.* : « Livre de Civilisation », *déjà cité*.
- (54) Il y a eu de grandes éruptions *avant* l'épisode de Pompéi. Des archéologues suédois ont découvert des grains de blé, du bois brûlé et des tessons de céramique, datant de l'Age du Bronze, *sous les ruines de la ville de Pompéi* (magazine *La Recherche*, 387 : 18, juin 2005). Enfouis sous d'épaisses couches de cendres, ces vestiges montrent que le Vésuve avait déjà enseveli une zone habitée, voici 5500 ans (en chronologie traditionnelle). Déjà en 2001, les traces d'un village détruit il y a 3800 ans avaient été trouvées dans la même région.
- (55) **SARRE**, François de : « Il y a 7 siècles... l'Empire romain » - *Top Secret*, n° 13 : 50-56, Eden édition, L'Isle Jourdain , 2004.
<http://perso.wanadoo.fr/initial.bipedalism/23.htm#4>
ou
http://cerbi.ildi5.com/article.php3?id_article=140
- (56) En effet, le *procédé* de l'imprimerie était connu depuis longtemps, tant en Chine qu'en Europe. L'Église, dans un premier temps, s'était d'ailleurs montrée hostile à l'imprimerie... car cela « court-circuitait » les moines-copistes qui avaient le monopole du livre (et de la contre-façon !)... Mais l'Église sut se ressaisir, avant la grande fracture intellectuelle qu'allait constituer la Réforme de Martin Luther.
- (57) La petite ville de Hamelin en Allemagne était connue pour l'avarice de ses habitants... Alors que les rats pullulaient, un joueur de flûte proposa, moyennant des pièces d'or, de délivrer la ville et ses habitants de ce fléau. Les rongeurs envoûtés par la musique magique de la flûte se noyèrent dans la rivière où le musicien les avait conduits. Cependant, le maire et les habitants refusèrent de récompenser le musicien qui entraîna, grâce à la musique captivante de sa flûte, tous les enfants en dehors de la ville...

Glossaire

Antipape : pape élu irrégulièrement et non reconnu par l'Église romaine.

Antiques : peuples de l'Antiquité, dans cet ouvrage - sauf spécification - il s'agit des civilisations de l'Age d'Or gréco-romain.

Antiquité : période de l'Histoire correspondant aux plus anciennes civilisations connues, des origines des temps historiques à la chute de l'Empire romain.

Apocalypse : dernier livre du Nouveau Testament, attribué par la tradition à l'apôtre Jean, mort à Éphèse vers l'an 100.

Aristotélicien : propre de l'aristotélisme (ensemble des courants réactualisant la philosophie d'Aristote ou s'en inspirant : Avicenne, Averroès, Albert le Grand, St Thomas d'Aquin).

Assyriens : peuple mésopotamien qui, du XX^{ème} au VII^{ème} siècle avant J.C. domina épisodiquement l'Orient ancien.

Astéroïde : grosse météorite ou petite planète, en orbite autour du Soleil, généralement entre Mars et Jupiter, mais qui peut se rapprocher de la Terre jusqu'à la frôler ou la percuter.

Astroblème : cratère fossile dû à l'impact d'une grosse météorite.

Astrolabe : instrument qui servait à obtenir, pour une latitude donnée, une représentation du ciel à une date quelconque.

Babyloniens : habitants de Babylone et de la Babylonie, partie inférieure de la Mésopotamie (Irak actuel) ; la fondation de Babylone est attribuée aux Akkadiens, voici 2325-2160 av. J.-C.

Bissextile : année à laquelle on a ajouté un jour, originellement après le "sextile" [sixième jour] précédant les calendes de mars, d'où "bis-sextile".

Bulle : lettre apostolique d'intérêt général portant le sceau du pape.

Carbone 14 : isotope radioactif du carbone prenant naissance dans l'atmosphère et permettant la datation d'échantillons d'origine organique ; le C₁₄ entre dans le cycle de la photosynthèse des plantes et s'accumule dans les tissus (humains et animaux) par l'ingestion de nourriture. À la mort de l'individu, l'accumulation du C₁₄ s'interrompt et la quantité d'isotope diminue graduellement par désintégration en azote 14 (N₁₄).

Carolingiens : dynastie francique qui succéda aux Mérovingiens en 751 ; fondée par Pépin le Bref, son représentant le plus connu est Charlemagne ; la dynastie régna en France jusqu'en 987.

Cataclysme : grand bouleversement, destructions causées par un phénomène naturel.

Catastrophe : événement subit qui cause un bouleversement, pouvant entraîner des destructions, de nombreux morts : un désastre.

Catastrophisme : théorie qui attribue à de grands cataclysmes les changements à la surface de la Terre.

Cathédrale : église épiscopale (siège de l'évêque) d'un diocèse.

Chronologie : science qui vise à établir les dates des faits historiques et la succession dans le temps des événements historiques.

Chronologiste : savant ou historien qui recherche ou détermine les dates dans l'Histoire.

Classique : écrivain ou artiste de l'Antiquité ou qui s'est inspiré de l'Antiquité.

Codex : livre de pages reliées entre elles, qui remplacera progressivement le volumen (ou rouleau) à partir du 2^{ème} siècle.

Comète : astre du système solaire formé d'un noyau solide de roche et de glace qui, au voisinage du Soleil, éjecte une atmosphère de gaz et de poussières à l'aspect de chevelure ; il en existerait près de mille milliards aux confins du système solaire ; une vingtaine sont détectées chaque année au voisinage de l'orbite terrestre.

Comput : calcul déterminant le calendrier des fêtes mobiles pour les usages ecclésiastiques, en particulier la date de Pâques.

Cycle lunaire de Méton : du nom d'un astronome athénien du 5^{ème} siècle av. J.-C., est une période de 19 ans environ, au terme de laquelle les phases de la Lune se reproduisent aux mêmes dates, car 253 rotations lunaires (29, 53059 jours) correspondent à 19 ans. Le calendrier juif est basé sur le cycle de Méton : 7 des 19 années du cycle sont bissextiles ; un troisième mois de 30 jours est ajouté aux années 3, 6, 8, 11, 14, 18 et 19 du cycle.

Dendrochronologie : établissement des cycles climatiques et évaluation des dates selon l'épaisseur et le nombre des anneaux de croissance (cernes) des arbres, permettant des corrélations avec la méthode de datation au carbone 14.

Dôme : toit galbé de plan centré, à versant continu (le plus souvent hémisphérique) ou à pans, qui surmonte certains édifices, comme la basilique de Saint-Pierre à Rome.

Écliptique : plan de l'orbite de la Terre autour du Soleil ; pour un observateur terrestre, c'est le ruban du ciel où se produisent les éclipses ; l'écliptique est incliné de 23,5° par rapport à l'équateur.

Edda : nom de deux recueils originaires d'Islande, datant du 13^{ème} siècle.

Empirique : qui s'appuie sur l'expérience, l'observation.

Épacte : nombre qui exprime l'âge de la lune au premier janvier, la nouvelle lune étant, par convention, nommée par le zéro.

Équinoxe : époque de l'année où le soleil, dans son mouvement apparent sur l'écliptique, coupe l'équateur céleste, et qui est caractérisée, en tout point de la surface terrestre, par la durée égale du jour et de la nuit.

Eschatologie : perspectives sur le sort ultime de l'homme et le retour d'un messie à la fin des temps.

Étrusques : peuple qui apparut au 8^{ème} siècle avant J.-C. en Toscane ; ils y fondèrent de puissantes et riches cités, gouvernées par des rois ; ils étendirent leur domination jusqu'à la Campanie, la plaine du Po et s'installèrent à Rome (règnes de Servius Tullius et des Tarquin).

Déontologie : règles et conduites morales qui régissent habituellement une profession.

Francs : peuple germanique qui donna son nom à la France ; ils participent aux invasions barbares des 3^{ème} et 4^{ème} siècles dans la Gaule romaine.

Géocroiseur : néologisme anglo-saxon pour désigner les corps célestes - astéroïdes ou comètes - dont l'orbite recoupe celle de la Terre et qui représentent un danger certain d'impact.

Gnosticisme : doctrine d'un ensemble de sectes chrétiennes des trois premiers siècles de notre ère qui professait un dualisme radical et fondait le salut de l'homme sur un rejet de la matière, soumise aux forces du Mal, ainsi que sur une connaissance supérieure (gnose) des choses divines.

Gothique : ce mot fut créé vers 1440 par l'Italien Lorenzo Valla pour désigner un style d'écriture, dans le sens de "médiéval", car l'expression Moyen Age n'existe que depuis 1604. Pour l'architecture, l'adjectif latin "gothicus" [dans le sens de "médiéval"] a été créé en 1610, mais d'un usage courant pour désigner l'architecture du 13^{ème} siècle à la Renaissance depuis le 19^{ème} siècle. (Synonyme d'ogival).

Hagiographique : relatif à la vie ou au culte des saints.

Hégire : correspond à l'année 622 de l'ère chrétienne : fuite du prophète Mohamed vers Médine, début de l'ère de l'Islam.

Horoscope : carte du ciel lors d'un événement - comme une naissance - et ensemble des interprétations que l'on peut faire sur l'avenir de quelqu'un.

Indulgences : rémission devant Dieu de la peine temporelle due pour les péchés [...] que le fidèle bien disposé obtient [...] par l'action de l'Église en tant que dispensatrice de la Rédemption [Catéchisme, # 1471, p. 384].

Indiction : utilisée au Moyen-Âge pour spécifier la position de l'année courante dans le cycle des 15 années de taxation, elle a été introduite de façon courante par l'empereur Constantin le Grand le 1^{er} septembre 312, et cessa d'être utilisée en 1806 ; l'indiction n'avait aucune signification astronomique, et ne suivait pas toujours l'année calendaire. L'indiction pontificale ou romaine pouvait débiter du jour de la nouvelle année, soit le 25 décembre, le 1^{er} janvier ou le 25 mars (jour de l'Annonciation).

Legenda aurea : rédigée entre 1250 et 1280 par Jacques de Voragine, c'est une vaste compilation d'histoires religieuses qui connut une grande vogue au Moyen Age, à la Renaissance et au-delà ; le but recherché n'était pas la vérité historique, mais plutôt d'ordre moral.

Mausolée : monument funéraire de grandes dimensions.

Métaphysique : ensemble des connaissances tirées de la raison seule, indépendamment de l'expérience.

Métaphore : comparaison ou analogie.

Météorite : fragment de corps céleste qui tombe à la surface d'un astre, et en particulier de la Terre ; on estime qu'il tombe chaque année 10.000 tonnes de matière météoritique sur la Terre ; lorsque celle-ci rencontre des essaims de météorites, on observe une pluie d'étoiles filantes.

Moyen-Âge : l'expression vient de l'italien "media evo", époque intermédiaire, créée au moment de la Renaissance. Cette expression aujourd'hui teintée de mépris désigne un âge intermédiaire (entre l'Antiquité et le retour à celle-ci). Traditionnellement, le Moyen-Âge est la période qui va de la chute de l'Empire romain (en 476) à la découverte de l'Amérique (en 1492). C'est l'humaniste Giovanni Andrea qui utilisa pour la première fois le terme de "Moyen-Âge" en 1469. Mais ce n'est qu'au cours du XVII^e siècle que le mot devint d'usage courant.

Ostentation : attitude de quelqu'un qui cherche à se faire remarquer.

Pandémie : épidémie qui se répand sur un ou plusieurs continents.

Pape : chef, élu en conclave, de l'Église catholique romaine, évêque de Rome ; dans l'Église copte d'Alexandrie, le patriarche Chenouda III porte également le titre de pape.

Papyrus : feuille pour l'écriture, fabriquée par les anciens Égyptiens à partir de la tige d'une plante qui pousse sur les rives du Nil.

Pâques : la fête de Pâques est fixée au premier dimanche après la pleine lune qui a lieu soit le jour de l'équinoxe de printemps (21 mars), soit aussitôt après cette date ; la date de Pâques oscille entre le 22 mars et le 25 avril et de sa date dépend celle des autres fêtes mobiles.

Petit âge glaciaire : période de net refroidissement sous le règne de Philippe Le Bel, puis aussi sous Louis XIV.

Pléistocène : plus grande part de l'ère quaternaire, débutant il y a 1,64 million d'années et se terminant voici 10.000 ans environ.

Précession des équinoxes : mouvement conique très lent qu'effectue l'axe de rotation de la Terre autour d'une position moyenne ; il provoque une petite avance annuelle des équinoxes.

Quattrocento : 15^{ème} siècle italien.

Récentiste : néologisme utilisé dans ce livre sur le calque de l'allemand « Rezentist », désigne les chercheurs qui considèrent que les époques historiques (ou les ères géologiques) ont largement été surestimées, et qu'il convient d'en diminuer la durée.

Renaissance : le terme de Renaissance est tardif. On le doit à l'historien d'art suisse Jakob Burckhardt (1818-1897) qui publia une célèbre *Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) en présentant le Quattrocento italien (le XV^e siècle) comme un retour aux valeurs de l'Antiquité.

Roman : le mot "roman" pour désigner l'art architectural de la période allant du 10^{ème} au milieu du 12^{ème} siècle, a été utilisé pour la première fois par l'archéologue Charles Duhérissier de Gerville dans une lettre de 1818 à son confrère Auguste Leprévost. En 1823, il divise le Moyen Age en deux périodes, le plein cintre qu'il appelle "roman" car il est l'héritier de la voûte romaine, et le style ogival, auquel il réserve le nom de "gothique".

Saint Empire Romain Germanique : désignation officielle de l'empire fondé en 962 par Otton 1^{er} qui comprenait les royaumes de Germanie, d'Italie et, à partir de 1032, celui de Bourgogne ; de la fin du 13^{ème} au 15^{ème} siècle, il perdit ses possessions italiennes, bourguignonnes et suisses, et se confondit avec le domaine germanique, puis fut dissous en 1806 à la suite des guerres napoléoniennes.

Saturnales : Fêtes célébrées au solstice d'hiver en l'honneur de Saturne, durant lesquelles régnait la plus grande liberté.

Scaligérien : néologisme introduit par le chercheur russe Anatoly Fomenko, pour désigner le système chronologique élaboré par l'humaniste français Joseph Scaliger au 17^{ème} siècle.

Scolastique : enseignement philosophique et théologique dispensé dans l'Université du 11^{ème} au 17^{ème} siècle, et dont le propre était de concilier la foi chrétienne et la raison (Albert le Grand, St Thomas d'Aquin, Guillaume d'Occam).

Siècle des Lumières : se dit du 18^{ème} siècle en France, quand un mouvement philosophique se répandit en Europe, dont les traits fondamentaux sont un rationalisme en prise sur l'expérience, ouvert au sensible et au monde des sentiments, une croyance dans le progrès et la perfectibilité de l'homme, le combat pour la tolérance et le respect des libertés civiles.

Solstice : époque de l'année où le soleil, dans son mouvement apparent sur l'écliptique, atteint sa plus forte déclinaison boréale (dans l'hémisphère Nord) ou australe, et qui correspond à une durée du jour maximale (en été) ou minimale (en hiver).

Stratigraphie : étude des couches historiques et géologiques ; les archéologues date les objets trouvés lors de fouilles selon les strates dans lesquels ils sont découverts.

Sumériens : peuple d'origine mal connue, établi au 4^{ème} millénaire en basse Mésopotamie ; c'est là que fut utilisée l'écriture dès la fin du 4^{ème} millénaire ; à la fin du 3^{ème} millénaire, l'installation des Sémites akkadiens élimina les Sumériens, mais leur culture littéraire et religieuse a survécu à travers toutes les cultures du Proche-Orient.

Transgression marine : avancée de la mer due à une remontée du niveau marin lors d'une période interglaciaire, d'une érosion rapide du rivage ou lors d'un affaissement tectonique.

Tsunami : onde océanique superficielle engendrée par un séisme, une éruption sous-marine, un glissement de terrain ; on utilise actuellement ce terme comme synonyme de grand raz-de-marée.

Vénètes : nom porté dans l'Antiquité, par des peuples européens établis en actuelle Vénétie (Italie du Nord) et en Gaule, dans l'Armorique (région de Vannes).

Weltanschauung : Conception, vision du Monde philosophique ou idéologique.

Zénith : point de la sphère céleste où l'orbite apparente d'un astre - comme le soleil - culmine, en un jour et en un lieu donné ; son opposé est le nadir ; si le soleil passe à midi au zénith, il passera à minuit au nadir.

Zététique : fondée par le sceptique grec Pyrrhon (365-275 av. J.-C.), elle étudie de façon scientifique les phénomènes paranormaux ; les zététiciens modernes les plus connus sont l'Américain Joe Nickell et les Français Henri Broch et Jacques di Costanzo.

Bibliographie générale

BIBLE (La), traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, éd. du Cerf, Paris, 1998.

BOGDAN, Henry : « La guerre de Trente Ans, 1618-1648 » - Perrin, 1999.

BOORSTIN, Daniel : « Les Découvreurs » - Seghers, Paris, 1986.

BOUDET, Jacques : « Chronologie de l'Histoire de l'Europe » - Ed. Nathan, Paris, 1991.

BURKE, Peter : « La Renaissance en Italie » - Ed. Hazan, 1991.

CASSAGNES-BROUQUET, Sophie : « La passion du livre au Moyen-Âge », Histoire, éditions Ouest-France, Rennes, 2003.

CASSANELLI Roberto (sous la direction de) : « La Méditerranée des Croisades » - Ed. Citadelles et Mazenod, Paris, 2000.

CHAUNU, Pierre : « L'obscur mémoire de la France, de la première pierre à l'an 1000 » - Perrin, 1988.

CHOCHEYRAS, Jacques : « *Historia Regum Britannie* : œuvre de Geoffroi de Monmouth » - *Les Temps Médiévaux*, 12 : 21-27, février-mars 2004.

DICTIONNAIRE de l'HISTOIRE du CHRISTIANISME - *Encyclopaedia Universalis*, Albin Michel, Paris, 2000.

DONTENVILLE, Henri : « Histoire et Géographie Mythique de la France » - Maisonneuve & Larose, Paris, 1973.

DUBY, Georges : « L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident Médiéval » - Flammarion, Paris 1977.

DUBY, Georges : « Le Moyen Age » 1) Adolescence de la Chrétienté Occidentale
2) L'Europe des cathédrales - Ed. d'art A. Skira, Genève, 1984.

ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS

FAVIER, Jean : « La guerre de Cent ans » - Fayard, Poitiers 1980.

FAVIER, Jean (sous la direction de) : « La France Médiévale » - Fayard, 1983.

FLECKENSTEIN, Joseph : « Die Hofkapelle der deutschen Könige », *Schriften der Monumentia Germaniae Historica* (16), Munich, 1966.

FOSSIER, Robert : « Le Moyen Age » (3 volumes) - Ed. Armand Colin, Paris, 1982.

- GRAVES, Robert : « *Les Mythes Celtes / La Déesse Blanche* » - Ed. du Rocher, 1989.
- GUADALUPI, Gianni : « Les Pays de la Bible » - Gründ, Paris, 2003.
- LA MALÈNE, Pauline (de) : « Atlas de la France Romane » - Ed. Zodiaque, St Léger-Vauban, 1995.
- LE GOFF, Jacques : « La civilisation de l'Occident Médiéval » - Arthaud, Paris 1977.
- LE GOFF, Jacques : « Le Dieu du Moyen Age » - Ed. Bayard, 2003.
- LENOIR, Frédéric et Ysé TARDAN-MASQUELIER (sous la direction de) : « Encyclopédie des Religions » - Ed. Bayard, 2000.
- LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ*
- LITTLE, Charles T. *et al.* : « L'Europe au Moyen Age » - Ed. Gründ, Paris, 1988.
- LOUDA, Jiri et Michael MACLAGAN : « Les Dynasties d'Europe » - Ed. Bordas, Paris, 1984.
- MICHON, Patricia : " La Vie de Charlemagne, à travers les chansons de geste " - *Les Temps Médiévaux*, 12 : 28-39, février-mars 2004.
- MOLLAT du JOURDIN, Michel : « Genèse médiévale de la France moderne » - Ed. du Seuil, 1977.
- OLLIVIER, Alain : « Otton III, Empereur de l'an mille » - Lausanne, 1969.
- PANETTA, Marisa Ranieri (sous la direction de) : « Pompéi » - ML Ed., Paris, 2004.
- PERNOUD, Régine : « Pour en finir avec le Moyen Age » - Ed. du Seuil, 1977.
- QUID* - Ed. Robert Laffont, 2005.
- RICHÉ, Pierre : « Les Grandeurs de l'an mille » - Bartillat, Paris, 1999.
- RICHÉ, Pierre (sous la direction de) : « L'Europe de l'an Mil » - Ed. Zodiaque, 2001.
- SUREDA, Joan & Emma LIAÑO : « Le Monde Roman » - Ed. Zodiaque, Desclée de Brouwer, Paris, 1998.
- TEMPS MEDIEVAUX (LES)* : revue bimestrielle publiée par la S.P.H. à Nice.
- TEMPS ET CONSEQUENCES* : revue bimestrielle publiée par la S.P.H. à Nice.

DATES IMPORTANTES

en anno domini

[ce sont les dates habituellement utilisées dans les livres d'histoire et encyclopédies]

340 av. J.-C. : ARISTOTE : La Terre est immobile, le Soleil et les autres planètes tournent autour de la Terre. L'œuvre d'Aristote a exercé une influence majeure sur la science et la philosophie du Christianisme médiéval.

250 av. J.-C. : ARISTARQUE de Samos : Il fut le premier à émettre l'hypothèse de la rotation de la Terre sur elle-même *et autour du Soleil*.

150 av. J.-C. : HIPPARQUE de Nicée : Découverte de la *précession des équinoxes* et premiers catalogues d'étoiles.

2^{ème} siècle après J.-C. : PTOLEMÉE : Dans l'ouvrage "Almageste" il écrit que les planètes tournent autour de la Terre en décrivant 3 constructions géométriques.

44 av. J.-C. : Assassinat de Jules-César par Brutus : « *kai su teknon* », cri de dépit envers son fils, traduit habituellement en latin par : « *tu quoque, fili mi* ».

313 : L'EDIT de MILAN accorde la liberté de culte aux Chrétiens.

325 : CONCILE de NICÉE

330 : BYZANCE devient CONSTANTINOPLE.

335 : Date de la pseudo « **DONATION DE CONSTANTIN** » par laquelle l'empereur Constantin donne au pape Sylvestre 1^{er} toutes les provinces de l'Occident ; ce faux document aurait été fabriqué par la Chancellerie pontificale.

379-395 : Théodose 1er reconnaît le christianisme comme religion d'état et partage à sa mort l'Empire romain en **Empire d'OCCIDENT** et **Empire d'ORIENT**.

415 : Les Wisigoths s'installent en Espagne.

465-471 : REGNE de **CLOVIS**, roi des Francs.

476 : **FIN** conventionnelle de l'**EMPIRE ROMAIN d'OCCIDENT** après la déposition du dernier empereur, *Romulus Augustule*, un enfant sans pouvoir.

527 : JUSTINIEN et THEODORA revêtent la pourpre impériale.

540 : **EXPLOSION COMETAIRE** aérienne, selon Mike Baillie, puis changements climatiques, peste.

614 : **PRISE DE JERUSALEM** par les Perses.

622 : **HEGIRE**, début de l'ère musulmane.

627 : Bataille de Ninive, entre CHOSROES et HERACLIUS, empereur romain d'Orient, puis empereur de Byzance.

732 : **CHARLES MARTEL**, maire du palais franc, arrête les musulmans près de Poitiers.

778 : L'arrière-garde franque, commandée par Roland, neveu de Charlemagne, est surprise par les Basques au col de Roncevaux.

800 : **Couronnement de CHARLEMAGNE**, sacré empereur *gouvernant l'Empire des Romains* par le pape Léon III.

817 : Louis le Pieux (ou le Débonnaire), fils de Charlemagne, partage l'empire de son père entre ses trois fils, Lothaire, Louis et Pépin.

842 : Serment de Strasbourg, en langue populaire romane et tudesque.

911 : Charles le Simple concède l'embouchure de la Seine aux normands de Rollon.

962 : Le couronnement impérial d'Otton 1^{er} le Grand fonde le **SAINT EMPIRE ROMAIN GERMANIQUE**.

989 : Épisode de VLADIMIR 1^{er} et des KHAZARS.

1000 : Le couple Sylvestre II (pape) - Otton III (empereur) domine la Chrétienté latine.

1009 : Le calife Hakem détruit le Saint-Sépulcre de Jérusalem.

1023 : Robert le Pieux, à la demande de l'Église, fait brûler des hérétiques manichéens à Orléans.

1054 : **SCHISME** définitif entre l'Église catholique romaine et l'Église grecque orthodoxe.

1054 : **SUPERNOVA**, observée en Chine et au Japon, mais aucun rapport européen n'en atteste.

1066 : Conquête de l'Angleterre par les Normands de Guillaume le Conquérant.

1095 : Urbain II prêche la **PREMIERE CROISADE** à Clermont.

1099 : Prise de Jérusalem lors de la première croisade.

1209 : Début de la **CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS** contre les Cathares.

1231 : Grégoire IX organise l'**INQUISITION**.

1270 : **SAINT LOUIS** meurt à Tunis.

1291 : Les Mamelouks prennent Saint-Jean-d'Acre, dernière place chrétienne en Palestine.

1309-1376 : **PAPAUTE d'AVIGNON**

1310 : Le roi de France **PHILIPPE IV LE BEL**, désireux de briser la puissance de l'ordre et de s'en attribuer les biens, fait arrêter les **TEMPLIERS** de son royaume sous l'accusation d'*outrage à la personne du Christ*.

1337 : Début de la **GUERRE DE CENT ANS** entre l'Angleterre et la France.

1347 : **PESTE NOIRE**. Selon la thèse développée dans ce livre : **PASSAGE RAPPROCHEE d'une COMETE**, cataclysmes, près d'un tiers de la population européenne succomba.

1378 : Début du **GRAND SCHISME D'OCCIDENT**.

1393 : La durée de l'**HEURE** est fixée par les astronomes à 60 minutes et 3600 secondes, *quelle que soit la saison*.

1417 : **Fin du GRAND SCHISME D'OCCIDENT**. Martin V, pape, fait déblayer et restaurer des parties entières de la Rome antique.

1431 : Mort de **JEANNE D'ARC**, brûlée à Rouen.

1453 : **FIN conventionnelle de l'EMPIRE ROMAIN d'ORIENT**, prise de Constantinople par les Turcs.

1454 : **INVENTION de l'IMPRIMERIE** : Gutenberg (Johannes Gensfleisch, à Mayence).

1483 : Le dominicain Torquemada est nommé inquisiteur général pour l'Espagne.

1488 : Bartholomeu Dias découvre le cap de Bonne-Espérance.

1492 : Prise de Grenade par les Rois Catholiques.

1492 : **CHRISTOPHE COLOMB** "découvre" l'Amérique.

1494 : Par le traité de Tordesillas, l'Espagne et le Portugal se partagent le monde, sous la houlette du pape Alexandre VI Borgia.

1514 : **CONCILE de LATRAN** : préparation de la réforme du calendrier julien.

1519 : **Mort de LÉONARD DE VINCI**, peintre, architecte, grand initiateur de la seconde Renaissance.

1543 : COPERNIC, moine germano-polonais (1473-1543) décrit dans "*De revolutionibus orbium Coelestium*" le système héliocentrique : la Terre tourne autour du Soleil.

1545 : Début du CONCILE de TRENTE : l'une des idées du présent livre est que l'Histoire de l'Antiquité - et l'Histoire tout court - a été rédigée au cours du Concile de Trente.

1564 : Décret de ROUSSILLON : Charles IX fixe le début de l'année au 1^{er} janvier pour tout le royaume de France ; il se heurte à de fortes résistances, les provinces tenant à garder leur calendrier.

1582 : RÉFORME du CALENDRIER par Grégoire XIII : Le lendemain du 4 octobre 1582 fut le 15 octobre.

1600 : GIORDANO BRUNO périt sur le bûcher de l'Inquisition.

1618-1648 : GUERRE DE TRENTE ANS, qui mit à feu et à sang une grande partie de l'Europe.

1632 : GALILÉE : L'érudit italien défend en 1632 le modèle héliocentrique de Copernic dans son *Dialogue sur les deux grands systèmes du Monde*. L'Église l'a condamné pour ses idées, et il fut forcé de se rétracter en public. L'Église le réhabilitera en 1992.

1883 : CONGRÈS de ROME où fut adopté le méridien de Greenwich comme méridien d'origine à partir duquel on compte les longitudes. La circonférence terrestre est divisée en 24 fuseaux de 15° de longitude, chacun d'eux *correspondant à une heure*. C'est seulement en 1911 que la France adopta le méridien de Greenwich.



FIN

[rédaction achevée le 7 octobre 2005]